Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0001-8



Rep. XIII. 2. no. 57.

Zb. 60.

4 Tgfr

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0002-3

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0005-0

OEUVRES

COMPLETTES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0006-5

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0007-1

KŒNFRIED
UNIVERS.
ZVHALLE

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0008-7

THEATRE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ZULIME, *tragédie.* Page 1

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 3

Extrait d'une lettre de M. de Voltaire sur la tragédie de Zulime. 1761. 6

A MADEMOISELLE CLAIRON. 8

VARIANTES DE ZULIME, *édition de* 1741. 83

NOTES SUR ZULIME. 116

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHETE, *tragédie.* 117

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 119

AVIS DE L'EDITEUR. 121

A SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE. 126

LETTRE *de M. de Voltaire au pape Benoît XIV.* 133

Traduction de la lettre précédente. 134

REPONSE *du souverain pontife Benoît XIV à M. de Voltaire.* 135

TRADUCTION. 136

LETTRE *de remercîment de M. de Voltaire au pape.* 138

TRADUCTION. 139

VARIANTES DE MAHOMET. 212

NOTES. 213

MEROPE, *tragédie.* 215

LETTRE *du père de Tournemine, jésuite, au père Brumoy, sur la tragédie de Mérope.* 217

LETTRE *à M. le marquis Scipion Maffei, auteur de la Mérope italienne, & de beaucoup d'autres ouvrages célèbres.* 221

LETTRE *de M. de la Lindelle à M. de Voltaire.* 237

REPONSE *de M. de Voltaire à M. de la Lindelle.* 243

VARIANTES DE MEROPE. 318

NOTES. 320

SEMIRAMIS, *tragédie.* 321

DISSERTATION *sur la tragédie ancienne & moderne. A son éminence monseigneur le cardinal Quirini, noble vénitien, évêque de Brescia, bibliothécaire du Vatican.* 323

PREMIERE PARTIE. *Des tragédies grecques imitées par quelques opéra italiens & français.* 325

SECONDE PARTIE. *De la tragédie française comparée à la tragédie grecque.* 332

TROISIEME PART. *De Sémiramis.* 343

AVERTISSEMENT. 350

VARIANTES DE SEMIRAMIS. 434

NOTES. 435

Fin de la Table du Tome troisième.

ZULIME,

ZULIME,

TRAGEDIE.

Représentée pour la première fois
le 8 juin 1740.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0013-4

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE tragédie fut repréſentée pour la première fois en 1740, repriſe en 1762, & imprimée alors telle qu'on la trouve dans ce recueil. Il en a paru une édition furtive que M. *de Voltaire* a déſavouée. Les variantes ont été recueillies d'après cette édition.

Zulime eſt le même ſujet que Bajazet & qu'Ariane. Dans Ariane, tout eſt ſacrifié à ce rôle : *Théſée*, *Phèdre*, *Oenarus*, *Pirithoüs* ne ſont pas ſupportables ; l'ingratitude de *Théſée*, la trahiſon de *Phèdre*, n'ont aucun motif : ils ſont odieux & avilis ; mais le rôle d'*Ariane* fait tout pardonner. Dans Bajazet, *Roxane* n'eſt point intéreſſante ; elle trahit *Amurat* ſon amant & ſon bienfaiteur. Sa paſſion eſt celle d'une eſclave violente & intéreſſée ; mais cette paſſion eſt peinte par un grand maître. Le rôle de *Bajazet*, quoique faible, eſt noble. C'eſt malgré lui qu'*Acomat* & *Atalide* l'ont engagé dans une intrigue dont il rougit. Celui d'*Atalide* eſt touchant, d'une ſenſibilité douce & vraie.

Racine eſt le premier qui ait mis ſur le théâtre des femmes tendres ſans être paſſionnées, telles

qu'*Atalide*, *Monime*, *Junie*, *Iphigénie*, *Bérénice*. Il n'en avait trouvé de modèles, ni chez les Grecs, ni chez aucun peuple moderne, excepté dans les pastorales italiennes. L'art de rendre ces caractères dignes de la tragédie, lui appartient tout entier. A la vérité, ces rôles ne sont point d'un grand effet au théâtre, à moins qu'ils ne soient joués par une actrice dont la figure & la voix soient dignes des vers de *Racine*; mais ils feront toujours les délices des ames tendres, & des hommes sensibles aux charmes de la belle poësie.

M. *de Voltaire* admirait le rôle d'*Acomat*. Ce rôle & celui de *Burrhus* sont encore de ces beautés dont *Racine* n'avait point eu de modèles. En travaillant le même sujet que *Racine* & *Corneille*, M. *de Voltaire* voulut que ni l'amante abandonnée, ni le héros, ni l'amante préférée ne fussent avilis. C'est d'après cette idée que toute sa pièce a été combinée.

La fuite de *Zulime*, sa révolte contre son père sont des crimes; mais il n'y a dans ces crimes ni trahison ni cruauté. *Hermione*, *Roxane*, *Phèdre* intéressent par leurs malheurs, & surtout par l'excès de leur passion; mais les crimes qu'elles commettent ne sont pas de ces actions où la passion peut conduire des ames vertueuses. Les emportemens de *Zulime*, au contraire, sont

ceux d'une ame entraînée par ſon amour, mais née pour la vertu, que les paſſions ont pu égarer, mais qu'elles n'ont pu corrompre. Ce rôle eſt encore le ſeul rôle de femme de ce genre qu'il y ait dans nos tragédies : & M. *de Voltaire* eſt le premier qui ait marqué ſur le théâtre la différence des fureurs de la paſſion aux véritables crimes.

On peut reprocher aux trois pièces un même défaut ; celui de ne laiſſer au ſpectateur l'idée d'aucun dénouement heureux. M. *de Voltaire* a cherché à éviter ce défaut autant que le ſujet le permettait. Du moins ſa pièce, comme celle de Bajazet, eſt-elle ſuſceptible de pluſieurs dénouemens. Le cinquième acte, & la cataſtrophe de *Zulime*, telle qu'elle eſt dans cette édition, eſt d'une grande beauté ; & ce vers de *Zulime*, en arrachant le poignard à ſa rivale :

C'eſt à moi de mourir, puiſque c'eſt moi qu'on aime,

Vaut mieux lui ſeul que beaucoup de tragédies.

Extrait d'une Lettre de M. de Voltaire, *sur la tragédie de Zulime*, 1761.

„ Dans le nombre immense des tragédies, „ comédies, opéra comiques, discours moraux & „ facéties, au nombre d'environ cinq cents mille, „ qui font l'honneur éternel de la France, on vient „ d'imprimer une tragédie sous mon nom, intitulée, „ *Zulime*. La scène est en Afrique. Il est bien vrai „ qu'ayant été autrefois avec *Alzire* en Amérique, „ je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*, avant „ que d'aller voir *Idamé* à la Chine; mais mon „ voyage d'Afrique ne me réussit point: presque „ personne dans le parterre ne connaissait la ville „ d'Arsénie qui était le lieu de la scène. C'est „ pourtant une colonie romaine nommée *Arsenaria*, „ & c'est encore par cette raison-là qu'on ne la con- „ naissait pas.

„ Trémizène est un nom bien sonore: c'est un „ joli petit royaume; mais on n'en avait aucune „ idée. La pièce ne donna nulle envie de s'informer „ du gisement de ces côtes. Je retirai prudemment „ ma flotte: *Et quæ desperat tractata nitescere posse*, „ *relinquit*. Des corsaires se sont enfin saisis de la „ pièce, & l'ont fait imprimer; mais par droit de „ conquête, ils ont supprimé deux ou trois cents „ vers de ma façon, & en ont mis autant de la „ leur. Je crois qu'ils ont très-bien fait: je ne veux „ point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé „ mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur „ appartient, & qu'il est aussi mauvais que l'était le

„ mien. Les rieurs auront beau jeu ; car au lieu „ d'avoir une pièce à ſifler, ils en auront deux. Il „ eſt vrai que les rieurs ſeront en petit nombre, „ car peu de gens pourraient lire les deux pièces. „ Je ſuis de ce nombre ; & de tous ceux qui priſent „ ces bagatelles ce qu'elles valent, je ſuis peut-être „ celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des „ chefs-d'œuvre du ſiècle paſſé, autant que dégoûté „ du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais „ expier les miennes, en me feſant le commentateur „ de *P. Corneille.*

„ L'Académie agrée ce travail : je me flatte que „ le public le ſecondera en faveur des héritiers de „ ce grand nom. Il vaut mieux commenter *Héraclius* „ que de faire Tancrède ; on riſque bien moins.

„ Le premier jour que l'on joua ce Tancrède, „ beaucoup de ſpectateurs étaient venus armés d'un „ manuſcrit qui couraît le monde, & qu'on aſſuraît „ être mon ouvrage : il reſſemblait à cette Zulime „ imprimée. „

A

MADEMOISELLE

CLAIRON.

Cette tragédie vous appartient, Mademoiselle; vous l'avez fait supporter au théâtre. Les talens comme les vôtres ont un avantage assez unique, c'est celui de ressusciter les morts : c'est ce qui vous est arrivé quelquefois. Il faut avouer que sans les grands acteurs une pièce de théâtre est sans vie; c'est vous qui lui donnez l'ame. La tragédie est encore plus faite pour être représentée que pour être lue; & c'est sur quoi je prendrai la liberté de dire qu'il est bien singulier qu'un ouvrage qui est innocent à la lecture, puisse devenir coupable aux yeux de certaines gens, en acquérant le mérite qui lui est propre, celui de paraître sur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à Mademoiselle *de Champmêlé* de jouer Chimène, lorsqu'*Augustin Courbé* & *Mabre Cramoisi* qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroisse; & l'on jouera peut-être un jour sur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui réciterait en public une Philippique de *Cicéron*, dût déplaire mortellement à certaines personnes,

qui prétendent lire avec un plaisir extrême les injures grossières que ce *Cicéron* dit éloquemment à *Marc-Antoine*. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français que tous les honnêtes gens lisent, ou même des vers qu'on ne lit guères : c'est un ridicule qui m'a souvent frappé parmi bien d'autres ; & ce ridicule, tenant à des choses sérieuses, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talens extérieurs d'un grand orateur, & tous ceux d'un grand peintre. Il en est de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventé pour charmer l'esprit, les oreilles & les yeux : ils sont tous enfans du génie, tous devenus nécessaires à la société perfectionnée ; & ce qui est commun à tous, c'est qu'il ne leur est pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artistes qui atteignent la perfection ; le reste n'est que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de sa place, gâte le plus beau vers ; une belle pensée perd tout son prix, si elle est mal exprimée ; elle vous ennuie, si elle est répétée : de même, des inflexions de voix, ou déplacées, ou peu justes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute sa grâce. Le secret de toucher les cœurs est dans l'assemblage d'une infinité de nuances délicates, en poésie, en éloquence, en

déclamation, en peinture ; la plus légère diſſonance en tout genre eſt ſentie aujourd'hui par les connaiſſeurs ; & voilà peut-être pourquoi l'on trouve ſi peu de grands artiſtes, c'eſt que les défauts ſont mieux ſentis qu'autrefois. C'eſt faire votre éloge, que de vous dire ici combien les arts ſont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'eſt que pour admirer vos talens.

Cette pièce eſt aſſez faible. Je la fis autrefois pour eſſayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à ſon gendre, ni à ſa fille, quoiqu'ils fuſſent très-eſtimables, & qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait ſans ſon conſentement un mariage que lui-même aurait dû leur propoſer.

L'aventure de *Zulime*, tirée de l'hiſtoire des Maures, préſentait au ſpectateur une princeſſe bien plus coupable ; & *Bénaſſar*, ſon père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus graciable que celle de *Zulime*.

Malheureuſement la pièce paraît avoir quelque reſſemblance avec Bajazet ; & pour comble de malheur, elle n'a point d'*Acomat ;* mais auſſi, cet *Acomat* me paraît l'effort de l'eſprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité, ni chez les modernes, qui ſoit dans ce caractère, & la beauté de la diction le relève encore ; pas un ſeul vers ou dur ou faible,

pas un mot qui ne ſoit le mot propre; jamais de ſublime hors d'œuvre, qui ceſſe alors d'être ſublime; jamais de diſſertation étrangère au ſujet; toutes les convenances parfaitement obſervées: enfin, ce rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il ſe trouve dans la ſeule tragédie où l'on pouvait l'introduire, & qu'il aurait été déplacé par-tout ailleurs.

Le père de *Zulime* a pu ne pas déplaire, parce qu'il eſt le premier de cette eſpèce qu'on ait oſé mettre ſur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel, eſt une nouveauté qui n'eſt pas ſans intérêt: mais le rôle de *Ramire* m'a toujours paru très-faible, & c'eſt pourquoi je ne voulais plus haſarder cette pièce ſur la ſcène françaiſe. Tout n'eſt qu'amour dans cet ouvrage; ce n'eſt pas un défaut de l'art, mais ce n'eſt pas auſſi un grand mérite. Cet amour ne pèche pas contre la vraiſemblance; il y a cent exemples de pareilles aventures, & de ſemblables paſſions; mais je voudrais que ſur le théâtre, l'amour fût toujours tragique.

Il eſt vrai que celui de *Zulime* eſt toujours annoncé par elle-même comme une paſſion très-condamnable, mais ce n'eſt pas aſſez:

Et que l'amour ſouvent de remords combattu,
Paraiſſe une faibleſſe, & non une vertu.

Les autres perſonnages doivent concourir aux

effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du perſonnage de *Ramire* ſe répand ſur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux, ne peut jamais émouvoir; il ceſſe dès-lors d'être un perſonnage de tragédie : c'eſt ce qu'on peut quelquefois reprocher à *Racine*, ſi l'on peut reprocher quelque choſe à ce grand homme, qui de tous nos écrivains eſt celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance & la beauté continue de ſes ouvrages. C'eſt ſurtout le grand vice de la tragédie d'Ariane, tragédie d'ailleurs intéreſſante, remplie des ſentimens les plus touchans & les plus naturels, & qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de preſque toutes les pièces dans leſquelles une amante eſt trahie, c'eſt qu'elles retombent toutes dans la ſituation d'Ariane; & ce n'eſt preſque que la même tragédie ſous des noms différens.

J'oſe croire en général que les tragédies qui peuvent ſubſiſter ſans cette paſſion, ſont ſans contredit les meilleures; non-ſeulement parce qu'elles ſont beaucoup plus difficiles à faire, mais parce que le ſujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérilité, au lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue amoureuſe ferait dans Athalie, qu'un grand-prêtre fait égorger

à la porte du temple ; dans cet *Oreſte*, qui venge ſon père & qui tue ſa mère ; dans *Mérope*, qui pour venger la mort de ſon fils lève le bras ſur ſon fils même ; enfin dans la plupart des ſujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner ſeul, on l'a déjà dit ; il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. Une intrigue politique dans Ariane ſerait auſſi déplacée qu'une intrigue amoureuſe dans le parricide d'*Oreſte*. Ne confondons point ici avec l'amour tragique les amours de comédie & d'églogue, les déclarations, les maximes d'élégie, les galanteries de madrigal ; elles peuvent faire dans la jeuneſſe l'amuſement de la ſociété, mais les vraies paſſions ſont faites pour la ſcène ; & perſonne n'a été ni plus digne que vous de les inſpirer, ni plus capable de les bien peindre.

PERSONNAGES.

BENASSAR, Shérif de Trémizène.

ZULIME, ſa fille.

MOHADIR, Miniſtre de *Bénaſſar*.

RAMIRE, eſclave eſpagnol.

ATIDE, eſclave eſpagnole.

IDAMORE, eſclave eſpagnol.

SERAME, attachée à *Zulime*.

Suite.

La ſcène eſt dans un château de la province de Trémizène, ſur le bord de la mer d'Afrique.



. . . . . je vous connais toujours
Je tombe, en frémissant, à ces pieds que j'embrasse.

Zulime act. 2e Scene 6e

J. M. Moreau le j.e inv. 1785 *Dambrun Sculp.*

ZULIME,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME, *d'une voix basse & entre-coupée, les yeux baissés, & regardant à peine Mohadir.*

ALLEZ, laissez Zulime aux remparts d'Arsénie;
Partez, loin de vos yeux je vais cacher ma vie:
Je vais mettre à jamais dans un autre univers,
Entre mon père & moi, la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, & mon destin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène;
Consolez les vieux ans de mon père affligé:
Je l'outrage & je l'aime; il est assez vengé.
Puissent les justes cieux changer sa destinée!
Puisse-t-il oublier sa fille infortunée!

MOHADIR.

Qui? lui! vous oublier! grand Dieu, qu'il en est loin!
Que vous prenez, Zulime, un déplorable soin!
Outragez-vous ainsi le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre,

Qui, vous laiſſant le choix de tant de ſouverains,
De ſon ſceptre avec joie aurait orné vos mains?
Quoi, dans vous, dans ſa fille il trouve une ennemie!
Dans cet affreux deſſein ſeriez-vous affermie?
Ah! ne l'irritez point, revenez dans ſes bras.
Mes conſeils autrefois ne vous révoltaient pas :
Cette voix d'un vieillard, qui nourrit votre enfance,
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
Bénaſſar votre père eſpérait aujourd'hui
Que mes ſoins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A ſon cœur ulcéré que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

Porte-lui mes ſoupirs & mes pleurs pour réponſe:
C'eſt tout ce que je puis : & c'eſt t'en dire aſſez.

MOHADIR.

Vous pleurez! vous, Zulime! & vous le trahiſſez?

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le deſtin qui l'outrage
Aux cruels Turcomans livrait ſon héritage :
Par ces brigands nouveaux preſſé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts:
Et quel que ſoit l'objet du ſoin qui me dévore,
J'ai ſuivi ſon exemple.

MOHADIR.

Hélas! ſuivez-le encore.
Il revient, revenez, diſſipez tant d'ennuis :
Rempliſſez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos triſtes rivages
Ont vu fuir à la fin nos deſtructeurs ſauvages;

Diſperſés,

Disperſés, affaiblis, & laſſés déformais
Des maux qu'ils ont ſoufferts, & des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renaît & va revoir ſon maître :
Sans ſa fille, ſans vous, le verrons-nous paraître ?
Vous avez dans ce fort entraîné ſes ſoldats :
Des eſclaves d'Europe accompagnent vos pas.
Ces chrétiens, ces captifs, le prix de ſon courage,
Dont jadis la victoire avait fait ſon partage,
Ont arraché Zulime à ſes bras paternels.
Avec qui fuyez-vous ?

ZULIME.

Ah ! reproches cruels !
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire ;
Le reproche eſt trop juſte, & vous m'êtes trop chère :
Non, je ne puis penſer, ſans honte & ſans horreur
Que l'eſclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire eſclave !

MOHADIR.

Il l'eſt, il était fait pour l'être :
Il naquit dans nos fers ; Bénaſſar eſt ſon maître.
N'eſt-il pas deſcendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos aïeux ?
Son père à Trémizène eſt mort dans l'eſclavage,
Et la bonté d'un maître eſt ſon ſeul héritage.

ZULIME.

Ramire eſclave ! lui ?

MOHADIR.

C'eſt un titre qui rend
Notre affront plus ſenſible, & ſon crime plus grand.

Quoi donc, un Eſpagnol ici commande en maître!
A peine devant vous m'a-t-on laiſſé paraître :
A peine ai-je percé la foule des ſoldats
Qui veillent à ſa garde, & qui ſuivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous : la nature outragée
Déchire en s'indignant votre ame partagée.
A vos juſtes remords n'oſez-vous vous livrer?
Quand on pleure ſa faute, on va la réparer.

ATIDE.

Reſpectez plus ſes pleurs, & calmez votre zèle;
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle :
Mais je ſuis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, & que vous condamnez.
Je fus comme eux eſclave; & de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défenſe.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'eſt Ramire, c'eſt lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'aſſaut & fumans de carnage,
Délivra votre Emir, & lui donna le temps
De dérober ſa tête au fer des Turcomans.
C'eſt lui qui comme un dieu, veillant ſur ſa famille,
Ayant ſauvé le père, a défendu la fille :
C'eſt par ſes ſeuls exploits, enfin, que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu? Seigneur, vous le ſavez.
Loin des murs tout ſanglans de ſa ville alarmée,
Bénaſſar avec peine aſſemblait une armée;
Et quand vos citoyens, par nos ſoins reſpirans,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire & des ſiens ont demandé la tête;

Et de votre Divan la baſſe cruauté
Souſcrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuſe
Vous épargna du moins une paix ſi honteuſe.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'inſultez point ici ceux qui vous ont ſauvés:
Reſpectez plus Ramire & ces guerriers ſi braves;
Ils ſont vos défenſeurs, & non plus vos eſclaves.

MOHADIR *à Zulime.*

Votre ſecret, Zulime, eſt enfin révélé:
Ainſi donc par ſa voix votre cœur a parlé?

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah Dieu!

ZULIME.

Coupable, mais ſincère,
Je ne puis vous tromper.... tel eſt mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront ſi nouveau
Un père infortuné qui touche à ſon tombeau?

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentez-vous, Zulime;
Croyez-moi, votre cœur n'eſt point né pour le crime.

ZULIME.

Je me repens en vain; tout va ſe déclarer:
Il eſt des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de ſoutenir ſa vue;
J'emporte en le quittant le remords qui me tue.

Allez : votre préſence en ces funeſtes lieux
Augmente ma douleur, & bleſſe trop mes yeux.
Mohadir.... ah! partez.

MOHADIR.

Hélas, je vais peut-être
Porter les derniers coups au ſein qui vous fit naître.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

AH! je ſuccombe, Atide; & ce cœur déſolé
Ne ſoutient plus le poids dont il eſt accablé.
Vous voyez ce que j'aime, & ce que je redoute,
Une patrie, un père; Atide! ah qu'il en coûte!
Que de retours ſur moi! que de triſtes efforts!
Je n'ai dans mon amour ſenti que des remords. (1)
D'un père infortuné vous concevez l'injure;
Il eſt affreux pour moi d'offenſer la nature:
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Eſt-ce un crime, après tout, que de vous protéger?
Je dois tout à Ramire : il a ſauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie:
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puiſſans, & l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit; hélas! ſi l'on m'accuſe,
Voilà tous mes forfaits; mais voilà mon excuſe.
Je tremble cependant: de pleurs toujours noyés,
De l'abyme où je ſuis mes yeux ſont effrayés.

ATIDE.

Hélas! Ramire & moi, nous vous devons la vie;
Vous rendez un héros, un prince à sa patrie;
Le ciel peut-il haïr un soin si généreux?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie est peu de chose : & je ne suis encore
Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'assez grands rois mes aïeux soient issus,
Tout ce que vous quittez est encore au-dessus.
J'étais votre captive, & vous ma protectrice;
Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice.
Mais Ramire! un héros du ciel abandonné,
Lui qui, de Bénassar esclave infortuné,
A prodigué son sang pour Bénassar lui-même;
Enfin, que vous aimez....

ZULIME.

Atide, si je l'aime?
C'est toi qui découvris, dans mes esprits troublés,
De mon secret penchant les traits mal démêlés.
C'est toi qui les nourris, chère Atide; & peut-être,
En me parlant de lui c'est toi qui les fis naître.
C'est toi qui commenças mon téméraire amour;
Ramire a fait le reste en me sauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, & j'ai suivi Ramire.
J'abandonne pour lui parens, peuples, empire;
Et frémissant encor de ses périls passés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire assez.
Cependant, loin de moi se peut-il qu'il s'arrête?
Quoi! Ramire aujourd'hui trop sûr de sa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point consoler
Ce cœur trop asservi, que lui seul peut troubler!

ATIDE.

Eh! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'envoyé d'un père il fuyait la préſence?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue: il a dû s'écarter;
Mais pourquoi ſi long-temps?

ATIDE.

A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte & de délicateſſe
Conviennent mal, peut-être, au péril qui nous preſſe;
Un moment peut nous perdre, & nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris,
Entre cet Océan, ces rochers & l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare; & les cœurs ſi troublés
Sur leurs vrais intérêts ſont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non, ſur mes intérêts c'eſt l'amour qui m'éclaire;
Ramire va preſſer ce départ néceſſaire:
L'ordre dépend de lui, tout eſt entre ſes mains;
Souverain de mon ame, il l'eſt de mes deſtins.
Que fait-il? eſt-ce vous, eſt-ce moi qu'il évite?

ATIDE.

Le voici..... Ciel! témoin du trouble qui m'agite,
Ciel! renferme à jamais dans ce ſein malheureux,
Le funeſte ſecret qui nous perdrait tous deux.

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

MADAME, enfin des cieux la clémence ſuprême
Semble en notre défenſe agir comme vous-même ;
Et les mers & les vents, ſecondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords ſi long-temps ſouhaités.
Valence, de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds plus qu'aux miens portera ſon hommage.
Madame, Atide & moi, libres par vos ſecours,
Nous ſommes vos ſujets, nous le ſerons toujours.
Quoi ! vos yeux à ma voix répondent par des larmes !

ZULIME.

Et pouvez-vous penſer que je ſois ſans alarmes ?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir :
Vous ſavez qui je quitte, & qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chère, & que je ſacrifie.
Je dépends de vous ſeul... Ah, Prince, avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour ;
Plus d'une amante, hélas ! cruellement ſéduite,
A pleuré vainement ſa faibleſſe & ſa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de ſi juſtes terreurs.
Vous faites tout pour nous ; oui, Madame, & nos cœurs
N'ont, pour vous raſſurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, & beaucoup d'eſpérance.
Eſclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma miſère, & des fers ;

Mais j'atteſte le dieu qui ſoutient mon courage,
Et qui donne à ſon gré l'empire & l'eſclavage,
Que ma reconnaiſſance & mes engagemens....

ZULIME.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des ſermens?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards préſente?
Si mon ame aux frayeurs ſe peut abandonner,
Je ne crains que mon ſort, puis-je vous ſoupçonner?
Ah! les ſermens ſont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais beſoin, nous ſerions trop à plaindre. (2)

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre ſureté....

ZULIME.

Conſervez-les, cher Prince, ils m'ont aſſez coûté.
Peut-être que je ſuis trop faible & trop ſenſible;
Mais enfin tout m'alarme en ce ſéjour horrible:
Vous-même, devant moi, triſte, ſombre, égaré,
Vous reſſentez le trouble où mon cœur eſt livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins & votre inquiétude.
Dérobez-vous, Madame, aux peuples irrités
Qui pourſuivent ſur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais eſt peut-être un rempart inutile;
Le vaiſſeau vous attend, Valence eſt votre aſyle.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur;
Vous avez tant de droits ſur nous.... & ſur ſon cœur!
Vous condamnez ſans doute une crainte odieuſe.
Votre amant vous doit tout; vous êtes trop heureuſe!

ZULIME.

Je dois l'être, & l'hymen qui va nous engager....

SCENE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

DANS ce moment, Madame, on vient vous affiéger.

ATIDE.

Ciel !

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière ;
On voit des tourbillons de flamme, de pouſſière ;
D'étendards menaçans les champs ſont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs ſont gardés,
Sur ces bords eſcarpés qu'a formé la nature,
Et qui de ce palais entourent la ſtructure,
En défendront l'approche, & ſeront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur preſſant je goûte quelque joie.
Hé bien, pour vous ſervir le ciel m'ouvre une voie,
De vos peuples unis je brave le courroux ;
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos ſoins je puis tout entreprendre,
Et mon ſort en tout temps ſera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu ? contre un père ! arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après ſoi ?
Tombe ſur moi des cieux l'éternelle colère,
Plutôt que mon amant oſe attaquer mon père !
Avant que ſes ſoldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juſte ſecours.

Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable ;
D'un père courroucé fuyons l'œil respectable :
Je vais hâter ma fuite, & j'y cours de ce pas.

RAMIRE *à Atide.*

Moi, je vais fuir la honte & hâter mon trépas.

SCENE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Vous n'irez point sans moi : non, cruel que vous êtes,
Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrètes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des nœuds secrets qu'à son heure dernière
De ses mourantes mains vient de former mon père,
De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits sacrés que j'ai sur votre vie ;
Songez qu'elle est à moi, qu'elle est à la patrie ;
Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppresseur ;
Quittez, sans plus tarder cette rive fatale ;
Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non, désormais ma vie est un tissu d'horreurs ;
Je rougis de moi-même, & surtout de vos pleurs.
Je suis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être ;
Voulez-vous me changer ? chéririez-vous un traître ?
J'ai subi l'esclavage & son poids rigoureux,
Le fardeau de la feinte est cent fois plus affreux.

J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte ;
Mais quel cœur généreux peut supporter la honte ?
Quel supplice effroyable, alors qu'il faut tromper
Et que tout mon secret est prêt à m'échapper !

ATIDE.

Hé bien, allez, parlez, armez sa jalousie,
J'y consens ; mais, cruel, n'exposez que ma vie :
N'immolez que l'objet pour qui vous rougissez,
Qui vous forçait à feindre, & que vous haïssez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide, & l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame.
Mais plus je vous adore, & plus je dois rougir
De fuir avec Zulime afin de la trahir.
Je suis bien malheureux, si votre jalousie
Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie.
Entouré de forfaits & d'infidélités,
Je les commets pour vous, & vous seule en doutez.
Ah ! mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle ;
Ce cœur est un perfide, & c'est pour vous, cruelle !

ATIDE.

Non, il est généreux, le mien n'est point jaloux ;
La fraude & les soupçons ne sont point faits pour vous.
Zulime, en écoutant son amour malheureuse,
N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.
Idamore a parlé : sûre de ses appas,
Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.
Eh ! peut-on s'étonner que vous ayez su plaire ?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire,
Qui vous soumit un cœur prompt à se désarmer ?
Ah ! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Eh! pourquoi, profanant de si saintes tendresses,
De Zulime abusée enhardir les faiblesses ?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'est qu'à vous ?
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence !
Des bienfaits de Zulime affreuse récompense !
Ah! cruelle, à quel prix le jour m'est conservé !

ATIDE.

Hé bien, punissez-moi de vous avoir sauvé.
Idamore, il est vrai, n'est pas le seul coupable ;
J'ai parlé comme lui, comme lui condamnable ;
J'engageai trop Ramire, & sans le consulter.
Je n'y survivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je sens qu'à vos vertus je ferais trop d'injure ;
Je vous épargnerai la honte d'un parjure :
Vivez, il me suffit..... Ciel ! quel tumulte affreux !

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux ;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire ;
J'y vole.....

ATIDE.

Je vous suis, la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager.
Puis-je être loin de vous? vous êtes en danger.

RAMIRE.

Ah ! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
Chère épouse, craignez...

ATIDE.

Je ne crains que Zulime

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

OUI, Dieu même eſt pour nous; oui, ce dieu de la guerre
Nous appelle ſur l'onde & déſarme la terre.
Vous voyez les ſujets du triſte Bénaſſar
Suſpendre leurs fureurs au pied de ce rempart;
Ils ont quitté ces traits, ces funeſtes machines,
Qui des murs d'Arſénie apportaient les ruines;
Tout ce grand appareil, qui dans quelques momens
Pouvait de ce palais briſer les fondemens.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, & de tant de douleurs,
Par le ſalut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des rois de notre race,
Ne ſongez qu'à partir; & ne rougiſſez pas
Des bontés de Zulime & de ſes attentats:
Ne fuyez point les dons de ſa main bienfeſante,
Envers les ſiens coupable, envers nous innocente.
Entouré d'ennemis dans ce ſéjour d'horreur,
Craignez....

RAMIRE.

Mes ennemis ſont au fond de mon cœur.

Atide l'a voulu; c'eſt aſſez, Idamore.

IDAMORE.

Comment! quel repentir peut vous troubler encore?
Qui vous retient?

RAMIRE.

L'honneur. — Crois-tu qu'il ſoit permis
D'être injuſte, infidelle, & traître à ſes amis?

IDAMORE.

Non, ſans doute, Seigneur, & ce crime eſt infame.

RAMIRE.

Eſt-il donc plus permis de trahir une femme?
De la conduire au piége & de l'abandonner?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des ſupplices
Ceux qui vous ont voué leur vie & leurs ſervices?
Entre Zulime & nous il eſt temps de choiſir.

RAMIRE.

Hé bien, qui de vous tous me faut-il donc trahir?
Faut-il que malgré nous il ſoit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures?
Où la vertu ſans force, & prête à ſuccomber,
Ne voit que des écueils & tremble d'y tomber?
Tu ſais ce que pour nous Zulime a daigné faire;
Elle renonce à tout, à ſon trône, à ſon père,
A ſa gloire en un mot; il faut en convenir.
Armé de ſes bienfaits, moi, j'irais l'en punir!
C'eſt trop rougir de moi: plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougiſſez de tarder, Valence vous appelle;

Les momens sont bien chers, & si vous hésitez....

RAMIRE.

Non, je vais m'expliquer, & lui dire....

IDAMORE.

Arrêtez;
Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire:
Laissez-lui son erreur, cette erreur est trop chère.
Pour entraîner Zulime à ses égaremens
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amans.
Sensible, généreuse, & sans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaissance;
Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos soins empressés la perdaient sans retour;
Dans son illusion nous l'avons confirmée:
Enfin elle vous aime; elle se croit aimée.
De quel jour odieux ses yeux seraient frappés!
Il n'est de malheureux que les cœurs détrompés.
Réservez pour un temps plus sûr & plus tranquile,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous serez roi, jugez & décidez;
Ici Zulime règne, & vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur, votre discours m'offense.
Je crains l'ingratitude, & non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc; son amour peut se tourner en rage.
Atide de son sang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de son moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.

Sois sûr que de Zulime arrêtant la pourſuite,
Avant que d'expirer, j'aſſurerai ſa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaiſſez mal en ces extrémités;
Atide & vos amis mourront à vos côtés.
Mais non; votre prudence & la faveur céleſte
Ne nous annoncent point une fin ſi funeſte.
Zulime eſt encor loin de vouloir ſe venger;
Peut-elle craindre, hélas! qu'on la veuille outrager?
Son ame toute entière à ſon eſpoir livrée,
Aveugle en ſes bontés & d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux ſommeil....

RAMIRE.

Que je crains le moment de ſon affreux réveil!

IDAMORE.

Cachez donc à ſes yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie.... On approche, c'eſt elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide, & reviens m'avertir
Si les mers & les vents m'ordonnent de partir.

SCENE II.

ZULIME, RAMIRE, SERAME.

ZULIME.

OUI, nous touchons, Ramire, à ce moment proſpère
Qui met en ſureté cette tête ſi chère.
En vain nos ennemis (car j'oſe ainſi nommer,
Qui voudrait déſunir deux cœurs nés pour s'aimer,)

En

En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des instans qui nous sont accordés;
L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés:
Et je puis dès demain rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous
Par les nœuds éternels & de femme & d'époux:
Grâce à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, & non plus assurée.
Le père, les amis que j'ose abandonner,
Le ciel, tout l'univers doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux si cher oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous servons tous deux par des cultes divers;
Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie;
Non que votre grande ame à la mienne est unie,
Nos cœurs n'ont pas besoin de ces vœux solemnels;
Mais que bientôt, Seigneur, aux pieds de vos autels
Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, & ce grand hymenée.
Mettons près des humains ma gloire en sureté;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté:
Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poison de la crainte à la douce espérance.

RAMIRE.

Ah! vous percez un cœur destiné désormais
A d'éternels tourmens, plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh! qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire?
Les chagrins sont pour moi: la douleur de mon père,

Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaisirs dont mon cœur est touché.
Mais vous qui retrouvez un sceptre, une couronne,
Vos parens, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir;
Vous qui m'aimez enfin....

RAMIRE.

Pourrais-je vous trahir?
Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas! je vous en crois sans peine.
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne;
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux:
Vos bienfaits & les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie;
C'est vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, & lois souvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour, ou leurs mœurs ou leurs droits?
Votre peuple est le mien, vos lois seront mes lois.
J'en ai quitté pour vous, hélas! de plus sacrées;
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos Etats?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je fuis loin d'être ingrat, non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute....

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si tout prêt à partir je cachais à vos yeux
Un obſtacle fatal oppoſé par les cieux.

ZULIME.

Un obſtacle !

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle eſt-elle ?

RAMIRE.

C'eſt la religion... Je ſais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'Etats,
L'hymen unit ſouvent ceux que leur loi diviſe.
En Eſpagne autrefois cette indulgence admiſe,
Déſormais parmi nous eſt un crime odieux;
La loi dépend toujours & des temps & des lieux.
Mon ſang dans mes Etats m'appelle au rang ſuprême,
Mais il eſt un pouvoir au-deſſus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur,
Pour ma religion j'ai connu ton horreur :
J'en ai ſouvent gémi; mais s'il ne faut rien taire,
A mon ame en ſecrèt tu la rendis moins chère.
Soit erreur ou raiſon, ſoit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puiſſe le juſte ciel excuſer mes faibleſſes !)
Du ſang en ta faveur j'ai bravé les tendreſſes;

Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce sang dont je sors:
Puisqu'il t'est odieux, il doit un jour me l'être.
Fidelle à mon époux, & soumise à mon maître,
J'attendrai tout du temps & d'un si cher lien.
Mon cœur servirait-il d'autre dieu que le tien?
Je vois couler tes pleurs: tant de soin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.
Adressons l'un & l'autre au dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verse, & ces vœux solemnels.
Qu'Atide y soit présente; elle approche; elle m'aime:
Que son amitié tendre ajoute à l'amour même.
Atide!

RAMIRE.

C'en est trop; & mon cœur déchiré....

SCENE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE, SERAME.

ATIDE.

MADAME, dans ces murs votre père est entré.

ZULIME.

Mon père!

RAMIRE.

Lui!

ZULIME.

Grands Dieux!

ATIDE.

Sans soldats, sans escorte,
Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte.

A l'aſpect de ſes pleurs & de ſes cheveux blancs,
De ce front couronné, reſpecté ſi long-temps,
Vos gardes interdits, baiſſant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ſes larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

O mon Père, ô mon Roi!
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ATIDE.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon ſang, je vous le ſacrifie;
Mais conſervez du moins....

ZULIME.

Dans l'état où je ſuis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis?
Tombent, tombent ſur moi, les traits de ſa vengeance!
Allez, Atide; & vous, évitez ſa préſence.
C'eſt le premier moment où je puis ſouhaiter
De me voir ſans Ramire & de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triſte Zulime,
Ce titre ſi ſacré me laiſſe au moins ſans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je? ſon époux?

RAMIRE.

On vient, ſuivez mes pas;
Plaignez mon ſort, Atide, & ne m'accuſez pas.

SCENE IV.

ZULIME, BENASSAR, SERAME.

ZULIME.

LE voici, je frissonne, & mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent!
Sérame, soutiens-moi.

BENASSAR.

C'est elle.

ZULIME.

O désespoir!

BENASSAR.

Tu détournes les yeux, & tu crains de me voir.

ZULIME.

Je me meurs! Ah, mon Père!

BENASSAR.

O toi, qui fus ma fille,
Cher espoir autrefois de ma triste famille,
Toi, qui dans mes chagrins étais mon seul recours,
Tu ne me connais plus.

ZULIME *à genoux.*

Je vous connais toujours;
Je tombe en frémissant à ces pieds que j'embrasse,
Je les baigne de pleurs, & je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BENASSAR.

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable?

ZULIME.

Je sais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

BENASSAR.

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Enfevelir ma honte & tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère eſt juſte, & je l'ai méritée.

BENASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Lève-toi, ta douleur commence à m'attendrir,
(*elle ſe relève.*)
Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu ſais ſi dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont ſu ſe faire entendre.
Je vivais dans toi ſeule; & juſques à ce jour,
Jamais père à ſon ſang n'a marqué plus d'amour.
Tu ſais ſi j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât malgré moi, par des ſoins ſuperflus,
Ce qui dans ces momens ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu; ma prodigue tendreſſe
Prévenait par ſes dons ma caduque vieilleſſe.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces tréſors, ces Etats, que je quittais pour toi;
Et tu pouvais choiſir entre les plus grands princes,
Qui des bords Syriens gouvernent les provinces;
Et c'eſt dans ces momens que fuyant de mes bras,
Toi ſeule à la révolte excites mes ſoldats,
M'arraches mes ſujets, m'enlèves mes eſclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves.
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur?
Quel monſtre a corrompu les vertus de ton cœur?
Veux-tu ravir un rang que je te ſacrifie?
Veux-tu me dépouiller de ce reſte de vie?

Ah, Zulime! ah, mon sang! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté?

ZULIME.

Seigneur, mon souverain, j'ose dire, mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Régnez, vivez heureux, ne vous consumez plus
Pour cette criminelle en regrets superflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
Et de votre tendresse, & de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux;
Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire;
Vous n'avez plus de fille, & je suis à Ramire.

BENASSAR.

Que dis-tu? malheureuse! opprobre de mon sort!
Quoi, tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort!
Qui? Ramire! un captif! Ramire t'a séduite?
Un barbare t'enlève, & te force à la fuite!
Non, dans ton cœur séduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon sang n'est pas encore éteint.
Tu ne souilleras point d'une tache si noire
La race des héros, ma vieillesse & ma gloire.
Quelle honte, grand Dieu, suivrait un sort si beau!
Veux-tu déshonorer ma vie & mon tombeau?
De mes folles bontés quel horrible salaire!
Ma fille, un suborneur est-il donc plus qu'un père?
Repens-toi, suis mes pas, viens sans plus m'outrager

ZULIME.

Je voudrais obéir; mon sort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.

Mais si le nom d'esclave aigrit votre courroux,
Songez que cet esclave a combattu pour vous;
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie,
Que vos persécuteurs ont demandé sa vie;
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez,
Qu'à d'assez grands honneurs ses jours sont réservés;
Qu'il est du sang des rois; & qu'un héros pour gendre,
Un prince vertueux....

BENASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare! que les cieux partagent ma douleur!
Que ton indigne amant soit un jour mon vengeur!
Il le sera sans doute, & j'en reçois l'augure.
Tous les enlévemens sont suivis du parjure.
Puisse la perfidie & la division
Etre le digne fruit d'une telle union!
J'espère que le ciel, sensible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira, comme tu me trahis.
Coupable de la mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux cieux; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler son opprobre & sa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours; & nous verrons si tes lâches soldats
Seront assez hardis pour l'ôter de mes bras,
Et si pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds & ton père, & leur maître.

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

SEIGNEUR... Ah! cher auteur de mes coupables jours!
Voilà quel eſt le fruit de mes triſtes amours!
Dieu qui l'as entendu, Dieu puiſſant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite?
La mort & les enfers paraiſſent devant moi:
Ramire, avec plaiſir j'y deſcendrais pour toi.
Tu me plaindras ſans doute.... Ah! paſſion funeſte!
Quoi! les larmes d'un père, & le courroux céleſte,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me ſens brûler!
Dieu! je me livre à toi; ſi tu veux que j'expire,
Frappe; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

HELAS! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces soulèvemens, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords & du crime.
Que je me hais! j'outrage un père magnanime,
Un père qui m'est cher, & qui me tend les bras.
Que dis-je? l'outrager! j'avance son trépas:
Malheureuse!

ATIDE.

Après tout, si votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, & tremble pour sa vie,
Pardonnez; mais je sens qu'en de tels déplaisirs,
Un grand cœur quelquefois commande à ses soupirs,
Qu'on peut sacrifier.....

ZULIME.

Que prétends-tu me dire?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire!
A quels conseils, grand Dieu! faut-il s'abandonner?
Ai-je pu les entendre? ose-t-on les donner?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare?
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l'instant, à vos devoirs fidelle,
Vous difiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainsi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue;
Et ma triste amitié.....

ZULIME.

Vous m'en devez, du moins
Mais que cette amitié prend de funestes soins!
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
Comme il le doit, Atide, & comme je le veux?

ATIDE.

Ce n'est point à des cœurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume;
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amans fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie & leur caprice?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservi pour jamais?

ZULIME.

Non, il semble accablé du poids de mes bienfaits;
Son ame est inquiète, & n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des lois de sa patrie.

Il eſt tranquille aſſez, maître aſſez de ſes vœux,
Pour voir en ma préſence un obſtacle à nos feux.
Ma tendreſſe un moment s'eſt ſentie alarmée.
Chère Atide, eſt-ce ainſi que je dois être aimée?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas!...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas:
Si de quelque intérêt ſon ame eſt occupée,
Si je n'y ſuis pas ſeule, Atide, il m'a trompée.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

MADAME, votre père appelle ſes ſoldats;
Réſolvez votre fuite, & ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénaſſar étaient prêts à ſe rendre.
Honteux de vous prêter un ſacrilége appui,
Leurs fronts en rougiſſant ſe baiſſaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le paſſage;
Ce ſentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire, impatient, de vous ſeule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
Et prêt pour ſon épouſe à prodiguer ſa vie,
Diſpoſe en ce moment votre heureuſe ſortie.

ZULIME.

Ramire, dites-vous?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'eſpoir,
Il revient vous ſervir, ſurtout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah! je renais, Atide, & mon ame eſt en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des ſoupçons indignement conçus,
Ils ſont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis; je craignais, & l'on m'aime!
Ah! Prince!....

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE *à Ramire.*

J'AI parlé, Seigneur, comme vous-même;
J'ai peint de votre cœur les juſtes ſentimens;
Zulime en eſt bien digne; achevez, il eſt temps.
Preſſons l'heureux inſtant de notre délivrance;
Rien ne nous retient plus: je cours, je vous dévance.
(*il ſort.*)

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal,
Où d'un départ trop lent on donne le ſignal.
Bénaſſar de ces lieux n'eſt point encor le maître;
Pour peu que nous tardions, Madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords;
Venez, ne craignez point ſes impuiſſans efforts.

ZULIME.

Moi craindre! ah c'eſt pour vous que j'ai connu la crainte.
Croyez-moi; je commande encor dans cette enceinte;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire, au moins, pour la dernière fois.

Apprenons à l'Eſpagne, à l'Afrique jalouſe,
Que je ſuis mon devoir en partant votre épouſe.

RAMIRE.

C'eſt braver votre père, & le déſeſpérer;
Pour le ſalut des miens, je ne puis différer....

ZULIME.

Ramire!

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence eſt à vos pieds.

ZULIME.

Tu promis davantage.
Que m'importait un trône?

ATIDE.

Eh! Madame, eſt-il temps
De s'oublier ici dans ces périls preſſans?
Songez....

ZULIME.

De ce péril ſoyez moins occupée:
Il en eſt un plus grand. Ciel! ſerais-je trompée?
Ah, Ramire!

RAMIRE.

Attendez qu'au ſein de ſes Etats
L'infortuné Ramire ait pu guider vos pas.

ZULIME.

Qu'entends-je? Quel diſcours à tous les trois funeſte!
Ramire! attendais-tu, qu'immolant tout le reſte,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'euſſe en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déſerts, ingrat, m'as-tu conduite,
Pour traîner en Europe une eſclave à ta ſuite?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine; & mon peuple à genoux
Avec son souverain fléchira devant vous.

ATIDE.

Croyez que vos bienfaits...

ZULIME.

Ah! c'en est trop, Atide:
C'est trop vous efforcer d'excuser un perfide;
Le voile est déchiré : je vois mon sort affreux.
Quel père j'offensais! & pour qui? malheureux,
Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie:
Mais il reste un retour à ma vertu trahie;
Je revole à mon père : il a plaint mes erreurs;
Il est sensible, il m'aime; il vengera mes pleurs:
Et de sa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas! ta mort? non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame!

RAMIRE.

Atide! ô Ciel!

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce désespoir mortel?
C'est votre ouvrage, hélas! que vous allez détruire.
Vous vous perdez! Eh quoi, vous balancez, Ramire!

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces transports empressés;
Son silence & vos pleurs m'en ont appris assez.
Je vois sur mon malheur ce qu'il faut que je pense,
Et je n'ai pas besoin de tant de confidence,
Ni des secours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié;

Vous

Vous m'en payez le prix, je vais le reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître;
Esclaves, redoutez mes ordres absolus;
A mes yeux indignés ne vous présentez plus:
Laissez-moi.

RAMIRE.

Non, Madame, & je perdrai la vie,
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaissiez, si vous saviez....

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point insulte à mon injure!
Tu m'outrages pour elle! Ah! vil couple d'ingrats!
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas;
Vous expirez tous deux mes feux illégitimes:
Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous servir,
Ce fut de vous sauver; je cours vous en punir...
Tu me braves encore; & tu présumes, traître,
Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés:
Tu te trompes, barbare..... A moi, Gardes, courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux soldats de mon père:
Que mon sang satisfasse à sa juste colère;
Qu'il efface ma honte, & que mes yeux mourans
Contemplent deux ingrats à mes pieds expirans.

SCENE IV.

ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

AH! fuyez ſa vengeance, Atide, & que je meure.

ATIDE.

Non, je veux qu'à ſes pieds vous vous jetiez ſur l'heure;
Ramire, il faut me perdre, & vous juſtifier,
Laiſſer périr Atide, & même l'oublier.

RAMIRE.

Vous!

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaiſſance,
Avec ce triſte hymen n'entrent point en balance.
Nos liens ſont ſacrés, & je les briſe tous:
Mon cœur vous idolâtre.... & je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Il le faut; partez ſous ces auſpices:
Ma rivale aura fait de moindres ſacrifices.
Mes mains auront briſé de plus puiſſans liens;
Et mes derniers bienfaits ſont au-deſſus des ſiens.

RAMIRE.

Vos bienfaits ſont affreux! l'idée en eſt un crime.
O chère & tendre épouſe! ô cœur trop magnanime!
Il faut périr enſemble, il faut qu'un noble effort
Aſſure la retraite, ou nous mène à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y consens : mais espérez encore,
Tout est entre vos mains ; Zulime vous adore :
Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser ?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asile,
Sont-ils pleins d'ennemis ? tout n'est-il pas tranquille ?
A-t-elle seulement marché de ce côté ?
Sa colère trompait son esprit agité.
Confiez-vous à moi ; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte,
Souffrez.....

(*elle sort.*)

RAMIRE.

Non... je vous suis.

SCENE V.

RAMIRE, BENASSAR.

BENASSAR.

DEMEURE, malheureux, Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu ?

BENASSAR.

Cruel, ce que je veux ?
Après tes attentats, après ta fuite infame,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame ?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce cœur,
Qui pardonne à ton doute, & qui plaint ton malheur:
L'honneur eſt dans ce cœur qui brava la miſère.

BENASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père:
Tu laiſſes le poignard dans ce cœur déchiré;
Tu pars, & cet aſſaut eſt encor différé.
La mer t'ouvre ſes flots, pour enlever ta proie;
Hé bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie;
Prends pitié d'un vieillard, trahi, déshonoré,
D'un père, qui chérit un cœur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave;
Je corrigeai le ſort qui te fit mon eſclave:
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le ciel ſait ſi mon cœur abhorrait l'injuſtice,
Qui voulait de ton ſang le fatal ſacrifice.
Ma fille a cru, ſans doute, une indigne terreur;
Et ſon aveuglement a cauſé ſon erreur.
Je t'adreſſe, cruel, une plainte impuiſſante:
Ton fol amour inſulte à ma voix expirante.
Contre les paſſions que peut mon déſeſpoir?
Que veux-tu? je me mets moi-même en ton pouvoir:
Accepte tous mes biens, je te les ſacrifie;
Rends-moi mon ſang, rends-moi mon honneur & ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Ecoute-moi.
Tes tréſors, tes bienfaits, ta fille, ſont à toi.
Soit vertu, ſoit pitié, ſoit intérêt plus tendre,
Au péril de ſa gloire elle oſa nous défendre;

Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore son père, & le trahit pour nous;
Et je crois la payer du plus noble salaire,
En la rendant aux mains d'un si vertueux père.

BENASSAR.

Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré,
Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite,
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
Le temps fera le reste; & tu verras un jour
Qu'il soutient la nature, & qu'il détruit l'amour:
Et si dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
Chérir encor Zulime...

BENASSAR.

Ah! si je puis l'aimer!
Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
Du plus sensible père au désespoir en proie,
Qui, noyé si long-temps dans des pleurs superflus,
Reprend sa fille enfin, quand il ne l'attend plus?
Moi, ne la plus chérir! Va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout son crime.
Va, tout est oublié; j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes sermens me fier à mon tour?
Zulime m'a trompé! Quel cœur n'est point parjure?
Quel cœur n'est point ingrat?

RAMIRE

Que le tien se rassure.

Atide eſt dans ces lieux, Atide eſt comme moi,
Du ſang infortuné de notre premier roi.
Nos captifs malheureux, brûlans du même zèle,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle.
Je la livre en otage, & la mets dans tes mains.
Toi, ſi je fais un pas contraire à tes deſſeins,
Sur mon corps tout ſanglant verſe le ſang d'Atide :
Mais ſi je ſuis fidelle, & ſi l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le temps preſſe : peux-tu me donner ta parole ?
Peux-tu me ſeconder ?

BENASSAR.

Je le puis, & j'y vole.
Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaiſſent leur maître, & ſont prêts d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame aſſez cruelle,
Pour abuſer encor mon amour paternelle ?
Pardonne à mes ſoupçons.

RAMIRE.

Va, ne ſoupçonne rien ;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BENASSAR.

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCENE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

AH! Prince, on vous attend.
Il n'eſt plus de danger, l'amour ſeul vous défend.
Zulime eſt appaiſée; & tant de violence,
Tant de tranſports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était ſoudain, le calme eſt auſſi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir ſa rage;
Et l'amour à ſon cœur en difait davantage.
Ses yeux auparavant ſi fiers, ſi courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai verſés.
J'ai ſaiſi cet inſtant, favorable à la fuite:
Juſqu'au pied du vaiſſeau ſoudain je l'ai conduite;
J'ai hâté vos amis; la moitié ſuit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainſi que vos ſoldats;
On n'attend plus que vous: la voile ſe déploie.

RAMIRE.

Ah Ciel! qu'avez-vous fait?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie,
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en eſt fait, cher amant, je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, & le vôtre peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.

Allez, de ma rivale heureux & cher époux,
Remplir tous les fermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaiſſeau funeſte?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O Puiſſance céleſte!
Elle part, dites-vous?

ATIDE.

Oui, ſauvez-la, Seigneur,
Des lieux que pour vous ſeul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide! en ce moment c'eſt fait de votre vie.

ATIDE.

Eh! ne ſavez-vous pas que je la ſacrifie?

RAMIRE.

Vous êtes en otage auprès de Bénaſſar.
Il n'eſt plus d'eſpérance, il n'eſt plus de départ:
Tout eſt perdu.

ATIDE.

Comment?

RAMIRE.

Où courir? & que faire?
Et comment réparer mon crime involontaire?

ATIDE.

Que dites-vous? quel crime, & quel engagement?

RAMIRE.

Ah Ciel!

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait?

SCENE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

EN ce même moment,
Bénaſſar vous pourſuit, vous, Atide, & Zulime.
Le péril le plus grand eſt celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre & mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénaſſar, enflammé de courroux,
Aux ſiens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale eſcorte,
Courir à ſes vaiſſeaux, la flamme dans les mains:
Il atteſtait le ciel vengeur des ſouverains:
Sa fureur échauffait les glaces de ſon âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage;
Je me fraye un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons.... Entendez-vous tous ces cris furieux?
D'où vient que Bénaſſar, au fort de la mêlée,
Accuſe votre foi lâchement violée?
Des ſoldats de Zulime ont quitté ſes drapeaux;
Ils ont ſuivi ſon père, ils marchent aux vaiſſeaux.

D'où peut naître un revers si prompt & si funeste?

RAMIRE.

Allons le réparer, le désespoir nous reste;
Sauvons du moins Atide, & le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puissant! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, & l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

O Ciel! Ramire! Ah, jour affreux!

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour est encor trop heureux.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, SERAME.

SERAME.

REMERCIEZ le ciel, au comble des tourmens,
D'avoir long-temps perdu l'usage de vos sens.
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant & d'un père.

ZULIME *jettée dans un fauteuil, & revenant de son évanouissement.*

O jour! tu luis encore à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés.
O sommeil des douleurs! mort douce & passagère!
Seul moment de repos goûté dans ma misère!
Que n'es-tu plus durable? & pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu?
(*se relevant.*)
Où suis-je? qu'a-t-on fait? ô crime! ô perfidie!
Ramire va périr! quel monstre m'a trahie?
J'ai tout fait, malheureuse! & moi seule, en un jour,
J'ai bravé la nature, & j'ai trahi l'amour.
Quoi! mon père, dis-tu, défend que je l'approche?

SERAME.

Plus le combat, Madame, & le péril est proche,
Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,
Qui présentés de près à votre faible cœur,

Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'eſt devenu Ramire?

SERAME.

Ai-je donc pu ſonger,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre ſeul danger?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue?

ZULIME.

Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé? quelle erreur m'a perdue?
Ah! n'ai-je pas tantôt, dans mes tranſports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux?
J'accuſais mon amant; j'eus trop de violence;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funeſtes effets
Et des crimes nouveaux qu'ont produit mes forfaits.
Juſte Ciel! je partais, & ſur la foi d'Atide!
M'aurait-elle trahie? On m'arrête. Ah, perfide!...
N'importe : apprends-moi tout, ne me déguiſe rien:
Rapporte-moi ma mort; va, cours, vole, & reviens.

SERAME.

Je vous laiſſe à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je : Ah! j'en mérite encor de plus cruelles!

SCENE II.

ZULIME *ſeule.*

M'AS-TU trompée, Atide, avec tant de noirceur?
Quoi! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur!
Mais non, en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, & ce cruel que j'aime.

Non, trop de vérité parlait dans tes douleurs;
L'impoſture, après tout, ne verſe point de pleurs.
Ton ame m'eſt connue, elle eſt ſans artifice;
Et qui m'eût fait jamais un pareil ſacrifice!
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah! de Ramire ainſi ſe peut-on ſéparer?
Atide n'aime point: j'étais peut-être aimée.
Ma jalouſe fureur s'eſt trop tôt allumée.
J'aſſaſſine Ramire.

SCENE III.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

HE bien! que t'a-t-on dit? Parle.

SERAME.

Un déſordre horrible accable mon eſprit.
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
Au dehors, au dedans, aux portes, ſur les rives,
Au palais, ſur le port, autour de ce rempart;
On ſe raſſemble, on court, on combat au haſard.
La mort vole en tous lieux. Votre eſclave perfide,
Par-tout oppoſe au nombre une audace intrépide.
Preſſé de tous côtés, Ramire allait périr:
Croiriez-vous quelle main vient de le ſecourir?
Atide....

ZULIME.

Atide! ô Ciel!

SERAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
Sa beauté, son audace ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers, qui pensaient venger votre querelle,
Unis avec les siens, se rangent autour d'elle:
Voilà ce qu'on m'a dit, & j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encore, & ne vit point pour moi!
Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même!
Une autre le défend; c'est une autre qu'il aime!
Et c'est Atide!... Allons, le charme est dissipé;
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé:
Je revois la lumière, & je sors de l'abyme
Où me précipitaient ma faiblesse & leur crime.
Ciel, quel tissu d'horreurs! ah! j'en avais besoin.
De guérir ma blessure ils ont pris l'heureux soin.
Va, je renonce à tout, & même à la vengeance.
Je verrai leur supplice avec l'indifférence
Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie ou leur trépas?
C'en est fait.

SCENE IV.

ZULIME, MOHADIR, SERAME.

ZULIME.

MOHADIR, parlez, que fait mon père?
Puisse sur moi le ciel épuisant sa colère,

Sur ses jours vertueux prodiguer sa faveur!
Qu'il soit vengé surtout.

MOHADIR.

Madame, il est vainqueur.

ZULIME.

Ah! Ramire est donc mort?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuse
A cherché vainement une mort glorieuse.
Lassé, couvert de sang, l'esclave révolté
Est tombé dans les mains de son maître irrité.
Je ne vous nîrai point que son cœur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
Respecter votre père, en détourner ses coups,
Je l'ai vu, des siens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le soin de sa propre défense.

ZULIME.

Lui!

MOHADIR.

Cependant, on dit qu'il nous a trahi tous,
Qu'il trompait à la fois & Bénassar & vous.
Mais sans approfondir tant de sujets d'alarmes,
Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon;
Il le faut mériter. Je vais en votre nom
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste.
Terminons sans retour un trouble si funeste.
Zulime, avec un père il n'est point de traité;
Votre repentir seul est votre sureté;
La nature dans lui reprendra son empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me suffit : je sais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette.
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiscrette ;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME.

Mohadir, & c'est vous qui m'osez arrêter?

MOHADIR.

Respectez la défense, heureuse & nécessaire,
D'un père au désespoir, & d'un maître en colère.
Vous devez obéir, & surtout épargner
Sa blessure trop vive & trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai, mais après tant d'injures,
Si vos ressentimens s'échappaient en murmures ;
Frémissez pour vous-même : un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel ;
Dans Ramire & dans vous il confondrait peut-être....

ZULIME.

Osez-vous bien penser que je protège un traître?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuste soupçon.
Votre ame détrompée a repris sa raison.
Je le vois, & je cours, en serviteur fidèle,
Apprendre à Bénassar le succès de mon zèle.
Daignez de sa justice attendre ici l'effet.
(*il sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

AH! j'attends le trépas. Juſte Ciel, qu'ai-je fait?

SERAME.

Vous laiſſez un perfide au deſtin qui l'accable.
Vos jours ſont à ce prix.

ZULIME.

Dieu! qu'Atide eſt coupable!

SERAME.

Tous deux ſeront punis; ne ſongez plus qu'à vous:
D'un père infortuné déſarmez le courroux;
Détournez.....

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie;
Il ne ſait point, hélas! combien je ſuis punie;
Mon châtiment, Sérame, eſt dans mes attentats:
J'étais dénaturée, & j'ai fait des ingrats.

SERAME.

Hé bien, de leurs forfaits ſéparez votre cauſe.
Quelque punition qu'un père ſe propoſe,
Aux traits de ſon courroux ſon ſang doit échapper;
Et ſa main s'amollit ſur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, & votre grâce eſt ſûre.
Uniſſez-vous à lui pour venger ſon injure;
Abandonnez les jours, juſtement menacés,
De ce parjure amant qu'enfin vous haïſſez.

ZULIME.

De Ramire!

SERAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous fesait sa victime, ainsi que sa complice.

ZULIME.

Je ne le sais que trop. Hélas! que de forfaits!

SERAME.

Que j'aime à voir vos yeux dessillés pour jamais!
Des pleurs que vous versiez sa vanité s'honore:
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérame, je l'adore. (3)

SERAME.

Qui? vous!

ZULIME.

Un dieu barbare assemble dans mon cœur
L'excès de la faiblesse, & celui de l'horreur.
C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même.
Je déteste mon crime, & je sens que je l'aime:
Je n'y résiste plus: ce poison détesté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté,
De toutes les fureurs m'embrase & me déchire.
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel est dans les replis de ce cœur dévoré
Ce pouvoir malheureux, de moi-même abhorré;
Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie;
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant;
S'il eût insulté même à mon dernier moment;
Je l'eusse aimé toujours, & mes mains défaillantes
Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.

Quoi! c'eſt ainſi que j'aime, & c'eſt moi qu'il trahit!
Et c'eſt moi qui le perds! c'eſt par moi qu'il périt!
Non.... je le ſauverai, le parjure que j'aime,
Dût-il me déteſter, & m'en punir lui-même.
Mais Atide eſt aimée!

SCENE VI.

ZULIME, ATIDE *amenée par des gardes.*

ZULIME.

AH! qu'eſt-ce que je voi!
Ma rivale à mes yeux! Atide devant moi!

ATIDE.

Oui, Madame, il eſt vrai, je ſuis votre rivale;
Le malheur nous rejoint, le deſtin nous égale.
Je ſens les mêmes feux; je meurs des mêmes coups:
Et Ramire eſt perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver ſon deſtin, qui ne pouvait l'abattre;
Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il eſt chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus ſanglante;
Vous le voulez, Madame, & vous ſerez contente.
Il ne vous reſte ici qu'à terminer mon ſort,
Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il eſt mort.

ZULIME.

S'il eſt mort, je ſais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah! ſi vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame; vous l'aimez, & je connais l'amour;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour:
Et quelque ſentiment qu'un père vous inſpire,
Le plus grand des forfaits eſt de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous & le ciel pour appui;
Et n'eſt-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
Quelques amis encore échappés au carnage
Vendent bien cher leur vie & marchent au rivage:
Vous êtes mal gardée; on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous ſervir?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé, quand vous donnant ma vie,
Je me ſuis immolée à votre jalouſie;
Quand j'oſais en ces lieux vous preſſer à genoux
De m'abandonner ſeule & de ſuivre un époux;
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes?
Que vous faut-il? parlez, cruelle que vous êtes!
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs?
Et qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendriſſement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, & mes tranſports jaloux;
Tout m'irrite, cruelle, & m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,

Et l'amour paternel, & l'honneur de mes jours.
Je vous ſers, vous, Madame; il le faut; & j'y cours.
Mais vous me répondrez.....

ATIDE.

Ah! c'en eſt trop, barbare!
Hé bien, j'aime Ramire : oui, je vous le déclare;
Je l'aime, je le cède, & vous vous indignez!
J'ai ſauvé votre amant, & vous vous en plaignez!
Quel temps pour les fureurs de votre jalouſie!
Quel temps pour le reproche! il s'agit de ſa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteſte le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains ſermens qu'arrache le danger;
Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il oſait me donner ſon cœur & ſon empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous ſacrifirais ſon empire & ſon cœur.
Conſervez-le à ce prix, au prix de mon ſang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit, & s'il vous aime?
Je ne diſpute rien, Madame, à votre amour,
Non pas même l'honneur de lui ſauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
Je vois juſqu'en vos pleurs un triomphe odieux:
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
Mais ceſſez de prétendre au ſuperbe partage,
A l'honneur inſultant d'exciter mon courage;

Ce courage intrépide, autant qu'il eſt jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas beſoin de vous.
Suivez-moi ſeulement : je vous ferai connaître
Que je ſais tout tenter, & même pour un traître.
Je devrais l'oublier; je devrais le punir;
Et je cours le ſauver, le venger, ou périr.
Sérame! quelle horreur a glacé ton viſage?

SCENE VII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

SERAME.

MADAME, il faut du ſort dévorer tout l'outrage,
Il faut d'un cœur ſoumis ſouffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir, ſenſible & généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grace;
Tous les chefs irrités de ſa perfide audace,
L'ont condamné, Madame, à ces tourmens cruels,
Réſervés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier juſqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas ſeul, & devant qu'il expire....

SERAME.

Madame, ah! gardez-vous d'un téméraire effort!

ATIDE.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort?
Oublîriez-vous ainſi la grandeur de votre ame?

ZULIME.

Je préviens vos conseils, n'en doutez point, Madame;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, & toi,
Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi!
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, & gardez-moi d'un crime.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

CE dernier trait, sans doute, est le plus criminel.
Je sens le désespoir de ce cœur paternel:
Je partage en pleurant son trouble & sa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père;
Et tous les attentats de ce funeste jour
Ne sont qu'un même crime, & ce crime est l'amour.
Dans son aveuglement Zulime ensevelie,
Mérite d'être plainte, encor plus que punie;
Et si votre bonté parlait à votre cœur.....

BENASSAR.

Ma bonté fit son crime, & fit tout mon malheur.
Je me reproche assez mon excès d'indulgence;
Ciel! tu m'en as donné l'horrible récompense.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout sacrifié.
Je lui tendais les bras, quand sa main ennemie
Me plongeait au tombeau, chargé d'ignominie.
Ah! l'homme inexorable est le seul respecté:
Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de cœur est le frein légitime
Qui peut épouvanter l'insolence & le crime.
Ma facile tendresse enhardit aux forfaits:
Le temps de la clémence est passé pour jamais.

Je vais, en puniſſant leurs fureurs inſenſées,
Egaler ma juſtice à mes bontés paſſées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats,
Que l'amour fait commettre en nos brûlans climats.
En tout lieu dangereux, il eſt ici terrible ;
Il rend plus furieux, plus on eſt né ſenſible.
Ramire cependant à ſes erreurs livré,
De leurs cruels poiſons ſemble moins enivré :
Vous-même l'avez dit, & j'oſe le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Eſt celui dont le bras vous avait défendu ;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti ſa vertu :
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces momens cruels où l'homme eſt inflexible,
Où les yeux, les eſprits, les ſens ſont égarés,
Détourner loin de vous ſes coups déſeſpérés,
Reſpecter votre ſang, vous ſauver, vous défendre,
Et d'un bras aſſuré, d'un cri terrible & tendre,
Arrêter, déſarmer ſes amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras enſanglantés.
Oui, j'ai vu le moment, où, malgré ſa colère,
Il ſemblait en effet combattre pour ſon père.

BENASSAR.

Ah ! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ſes mains le reſte de mon ſang !
Que ne l'a-t-il verſé, puiſqu'il le déshonore ?
Mais ma cruelle fille eſt plus coupable encore.
Ce cœur, en un ſeul jour à jamais égaré,
Eſt hardi dans ſa honte, eſt faux, dénaturé ;
Et ſe précipitant d'abîmes en abîmes,
Elle a contre ſon père accumulé les crimes.

Que dis-je? au moment même où tu viens en son nom,
De tant d'iniquités implorer le pardon;
Son amour furieux la fait conduire aux armes.
Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes
Ont séduit les soldats à sa garde commis;
Sa voix a rassemblé ses perfides amis.
Elle vient m'arracher son indigne conquête;
Les armes dans les mains, elle marche à leur tête.
Cet amour insensé ne connaît plus de frein;
Zulime contre un père ose lever sa main!
Au comble de l'outrage on joint le parricide!
Ah! courons, & nous-même immolons la perfide.

SCENE II.

BENASSAR, ZULIME *suivie de ses soldats dans l'enfoncement*, MOHADIR, Suite.

ZULIME *les armes à la main, & jetant ses armes.*

Non, n'allez pas plus loin, frappez; & vous, Soldats,
Laissez périr Zulime, & ne la vengez pas.
Il suffit: votre zèle a servi mon audace.
J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
Sortez, dis-je.

BENASSAR.

Ah, cruelle! est-ce toi que je voi?

ZULIME.

Pour la dernière fois, Seigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, & de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous sa main désespérée:

J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime;
La nature en tremblait; mais je volais au crime.
Je vous vois; un regard a détruit mes fureurs;
Le fer m'est échappé; je n'ai plus que des pleurs;
Et ce cœur tout brûlant d'amour & de colère,
Tout forcené qu'il est, voit un dieu dans son père.
Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse?
Ah! peut-être il est loin d'en être le complice;
Peut-être pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire est un traître, il ne l'est qu'envers moi.
Etouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre;
Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire, & je ne puis, Seigneur,
Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
J'ai perdu mon amant, & mon père, & ma gloire,
Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire;
Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs, hélas! le plus infortuné.
Je baise cette main dont il faut que j'expire;
Mais pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire:
Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BENASSAR.

O Ciel, qui l'entendez! ô faiblesse d'un père!
Quoi! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère!
Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux?
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux?

Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie!
L'une eſt ma fille, hélas! l'autre a ſauvé ma vie,
La mort, la ſeule mort peut briſer leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène, & Ramire, & les ſiens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumiſe, déſarmée, à vos ordres rendue.
Vous l'avez trop aimée, hélas! pour la punir.
Mais on conduit Ramire, & je le vois venir.

SCENE III & dernière.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR. Suite.

RAMIRE *enchaîné.*

ACHEVE de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je ſuis né, trahi par la fortune,
Sorti du ſang des rois, j'ai vécu dans les fers;
Et je meurs en coupable au fond de ces déſerts.
Mais de mon triſte état l'outrage & la baſſeſſe
N'ont point de mon courage avili la nobleſſe:
Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains je remettais Atide.
Ni ſon cœur, ni le mien, ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi;
Bénaſſar, nos ſermens m'étaient plus chers qu'à toi
Je ſentais tes chagrins, j'effaçais ton injure;
De ce cœur paternel je fermais la bleſſure.

Tout était réparé. Mes funeſtes deſtins
Ont tourné contre moi mes innocens deſſeins.
Tu m'as trop mal connu; c'eſt ta ſeule injuſtice:
Que ce ſoit la dernière; & que dans mon ſupplice
Des cœurs pleins de vertu ne ſoient point entraînés.

BENASSAR.

Le ciel à d'autres ſoins nous a tous deſtinés.
Je devrais te haïr: tu me forces, Ramire,
A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes ſervices paſſés;
Et quoique par ton crime ils fuſſent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeſte,
Que de ce ſang glacé tu reſpectais le reſte.
Un amour emporté, ſource de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puiſſant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains & ma gloire, & ma fille.
C'eſt par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte; & pour comble d'horreur
Il faut verſer mon ſang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reſte qu'un choix, la mort, ou l'hymenée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois ſon époux, Ramire, & règne en mes Etats.

RAMIRE.

Moi!

ZULIME.

Mon père!

ATIDE.

Ah! grand Dieu!

BENASSAR.

Souvent dans nos provinces
On a vu nos émirs unis avec nos princes;

L'intérêt de l'Etat l'emporta sur la loi ;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre :
Vis pour elle & pour moi ; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah Seigneur ! ah Ramire ! ah jour de mon bonheur !

ATIDE.

O jour affreux pour tous !

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,
Accablé de surprise, & confus d'une grace
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.
Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des Etats conquis par mes aïeux :
Mais pour combler nos maux, apprenez l'un & l'autre
Le secret de ma vie, & mon sort, & le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide & moi des fers & de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi,
Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi.
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire & de bienfaits ;
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse.
Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse ? perfide !

RAMIRE.

Elevés dans vos fers,
Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand son père, unissant notre espoir & nos larmes,
Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
Lui-même a resserré, dans ses derniers momens,
Ces nœuds chers & sacrés, préparés dès long-temps;
Et la loi du secret nous était imposée.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils m'auraient abusée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront insulté!
Vous souffrirez qu'Atide, à ma honte, jouisse
Du fruit de tant d'audace & de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous, de ses traîtres appas,
De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne puniſſez pas cet objet odieux?

ATIDE.

Vous devez me punir, mais connaissez-moi mieux.
Avant de me haïr, entendez ma réponse.
Votre père est présent, qu'il juge, & qu'il prononce.

ZULIME.

O Ciel!

ATIDE.

Ramire, & moi, Seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.
(*à Zulime.*)
Je l'avoue à vos pieds: & moi pour récompense,
Je vous coûte à la fois la gloire & l'innocence.

Trahiſſant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de ſoins, le prix de tant de larmes:
Et lorſque vous ſortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, & vous perce le cœur.
Tout ſemble s'élever contre ma perfidie:
Mais j'aimais comme vous; ce mot me juſtifie:
Et d'un lien ſacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, & m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus; vous le ſavez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, & malgré l'amour même,
Je vous immolai tout; je vous ai fait ſerment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant:
J'ai promis de ſervir votre fatale flamme;
Le ſerment eſt affreux, vous le ſentez, Madame!
Renoncer à Ramire, & le voir en vos bras,
C'eſt un effort trop grand, vous ne l'eſpérez pas:
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendreſſe,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de tenir ma promeſſe,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de céder mon époux,
Le voici.

(elle tire un poignard pour ſe tuer.)

RAMIRE *la déſarmant avec* Zulime.

Chère Atide!

ZULIME *ſe ſaiſiſſant du poignard.*

O Ciel! que faites-vous?

BENASSAR.

Hélas! vivez pour lui.

ZULIME.

Suis-je aſſez confondue?
Tu l'emportes, cruelle, & Zulime eſt vaincue.
Oui,

Oui, je le fuis en tout. J'avoue avec horreur
Que ma rivale enfin mérite ſon bonheur.
(*à Atide.*)
J'admire en périſſant juſqu'à ton amour même:
C'eſt à moi de mourir, puiſque c'eſt toi qu'on aime.
(*à Ramire & à Atide.*)
Hé bien, ſoyez unis: hé bien, ſoyez heureux,
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.
Eloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce ſpectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie eſt horrible, & je ne puis la voir:
Fuyez, craignez encor Zulime au déſeſpoir.
Mon Père, ayez pitié du moment qui me reſte;
Sauvez mes yeux mourans d'un ſpectacle funeſte.
(*elle tombe ſur ſa confidente.*)

ATIDE.

Nos deux cœurs ſont à vous.

RAMIRE.

Vivez ſans nous haïr.

ZULIME.

Moi te haïr, cruel! ah! laiſſe-moi mourir;
Va, laiſſe-moi.

BENASSAR.

Ma fille, objet funeſte & tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon Père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour; il triompha de moi:

Hélas ! vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BENASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

O mon Père !

J'en suis indigne.

(*elle se frappe.*)

BENASSAR.

O Ciel !

RAMIRE & ATIDE.

Zulime ! ô déſeſpoir !

BENASSAR.

Ah ma fille !

ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plutôt.... Pardonnez à Zulime....
Souvenez-vous de moi ; mais oubliez mon crime.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES
DE ZULIME.

Edition de 1741.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME.

. . . . . .

Je l'outrage & je l'aime, il eſt aſſez vengé.
Je ne demande point le pardon de mon crime :
Puiſſe-t-il oublier juſqu'au nom de Zulime !

MOHADIR.

Noble & cher rejeton des héros & des rois,
Quel ordre impoſez-vous à ma tremblante voix !
Faudra-t-il rapporter des réponſes ſi dures ?
D'un cœur déſeſpéré déchirer les bleſſures ?
Irai-je empoiſonner ſes chagrins paternels ?

ZULIME.

Epargne, épargne-moi ces reproches cruels :
Je ne m'en fais que trop. Coupable, mais ſincère,
Ma douleur eſt égale aux douleurs de mon père.

MOHADIR.

Et vous l'abandonnez !

ZULIME.

Que dis-tu ?

MOHADIR.

Ses ſoldats,
Par vous-même ſéduits, ont donc guidé vos pas ?
Nos captifs eſpagnols, ce prix de ſon courage,
Dont jadis la victoire avait fait ſon partage,
Ces tréſors des héros, vous les lui raviſſez !
Vous l'aimez ? vous, Madame ! & vous le trahiſſez !

Preſſé de tous côtés dans ces troubles funeſtes,
Qui de ſon faible Etat ont déchiré les reſtes,
Redoutant à la fois, & les Européans,
Et les diviſions des triſtes Muſulmans,
Opprimé de l'Egypte & craignant la Caſtille,
Faut-il qu'il ait encore à combattre ſa fille?

ZULIME.

Me préſerve le ciel de m'armer contre lui!

MOHADIR.

De ſa triſte vieilleſſe, unique & cher appui,
Pourquoi donc fuyez-vous le père le plus tendre,
Qui pour vous de ſon trône était prêt à deſcendre;
Qui, vous laiſſant le choix de tant de ſouverains,
De ſon ſceptre avec joie allait orner vos mains?
Hélas! ſi la vertu, ſi la gloire vous guide...
Mais il n'appartient point à ma bouche timide
D'oſer d'un tel reproche affliger vos appas:
Mes conſeils autrefois ne vous révoltaient pas;
Cette voix d'un vieillard, qui ſauva votre enfance,
Flattait de votre cœur la docile indulgence;
Et Benaſſar encore eſpérait aujourd'hui
Que mes ſoins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
Ah! Princeſſe, ordonnez, que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

Portez-lui mes ſoupirs & mes pleurs pour réponſe.
Mon deſtin que je hais me force à l'outrager;
Mes remords ſont affreux, mais je ne puis changer.
Pars; adieu, c'en eſt fait.

MOHADIR.

Hélas! je vais peut-être
Porter les derniers coups au ſein qui vous fit naître.

SCENE II.

ZULIME.

AH! je ſuccombe, Atide, & ce cœur déſolé
Cède aux tourmens honteux dont il eſt accablé.
Tu ſais ce que j'ai fait & ce que je redoute;
Tu vois ce que Ramire & mon penchant me coûte.

L'amour, qui me conduit sur ces funestes bords,
Ne m'a fait jusqu'ici sentir que des remords.
Je ne me cache point ma honte & mon parjure;
J'outrage mes aïeux, j'offense la nature:
Mais Ramire expirait, & vous alliez périr;
Quoi qu'il en ait coûté, j'ai dû vous secourir.
Le fier Egyptien, dont l'orgueil téméraire
Domine insolemment dans l'Etat de mon père;
Sur Ramire & sur vous était prêt à venger
Nos soldats, qu'à Valence on venait d'égorger.
Des nations, dit-on, tel est le droit horrible.
La vengeance parlait, mon père, en vain sensible,
Laissait ployer bientôt sa faible autorité
Sous le poids malheureux de ce droit détesté.
Les autels & les lois demandaient votre vie:
Vous savez si la mienne à la vôtre est unie!
L'amitié dont mon cœur au vôtre était lié,
L'amour plus fort que tout, plus grand que l'amitié,
Votre danger, ma crainte, hélas! si l'on m'accuse,
Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuse.
Si j'ai trahi mon père & quitté ses Etats,
Ciel qui me connaissez, ne m'en punissez pas!

ATIDE.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Mais Ramire en est digne, il pourra désormais
Payer d'un digne prix vos augustes bienfaits.
Son destin chez les siens l'appelle au rang suprême;
Et puisque vous l'aimez...

ZULIME.

Atide, si je l'aime!
Tu ne l'ignorais pas: t'ai-je jamais caché
Les secrets de ce cœur que lui seul a touché?
Je corrigeai le sort qui te fit ma captive;
Tu sais si j'enhardis ton amitié craintive;
Si, fuyant de mon rang la dure austérité,
Ma tendresse entre nous remit l'égalité.
Nos cœurs se confondaient; tu vis naître en mon ame
Les traits mal démêlés de ma secrète flamme.

Ton œil vit avant moi de tant d'égaremens
La première étincelle & les embraſemens.
Que n'euſſé-je point fait pour conſerver Ramire !
J'abandonne pour lui, &c.

. . . . . .
. . . . . .

J'ai tort, je te l'avoue : il a dû s'écarter.
Mais pourquoi ſi long-temps ſe plaire à m'éviter ?
Je ne l'accuſe point, mais mon cœur en murmure.

ATIDE.

Je ſais trop qu'un conſeil eſt ſouvent une injure ;
Mais n'eſt-il point permis de vous repréſenter
Que ſur ces bords affreux, qu'il eſt temps de quitter,
Tant d'amour, tant de crainte & de délicateſſe
Conviennent mal peut-être au péril qui nous preſſe :
Qu'un moment peut nous perdre, & ravir tout le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris :
Qu'entre cet océan, ces rochers & l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée ;
Et que de tant d'amour un cœur toujours troublé,
Sur ſes vrais intérêts eſt ſouvent aveuglé.

SCENE III.

RAMIRE.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Vont nous conduire aux bords ſi long-temps ſouhaités.
J'ai vu de ces rochers, dont la cime élevée
Commande à ces deux mers dont l'Europe eſt lavée,
Un vaiſſeau que les vents ſont voler vers ces lieux.
Les pavillons d'Eſpagne éclataient à mes yeux.
Bientôt l'heureux reflux des mers obéiſſantes
Apportera vers lui nos dépouilles flottantes.
Une barque légère eſt auprès de ces bords ;
Mes mains la chargeront de nos plus chers tréſors.
(*à Zulime.*)
Vous y ferez, Atide.... Et vous, Princeſſe auguſte,
Vous dont la ſeule main changea le ſort injuſte,

Vous par qui nos captifs ne portent déformais
Que les heureux liens formés par vos bienfaits...
Quoi! vos yeux, à ma voix, semblent mouillés de larmes!

ZULIME.

Dans de pareils momens, on n'eſt point ſans alarmes, &c.
. . . . . .
. . . . . .

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre ſureté...

ZULIME.

Conſervez-les, cher Prince, ils m'ont aſſez coûté!
Mais quels diſcours, grands Dieux, que je ne puis comprendre?
Pourquoi me parlez-vous de ſang prêt à répandre?
Eſt-ce ainſi que mon cœur doit être raſſuré?

ATIDE.

Eh! Madame, à quels ſoins votre amour eſt livré?
Prête à voir avec nous les rives de Valence,
Contre le ſort jaloux faut-il d'autre aſſurance?
Partons, dérobons-nous aux peuples irrités
Qui pourſuivent ſur nous l'excès de vos bontés.

SCENE V.

ATIDE.

. . . . . .
Ah! le mien m'eſt témoin que l'on doit vous aimer.
Peut-être cet amour nous ſera bien funeſte;
Mais vivez, mais régnez, le ciel ſera le reſte:
Fermez les yeux, cher Prince, aux pleurs que je répands.

RAMIRE.

Je ne vois que ces pleurs, ils ſont tous mes tourmens.
Tous trois pleins de remords, & punis l'un par l'autre,
J'ai cauſé malgré moi ſon malheur & le vôtre.
Je vais...

ATIDE.

Ah! demeurez. Quel eſt ce bruit affreux!

RAMIRE.

Il m'annonce du moins des combats moins honteux.

C'eſt l'ennemi ſans doute, & je vole à la gloire.
Adieu.

ATIDE.

Je vous ſuivrai; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je ſais tout partager;
Et je vous aime trop pour craindre le danger.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IDAMORE.

. . . . . .

Envers les ſiens coupable, envers vous innocente,
Je ſais combien de lois & combien de raiſons
Ont banni l'alliance entre vos deux maiſons.
Plus puiſſant que les lois, le préjugé ſépare
Les peuples de l'Eſpagne & ce peuple barbare.
Mais d'une loi plus juſte entendez mieux la voix;
Que tout préjugé cède à l'intérêt des rois:
Que vous, l'Etat, Atide...

RAMIRE.

Arrêtez, Idamore.
Faut-il pour vivre heureux que je me déshonore?
Eh! le trône & la vie ont-ils donc tant d'appas?

IDAMORE.

Vous vous trompez, Seigneur, & ne m'entendez pas.
Quel eſt donc cet opprobre, & quel eſt donc le crime
De payer dignement les bontés de Zulime?
Vos jours à la ſervir doivent ſe conſacrer,
Et l'oubli des bienfaits peut ſeul déshonorer.

RAMIRE.

Je le ſais comme toi, juge de mes ſupplices.
Le premier des liens eſt celui des ſervices;
C'eſt celui d'un cœur juſte; & malgré tous mes feux,
Celui de l'amour même eſt moins fort à mes yeux.
Mais tu ſais quels ſaints nœuds ont enchaîné ma vie,
Quels ſermens j'ai formés, quel tendre hymen me lie.

Que je rentre à jamais aux fers où je fuis né,
Tombe en cendres le trône où je fuis deſtiné,
Si je trahis jamais la malheureuſe Atide.
Mais auſſi que la foudre écraſe le perfide,
Que je ſois en horreur aux ſiècles à venir,
S'il faut tromper Zulime & s'il faut la trahir.

IDAMORE.

Ah! Seigneur, croyez-moi, ſon erreur eſt trop chère:
N'arrachez point un voile à tous trois néceſſaire:
Il n'eſt de malheureux que des cœurs détrompés.
D'un jour trop odieux ſes yeux ſeraient frappés:
Ceſſez...

RAMIRE.

Ah! fallait-il que ta funeſte adreſſe
De Zulime à ce point égarât la faibleſſe?
Fallait-il lui promettre & ma main & mon cœur?
Ils n'étaient point à moi, tu m'as perdu d'honneur.

IDAMORE.

C'eſt moi qui vous ſauvai, vous, Atide & Valence.
Un trône vous appelle, & votre eſprit balance?
Et d'un vain repentir vous écoutez la voix?

RAMIRE.

coute mon devoir.

IDAMORE.

Il eſt celui des rois.

RAMIRE.

Je ſuis bien loin de l'être; & c'eſt un triſte augure
D'être eſclave en Afrique, & d'en ſuir en parjure.

IDAMORE.

Feignez un jour du moins.

RAMIRE.

C'en eſt trop pour mon cœur.
Avec ſes ennemis on feint ſans déshonneur;
Mais tromper une femme & tendre & magnanime,
L'entraîner dans le piége, & la conduire au crime;
De ce crime ſi cher la punir de ma main,
M'armer de ſes bienfaits pour lui percer le ſein;

Prendre à la fois les noms de monarque & de traître...

IDAMORE.

Dans vos Etats rendu, Seigneur, vous ferez maître :
Vous pourrez accorder l'intérêt, la grandeur,
Et la reconnaissance, & l'amour, & l'honneur.
Remettez à ce temps, plus sûr & plus tranquille,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous ferez roi, jugez & décidez :
Ici Zulime règne & vous en dépendez.

RAMIRE.

Elle est ma bienfaitrice ; il me faudra la craindre !
M'avilir par frayeur à la honte de feindre !
Je la respecte trop ; un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien, &c.

SCENE II.

ZULIME.

. . . . . .

Mettons près des humains ma gloire en sureté ;
Et du dieu qui m'entend méritons la bonté.
Hé quoi ? Vous soupirez ! Quel trouble vous agite ?

RAMIRE.

Pleine de vos bontés mon ame est interdite.
Je suis un malheureux, destiné désormais
A d'éternels chagrins plus grands que vos bienfaits.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Tout nous unit, mais le ciel nous divise.
Ignorez-vous les lois où l'Espagne est soumise ?

ZULIME.

Je ne crains point ces lois : leur triste dureté
Cède aux rois, à l'amour, à la nécessité.
Des plus austères lois que puis-je avoir à craindre ?
Si nos droits sont sacrés, qui pourrait les enfreindre ?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos Etats ?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats ?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat, & mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute.

RAMIRE.

Mais le sang dont le ciel nous fit naître
Mit entre nos aïeux, entre nos nations,
Tant de mépris, de haine & de divisions!
Mon peuple avec dépit verrait parmi ses reines
La fille des tyrans dont il reçut des chaînes.

ZULIME.

Votre peuple verra sans haine & sans effroi
Cette main qui brisa les chaînes de son roi.

RAMIRE.

Oui, vous adoucirez leur courage inflexible.
Quel cœur à vos vertus pourrait être insensible?
Mais malgré ces vertus, malgré tant de liens,
Malgré les vœux du peuple unis avec les miens,
Il est une barrière invincible, éternelle...

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle est-elle?

RAMIRE.

C'est la religion, la première des lois,
Souveraine immortelle & du peuple & des rois.
Ce puissant Mahomet, auteur de votre race,
De la moitié du monde a pu changer la face;
De l'Inde au mont Atlas il est presqu'adoré;
Mais chez nos nations son culte est abhorré.
De nos autels jaloux l'inflexible puissance
Entre Zulime & moi proscrit toute alliance.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, &c.

SCENE IV.

ZULIME.

. . . . . .

Il n'eſt plus de retour pour moi dans ma patrie.
Je n'oſe vous prier de pardonner mon choix,
D'excuſer un hymen condamné par nos lois,
D'accepter un héros, un ſouverain pour gendre,
Dont l'alliance un jour...

BENASSAR.

Je ne veux plus t'entendre, &c.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME.

HÉLAS! m'aſſurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Atide, & comme je le veux?

ATIDE.

De notre prompt départ toute entière occupée,
Lorſque de nos frayeurs mon ame poſſédée
Soupire après l'Eſpagne & des climats plus doux,
Quand je me vois, peut-être, à plaindre autant que vous;
Que puis-je vous répondre, & comment puis-je lire
Dans les ſecrets du cœur du malheureux Ramire?
Il eſt à vos bontés enchaîné pour jamais.

ZULIME.

Son cœur ſemble accablé du poids de mes bienfaits.
Je lui parlais d'hymen...

ATIDE.

Mais, Madame...

ZULIME.

Et Ramire
Oſait bien me parler des lois de ſon empire.
Il était maître aſſez de ſes vœux amoureux,

Pour voir en ma préſence un obſtacle à mes feux!
Ma tendreſſe un moment s'eſt ſentie alarmée :
Chere Atide ! eſt-ce ainſi que je dois être aimée?
Atide, il me trahit s'il ne m'adore pas,
S'il penſe à la grandeur autant qu'à mes appas ;
Si de quelqu'intérêt ſon ame eſt occupée,
Si je n'y ſuis pas ſeule, Atide, il m'a trompée.

ATIDE.

Il ne vous trompe point : tant d'amour, tant d'appas,
Tant d'amitié ſurtout ne feront point d'ingrats.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

ATIDE.

VENEZ, Prince, il eſt temps qu'un aveu légitime
Efface devant moi les ſoupçons de Zulime.
Seigneur, immolez tout, quoi qu'il puiſſe en coûter.
Ses bienfaits ſont trop grands, il les faut mériter.
Votre devoir...

RAMIRE.

Madame, en ce moment funeſte,
Mon devoir eſt de vaincre & d'oublier le reſte.
Votre père à grands cris appelle ſes ſoldats,
Je viens pour vous ſauver ; volez, ſuivez mes pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Benaſſar étaient prêts à ſe rendre ;
Honteux de vous prêter un ſacrilége appui,
Leurs fronts, en rougiſſant, s'abaiſſaient devant lui.
Ne perdons point de temps, courez vers le rivage ;
Je puis avec les miens défendre le paſſage.
Déjà des Matelots entendez les clameurs ;
Venez, ne craignez rien de vos perſécuteurs.

ZULIME.

Moi, craindre? Ah, c'eſt pour vous que j'ai connu la crainte!
Croyez-moi : je commande encor dans cette enceinte ;

La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Voyons mon père au moins pour la dernière fois.
Apprenez à mon père, à l'Afrique jalouse,
Que je fais mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

Eh! pouvez-vous, Madame, en ces momens d'horreur,
D'un amour qu'il déteste écouter la douceur?
Si le ciel qui m'entend me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds: je ne puis davantage;
Et je ne réponds point....

ZULIME.

Ciel! Qu'est-ce que j'entends?
De quelle bouche, hélas! en quels lieux! dans quel temps!
Pour m'éclaircir un doute à tous deux si funeste,
Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, hélas! m'as-tu conduite
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine; & mon peuple à genoux,
En imitant son roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple! tes respects! quel prix de ma tendresse!
Va, périssent les noms de reine, de princesse!
Le nom de ton épouse est le seul qui m'est dû;
Le seul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu;
Le seul que je voulais: Ah, barbare que j'aime,
Peux-tu me proposer d'autre prix que toi-même?
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Triste & soudain effet, où j'aurais dû penser,
Des malédictions qu'on vient de prononcer.
Loin de me rassurer, tu gardes le silence?
Est-ce confusion, repentir, innocence?
Ramire, Atide, hé quoi! vous détournez les yeux!
Vous, pour qui j'ai tout fait, me trompez-vous tous deux?

Je te rends grace, ô Ciel, dont la main salutaire
Au-devant de mon crime a fait courir mon père.
Un père que pour eux j'avais déshonoré,
Et qui n'a pu haïr ce cœur dénaturé.
Du devoir, il est vrai, la barrière est franchie, &c.

SCENE III, & la quatrième de l'édition de 1775.

ATIDE.

. . . . . .

* Mon cœur vous idolâtre... & je renonce à vous...

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Acceptez ce fatal sacrifice;
Zulime en est trop digne & je me rends justice.
Vous devez à ses soins la liberté, le jour;
Zulime a tous les droits, je n'ai que mon amour.
Cet amour est pour vous le don le plus funeste:
Autant il me fut cher, autant je le déteste.
Si je vous vois partir, je bénirai mon sort:
Qu'on me rende à mes fers, qu'on me rende à la mort.
N'importe, au gré des vents fuyez sous ses auspices.
* Ma rivale aura fait de moindres sacrifices:
* Mes mains auront brisé de plus puissans liens,
* Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Gardez-vous de m'offrir un bienfait si barbare.
Périssent des bontés dont l'excès vous égare!
Venez, votre péril est tout ce que je vois.

ATIDE.

Non, je cours lui parler; je le veux, je le dois.

RAMIRE.

Je ne vous quitte point.

ATIDE.

Vous vous perdez, Ramire.
Arrêtez : je l'ordonne.

RAMIRE.

Ah! plutôt que j'expire!
Je vous fuis, chère Atide.

SCENE IV.

RAMIRE, BENASSAR.

BENASSAR.

ARRETE, malheureux!

RAMIRE.

Que vois-je! Que veux-tu?

BENASSAR.

Cruel, ce que je veux!
Après les attentats de cette fuite infâme,
Quelque reste d'honneur entre-t-il dans ton ame?

RAMIRE.

C'est à toi d'en juger quand tu vois que mon bras
Pardonne à cet outrage, & ne l'en punit pas.
L'honneur est dans un cœur qui brava la misère.

BENASSAR.

* Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père;
* Ta barbarie insulte à ce cœur déchiré.
* Tu pars, & cet assaut est encor différé.
J'ai craint, tu le vois trop, qu'en vengeant ma famille,
Quelque trait malheureux ne tombât sur ma fille.
Je t'avoue encor plus : sur ce triste rempart,
Mes soldats, tu le vois, arriveraient trop tard.
* La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie.
* Hé bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie;
Connais le cœur d'un père, & conçois sa douleur :
Je m'abaisse à prier jusqu'à son ravisseur.

Tu

Tu m'enlèves mon sang, ta détestable adresse
Déshonore à la fois ma fille & ma vieillesse.
Suborneur malheureux, ma funeste bonté
Adoucissait le poids de ta captivité:
Je t'aimais, & tu fais qu'aux murs de Trémizène
De mes voisins pour toi j'avais cherché la haine.
Je t'ai traité quinze ans comme mon propre fils,
J'ai protégé ton sang contre tes ennemis.
Ah! si malgré la loi qui toujours nous sépare,
La loi des nations parle à ton cœur barbare;
Si la mourante voix d'un père au désespoir,
Si l'horreur de ton crime a de quoi t'émouvoir;
Sois sensible à mes pleurs, plutôt qu'à ma colère:
Mes trésors sont à toi, je suis ton tributaire.
Rends-moi mon sang, rends-moi ce trésor précieux,
Sans qui pour moi la vie est un poids odieux;
Et ne déchire point ces blessures mortelles,
Qu'au plus tendre des cœurs ont fait tes mains cruelles.
* Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Ecoute-moi.

. . . . . .

. . . . . .

* En la rendant aux mains d'un si vertueux père.....

BENASSAR.

* Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré,
* Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
* Et si dans ton courroux je te croyais capable
* D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
* Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
* Chérir encor Zulime...

BENASSAR.

Ah, si je puis l'aimer!
* Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
D'un malheureux vieillard, à sa douleur en proie,

A qui l'on a ravi le plus pur de son sang,
Un bien plus précieux que l'éclat de son rang?
L'unique & cher objet qui, dans cette contrée,
Soutenait de mes ans la faiblesse honorée,
Et qui, poussant au ciel tant de cris superflus,
Reprend sa fille enfin quand il ne l'attend plus.
Moi ne la plus chérir! jeune & noble infidelle,
Crois les emportemens d'une ame paternelle:
Crois mes sermens, Ramire, & ces pleurs que tu vois.
Parmi les Africains je tiens le rang des rois;
Je le dois à sa mère, & ma chère Zulime
N'a point perdu ses droits, quel qu'ait été son crime.
Et toi, de tous mes maux, cruel, mais cher auteur,
Va, Benassar en toi ne voit qu'un bienfaiteur.
Je te crois; je me livre au transport qui m'anime.

RAMIRE.

Goûte un plaisir plus pur, & vois quelle est Zulime.
Autant que ta bonté te presse en sa faveur,
Autant la voix du sang sollicitait son cœur.
Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
Le temps fera le reste, & tu verras un jour
Qu'il soutient la nature, & qu'il détruit l'amour.
Entre son père & moi son ame déchirée
Dans ses sacrés devoirs sera bientôt rentrée.
Mais, dis, peux-tu toi-même à ces bords ennemis
Arracher à l'instant Atide & mes amis?
Ta fille les guidait, peux-tu devancer l'heure?
Nous n'avons qu'un instant.

BENASSAR.

J'y vole, & que je meure,
Si je n'assure ici leur départ & leurs jours.
Je vais tout disposer en ces secrets détours;
Vers la porte du nord qui conduit au rivage
Les soldats de ma fille ont respecté mon âge;
Et déjà quelques-uns, honteux de me trahir,
Se sentant mes sujets, & nés pour m'obéir,
A mes pieds en secret ont demandé leur grace.
Aux miens en un moment on peut ouvrir la place.

Mais j'attends encor plus de ton cœur & du mien;
Mon plus cher intérêt s'unit avec le tien:
Et je ne puis te croire une ame assez cruelle
Pour abuser encor mon amour paternelle.

RAMIRE.

Je vais chercher Atide & la mettre en tes mains.
Et toi, si je trahis tes généreux desseins,
Egorge devant moi la malheureuse Atide.
Est-ce assez, Bénassar, & me crois-tu perfide?
Quel prix plus précieux te donner de ma foi?
Parle, es-tu satisfait?

BENASSAR.

Oui, puisque je te croi:
Oui, sûr de ta parole, à toi je m'abandonne;
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCENE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah! Prince, on vous attend:
Il n'est plus de dangers, l'amour seul nous défend.
Zulime est appaisée, & tant de défiance,
De transports, de courroux, de desseins de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai juré d'épargner à sa douleur mortelle
Un objet malheureux qui s'immole pour elle:
J'ai promis votre amour, j'ai promis cette foi
Que vous m'aviez donnée, & qui n'est plus pour moi:
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage,
Et son cœur éperdu s'en disait davantage.
L'amour attendrissait ses esprits offensés;
Elle a mêlé ses pleurs aux pleurs que j'ai versés.

Partez, votre devoir loin de moi vous appelle :
Ce n'eſt qu'en me fuyant que je vous crois fidelle.
Allez, de ma rivale auguſte & cher époux,
Dégager les ſermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Venez, il faut me ſuivre.

ATIDE.

Ah! courez vers Zulime :
Portez à ſes genoux tout l'amour qui m'anime;
Mais ne balancez pas, achevez à ſes pieds
De terminer mes jours, déjà ſacrifiés.
Le temps preſſe.

RAMIRE.

Oui ſans doute, & le ciel me délivre
Du malheur d'être ingrat, de celui de la ſuivre.
Tout eſt changé.

ATIDE.

Seigneur!

RAMIRE.

Vous ne la craindrez plus.

ATIDE.

Que dites-vous? Gardez de trahir vos vertus.

RAMIRE.

Si je trahis jamais l'honneur & la juſtice,
Dieu qui ſavez punir, qu'Atide me haïſſe.
Venez; à Benaſſar mes mains vous vont livrer :
En otage un moment il vous faut demeurer.
J'irai trouver Zulime, oui, j'y cours & j'eſpère
Aſſurer ſon repos & celui de ſon père,
Mon bonheur & le vôtre, & partir votre époux.

ATIDE.

Hélas! s'il était vrai! je m'abandonne à vous.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE.

ATIDE ne vient point, quel dieu trompeur me guide?
C'eſt ici qu'en mes mains on doit remettre Atide :
Elle ne paraît point à mes yeux égarés!
Où courir ? où porter mes pas déſeſpérés ?

SCENE II.

RAMIRE, IDAMORE.

RAMIRE.

QU'AS-TU vu? Qu'a-t-on fait?

IDAMORE.

Une aveugle puiſſance
Détruit tous vos deſſeins, & confond l'innocence.
La fureur en ces lieux conduiſit à la fois
Zulime, Atide & vous, pour vous perdre tous trois.
Le deſtin de Zulime était d'être trompée.
Des promeſſes d'Atide aveuglément frappée,
Et ſurtout de vos pleurs répandus à ſes pieds,
De ces pleurs qu'arrachaient les maux que vous cauſiez ;
Elle ſe croit aimée : elle a droit d'y prétendre.
Seigneur, jamais un cœur plus ſéduit & plus tendre
D'un mouvement ſi prompt ne parut emporté
De l'excès des terreurs à la ſécurité.
Libre de ſes ſoupçons, ſans crainte de rivale,
Elle vole avec joie à la rive fatale,
Fait déployer la voile, & n'attend plus que vous,
Vous qu'elle oſe appeler du nom ſacré d'époux.
Son père en ſait bientôt la funeſte nouvelle;
Il vous croit ſon complice, il veut ſe venger d'elle :
Il veut vous perdre, il court, & ſa prompte fureur
Des ſens éperdus ranime la vigueur.

De ceux qu'il a gagnés il raſſemble l'eſcorte ;
Il ordonne, on le ſuit, il fait ouvrir la porte:
Les ſiens entrent en foule à pas précipités,
On ſe mêle, on s'égare, on fuit de tous côtés,
On combat, on n'entend que des clameurs plaintives
Au-dehors, au-dedans, aux portes, ſur les rives.
Atide ſuit en pleurs le triſte Bénaſſar ;
Vingt fois ſa main ſur elle a levé le poignard :
Il ne l'écoute pas, il la nomme perfide ;
Il la menace...

RAMIRE.

O Ciel ! allons ſauver Atide.

SCENE III.

RAMIRE, ZULIME, IDAMORE, SERAME.

ZULIME.

QUEL nom prononcez-vous ? Où portez-vous vos pas ?
Je vous appelle en vain, vous ne me voyez pas.
N'ai-je pas expié mon injuſte colère ?
Vous m'aviez pardonné : puis-je encor vous déplaire ?
Au nom du tendre amour qui nous unit tous deux...
Tout eſt prêt...

RAMIRE.

Oubliez cet amour malheureux.
C'en eſt fait...

SCENE IV.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

IL me fuit, & le jour m'abandonne !

SERAME.

Dans ce péril qui preſſe & qui vous environne,

Suivez l'heureux conseil que Ramire a donné ;
Chassez de votre cœur ce trait empoisonné.
Croyez-moi, jetez-vous entre les bras d'un père :
A son cœur éperdu sa fille est toujours chère.
Cet amour malheureux, dont il aura pitié,
N'égale point l'ardeur de sa tendre amitié.
Votre faiblesse enfin, de vos remords suivie,
Lui rendrait à la fois & la gloire & la vie.

ZULIME.

Je le sais, je l'avoue, il avait mérité,
Et plus d'obéissance & moins de cruauté.
Je vois toute ma faute & mon ignominie.
Il ne fait point, hélas ! combien je suis punie.
* Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats :
* Je fus dénaturée, & j'ai fait des ingrats !
Ramire ingrat ! Ramire ! Au moment où mon ame
Eût pensé que mes feux n'égalaient point sa flâme,
Quand ses yeux, d'un regard appaisant mes douleurs,
Ont arrosé des mains des trésors de ses pleurs ;
Il méditait, le lâche, un complot si perfide !
Il préparait ma mort, il adorait Atide !
Oubliez-moi, dit-il ; cœur farouche & sans foi ;
Mon cœur, malgré ton ordre, est encor plein de toi.
Je ne t'oublirai point ; ma rivale adorée,
Par mes mourantes mains devant toi déchirée,
Fera voir que du moins je n'oublirai jamais,
Infidelle Ramire, à quel point je t'aimais.

SERAME.

Mais Atide en effet est-elle sa complice ?
Ne la traitez-vous pas avec trop d'injustice ?
Son cœur tranquille & simple, à vous plaire occupé,
Vous fut toujours ouvert, & n'a jamais trompé.
Elle a de vos soupçons souffert en paix l'outrage,
Elle est prête à rester sur ce fatal rivage ;
Loin de Ramire même elle veut demeurer.

ZULIME.

Ah ! de Ramire ainsi se peut-on séparer !
Cependant il m'échappe, & ma crainte redouble.

SERAME.

Ah ! que je crains, Madame, un plus funeste trouble !

Vous nourrissez ici d'impuissantes douleurs :
Sans doute on vous attaque, entendez ces clameurs,
Ce bruit confus, affreux...

ZULIME.

Je n'entends point Ramire.
Peut-être on le poursuit; peut-être qu'il expire!
Il faut mourir pour lui, puisqu'il veut mon trépas.
Allons... quoi, l'on m'arrête! Ah, barbares soldats!
Laissez-moi dans vos rangs me frayer un passage :
Respectez ma douleur, respectez mon courage,
Ou terminez des jours que je dois détester!

SCENE V.

ZULIME, MOHADIR, SERAME, Soldats.

ZULIME.

MOHADIR!... Est-ce vous qui m'osez arrêter?
Vous!...

MOHADIR.

Recevez, Madame, un ordre salutaire
D'un père encor sensible à travers sa colère;
Il prend soin de vos jours, il épargne à vos yeux
D'un combat effrayant le spectacle odieux.

ZULIME.

On combat! mon amant s'arme contre mon père!

MOHADIR.

C'est le funeste fruit d'un amour téméraire.

ZULIME.

Laissez-moi l'expier, s'il en est encor temps;
Laissez-moi me jeter entre les combattans :
Après tous mes forfaits que je prévienne un crime!
Je vais les séparer, ou tomber leur victime.
Tu dédaignes mes pleurs, & je vois tout mon sort :
Je suis ta prisonnière, & mon amant est mort!

MOHADIR.

Il vit, & j'avoûrai que son cœur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
Respecter votre père, en détourner ses coups.

Je l'ai vu des siens même arrêter la vengeance,
Et dédaigner le soin de sa propre défense.
Enfin pressé par nous, Ramire allait périr:
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir!
Atide, Atide même, au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançait dans la foule, étonnait les soldats:
Sa voix & son audace ont arrêté leurs bras.
Elle seule en un mot vient de sauver Ramire:
Il la suit vers la rive: il marche, il se retire.
Sauvé par elle seule, il combat à ses yeux,
Et peut-être à nos mains ils échappent tous deux.

ZULIME.

Il vit: il doit le jour à d'autres qu'à moi-même!
Sérame, une autre main conserve ce que j'aime!
Et c'est Atide! Ah Dieux! N'importe: il voit le jour;
Et du moins ma rivale a servi mon amour.
Qu'elle est heureuse, ô Ciel! Elle marche à sa suite:
Elle va partager son trépas ou sa fuite.
(*à Mohadir.*)
Je ne le puis souffrir: va, cours les arrêter,
Aux pieds de ce vaisseau qui devait nous porter.
Mohadir, prends encor pitié de ma faiblesse;
Si jamais tu m'aimas, & si le péril presse:
Cours aux pieds de mon père, & ne perds point de temps;
Mesure tous tes soins à mes égaremens:
Réveille sa tendresse, autrefois prodiguée,
Que dans son cœur blessé mon crime a fatiguée:
Je ne veux que le voir, je ne veux que mourir.

MOHADIR.

Je doute que son cœur puisse encor s'attendrir;
Je vous obéirai.

ZULIME.

Si ma douleur te touche,
Fais retirer de moi cette troupe farouche.
Epargne à mes douleurs leur aspect odieux;
Qu'ils me gardent du moins sans offenser mes yeux.

MOHADIR.

Gardes, éloignez-vous.

SCENE VI.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

ENFIN à la lumière
L'indigne trahiſon ſe montre toute entière.

SERAME.

Remerciez le ciel qui vous ouvre les yeux;
Il veut vous délivrer d'un amant odieux,
Qui trouble votre vie & qui la déshonore;
Qui vous perd, qui vous fuit, qui vous hait...

ZULIME.

Je l'adore.
Tel eſt dans les replis de mon cœur déchiré
La force du poiſon dont il eſt pénétré,
* Que ſi pour couronner ſa lâche perfidie,
* Ramire en me quittant eût demandé ma vie;
* S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant,
* S'il eût inſulté même à mon dernier moment;
* Je l'euſſe aimé toujours; & mes mains défaillantes
* Auraient cherché ſes mains de mon ſang dégouttantes.
* Quoi! c'eſt ainſi que j'aime, & c'eſt moi qu'on trahit!
Ma voix n'a plus d'accens, tout mon cœur ſe flétrit.
Je veux marcher en vain, mes genoux s'affaibliſſent;
Sur moi d'un dieu vengeur les coups s'appeſantiſſent,
Je meurs.

SERAME.

On vient à nous.

SCENE VII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

ZULIME.

CIEL! qu'eſt-ce que je voi?
Ramire eſt-il vivant? diſſipez mon effroi.

ATIDE.

J'y viens mettre le comble, ainſi qu'à nos miſères;
Toutes deux en ces lieux nous ſommes priſonnières.
Ramire eſt dans les fers.

ZULIME.

Lui!

ATIDE.

Tout couvert de coups,
Et baigné dans ſon ſang, qu'il prodiguait pour vous;
Preſſé de tous côtés, & las de ſe défendre,
A ſes cruels vainqueurs il a fallu ſe rendre:
Plus mourante que lui, j'ignore encor ſon ſort:
Hélas! & je ne ſais s'il vit ou s'il eſt mort.

ZULIME.

* S'il eſt mort, je ſais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

S'il eſt encor vivant, vous pourriez le défendre;
* Il n'eut jamais que vous & le ciel pour appui.
* Eh! n'eſt-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
* Quelques amis encore, échappés au carnage,
Sont avec vos ſoldats ſur ce ſanglant rivage.
* Vous êtes mal gardée, on peut les réunir.

ZULIME.

Pouvez-vous bien douter que j'oſe le ſervir?

ATIDE.

Madame, en me parlant quel front triſte & ſévère
Avec tant de pitié marque tant de colère?
Vous aviez condamné vos jalouſes erreurs.
Eh! qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs.
* Votre attendriſſement, votre excès de courage,
* Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
* Vos charmes, mes malheurs, & mes tranſports jaloux;
* Tout m'irrite, cruelle, & m'arme contre vous.
* Vous avez mérité que Ramire vous aime;
* Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,

* Et l'amour paternel & l'honneur de mes jours.
* Je vous ſers, vous, perfide; il le faut, & j'y cours.
* Mais vous me répondrez...

ATIDE.

Ah, c'en eſt trop, Zulime!
Connaiſſez, reſpectez la vertu qui m'anime.
Quoi, j'ai ſauvé Ramire, & vous me condamnez!
Percez cent fois ce cœur, ſi vous le ſoupçonnez.
Quelle indigne fureur votre tendreſſe épouſe!
Il s'agit de ſa vie, & vous êtes jalouſe!
* Je jure ici par vous, par ce commun effroi,
* J'en atteſte le jour, ce jour que je vous doi,
* Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
* Ne vous figurez pas que ma douleur timide
* S'exhale en vains ſermens qu'arrache le danger;
* Sachez que ſi le ciel, prompt à nous protéger,
* Permettait à mes mains de délivrer Ramire,
* S'il oſait me donner ſon cœur & ſon empire,
* Si du plus tendre amour il payait mon ardeur,
* Je vous ſacrifirais ſon empire & ſon cœur.
* Conſervez-le à ce prix, au prix de mon ſang même.
* Que voulez-vous de plus, s'il vit & s'il vous aime?
* Je ne diſpute rien, Madame, à votre amour,
* Non pas même l'honneur de lui ſauver le jour.
* Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

* Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
* Je vois juſqu'en vos pleurs un triomphe odieux:
* La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
* Suivez-moi, ſeulement, je vous ferai connaître
* Que je ſais tout tenter, & même pour un traître.
Au milieu du danger vous me verrez courir.
Obéiſſez, venez le venger, ou mourir.
Sérame, quelle horreur a glacé ton viſage?

SCENE VIII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

SERAME.

* MADAME, il faut du sort dévorer tout l'outrage:
Il faut boire à longs traits dans ce calice affreux
Que vous a préparé cet amour malheureux.
Au plus cruel supplice on condamne Ramire.

ZULIME.

* Il ne mourra pas seul, & devant qu'il expire...

SERAME.

Ah! fuyez, croyez-moi, faites-vous cet effort;
Vous le pouvez.

ATIDE.

Nous, fuir! Allons chercher la mort;
Soutenez bien surtout la grandeur de votre ame.

ZULIME.

Je suivrai vos conseils, n'en doutez point, Madame;
Vous pourrez en juger: & toi, nature, & toi,
* Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi!
* Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
* Soutenez bien mon cœur, & sauvez-moi d'un crime!

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

OUI, Seigneur, il est vrai, ce nouvel attentat
Outrage la nature & le trône, & l'Etat.
Courir à la prison, braver votre colère!
C'est un excès de plus, mais vous êtes son père.
. . . . . .
. . . . . .

BENASSAR.

Ma bonté fit son crime, & fit tout mon malheur.
Ils ont trop méprisé mes pleurs & ma vieillesse;
Ma clémence à leurs yeux a passé pour faiblesse.
. . . . . .
. . . . . .

MOHADIR.

Me préserve le ciel d'excuser devant vous
Cet amas de forfaits, que je déteste tous!
Permettez seulement que j'ose encor vous dire
Qu'avec trop de rigueur on a traité Ramire.
Fidelle à ses sermens, fidelle à vos desseins,
Il a remis Atide en vos augustes mains.
Il n'a point au rivage accompagné Zulime.
Peut-être a-t-il un cœur & juste, & magnanime;
Du moins il me jurait, entre mes mains remis,
Qu'il vous avait tenu tout ce qu'il a promis.
Enfin mes yeux l'ont vu dans ce combat horrible,
. . . . . .
. . . . . .

SCENE II.

BENASSAR, ZULIME, MOHADIR, Suite.

ZULIME.

NON, n'allez pas plus loin, frappez & vengez-vous:
Ce cœur, plein de respect, se présente à vos coups.
Je ramène à vos pieds tous ceux qui m'ont suivie;
Maître absolu de tout, arrachez-moi la vie.

BENASSAR.

Fille indigne du jour, est-ce toi que je voi?

ZULIME.

* Pour la dernière fois, Seigneur, écoutez-moi.
Le triste emportement d'une amour criminelle
N'arma point contre vous votre fille rebelle,
Pour vous contre Ramire elle aurait combattu,
Et jusqu'en sa faiblesse elle a de la vertu.

Ramire autant que moi vous révère & vous aime.
Ce héros, il eſt vrai, né pour le rang ſuprême,
Dans des fers odieux voyait flétrir ſes jours :
On les menaçait même, & j'offris mon ſecours.
De lui, de ſes amis, je réglai la conduite ;
Je dirigeai leurs pas, je préparai leur fuite : .
J'ai tout fait, tout tenté : n'imputez rien à lui.
Hélas! ce n'eſt qu'à moi de m'en plaindre aujourd'hui.
Je ſais qu'à vos douleurs il faut une victime :
Frappez, mais choiſiſſez. Son malheur fit ſon crime ;
L'adorer eſt le mien. C'eſt à vous de venger
Ce crime que peut-être il n'a pu partager.
Mon père, car ce nom, ce ſaint nom qui me touche,
Eſt toujours dans mon cœur, ainſi que dans ma bouche ;
Par ce lien du ſang, ſi cher & ſi ſacré,
Par tous les ſentimens que je vous inſpirai,
Par nos malheurs communs dont le fardeau m'accable,
Percez ce cœur trop faible ; il eſt le ſeul coupable.
Répandez tout ce ſang que vous m'avez donné ;
Des fureurs de l'amour ce ſang empoiſonné,
Ce ſang dégénéré dans votre fille impie :
Trop d'horreurs en ces lieux aſſiégerait ma vie,
Après un tel éclat, s'il n'eſt point mon époux,
L'opprobre ſeul me reſte, & retombe ſur vous.
Pour ſauver votre gloire à ce point profanée,
Il me faut de vos mains la mort ou l'hymenée.
Mais l'une eſt le ſeul bien que je doive eſpérer,
Le ſeul que je mérite & que j'oſe implorer ;
Le ſeul qui puiſſe éteindre un feu qui vous outrage.
Ah! ne détournez point votre auguſte viſage.
Voyez-moi : laiſſez-moi, pour comble de faveurs,
Baiſer encor vos mains, les baigner de mes pleurs,
Vous bénir, vous aimer au moment que j'expire ;
Mais pardonnez, mon père, au malheureux Ramire.
Et ſi ce cœur ſanglant vous touche de pitié,
Laiſſez vivre de lui la plus chère moitié.
. . . . . .
. . . . . .

SCENE III.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, Suite.

RAMIRE.

J'AI mérité la mort, & je sais qu'elle est prête :
C'est trop laisser le fer suspendu sur ma tête.
Frappe, mais que ton cœur, de vengeance occupé,
Apprenne que le mien ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains j'avais remis Atide ;
Avec un tel garant pouvais-je être perfide !
Va, Ramire était loin de te manquer de foi :
Bénassar, mes sermens m'étaient plus chers qu'à toi ;
Tu m'as trop mal connu, c'est ta seule injustice,
Que ce soit la dernière, & que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertu ne soient point entraînés !

BENASSAR.

* Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je ne suis point barbare : & jamais ma furie
Ne perdra le héros qui conserva ma vie.
* Un amour emporté, source de nos malheurs,
* Plus fort que mes bontés, plus fort que mes rigueurs,
T'asservit pour jamais ma fille infortunée.
Je dois ou détester sa tendresse effrénée,
Vous en punir tous deux, ou la mettre en tes bras.
* Sois son époux, Ramire, & règne en mes Etats.
Vis pour elle & pour moi, combats pour nous défendre :
Soyons tous trois heureux, fois mon fils, fois mon gendre.

ZULIME.

* Ah, mon père ! ah, Ramire ! ah, jour de mon bonheur !

ATIDE.

O jour affreux pour tous !

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,
Accablé, confondu de cette grâce insigne
Que vous daignez me faire, & dont je suis indigne.

* Votre

* Votre fille, sans doute, est d'un prix à mes yeux
* Au-dessus des Etats fondés par ses aïeux ;
* Mais le ciel nous sépare. Apprenez l'un & l'autre
* Le secret de ma vie, & mon sort, & le vôtre.
* Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
* Sauver Atide & moi des fers & de la mort,
* Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
* Séduisait sa pitié, qui la rend criminelle :
* Il promettait mon cœur, il promettait ma foi ;
* Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi.
Les nœuds les plus sacrés, les lois les plus sévères,
Ont mis entre nous deux d'éternelles barrières :
Je ne puis accepter vos augustes bienfaits ;
* Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
* Madame, ainsi le veut la fortune jalouse,
* Vengez-vous sur moi seul : Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse ? Perfide !

RAMIRE.

Elevés dans vos fers,
* Nos yeux sur nos malheurs étaient à peine ouverts,
* Quand son père, unissant notre espoir & nos larmes,
* Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
* Lui-même a resserré dans ses derniers momens
* Ces nœuds infortunés, préparés dès long-temps :
* Nous gardions l'un & l'autre un secret nécessaire.

ZULIME.

Ton épouse ! à ce point ils bravent ma colère !
Ah ! c'est trop essuyer de mépris & d'horreur.
Seigneur, souffrirez-vous ce nouveau déshonneur ?
* Souffrirez-vous qu'Atide à ma honte jouisse
* Du fruit de tant d'audace & de tant d'artifice ?
* Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,
* De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats :
* Atide tiendra lieu de toutes les victimes.
* Mon indigne rivale a commis tous mes crimes ;
* Punissez cet objet exécrable à mes yeux.

ATIDE.

* Vous pouvez me punir, mais connaissez-moi mieux.

* Avant de me haïr, entendez ma réponse.
* Votre père est présent, qu'il juge & qu'il prononce.

BENASSAR.

* O Ciel !

ATIDE.

Ramire & moi, Seigneur, si nous vivons,
* C'est vous, c'est votre fille à qui nous le devons.
Zulime, en nous sauvant, voulait pour tout salaire
Un cœur digne de vous, & digne de lui plaire.
C'était de tous ses soins le noble & le seul prix,
Sa gloire en dépendait, & je la lui ravis.
Sans mon amour, sans moi, n'en doutez point, Madame,
Autant l'heureux Ramire a pu toucher votre ame,
Autant vous règneriez sur son cœur généreux.
J'étais le seul obstacle au succès de vos vœux;
J'ai causé de tous trois les malheurs & les larmes;
J'ai bravé vos bienfaits, j'ai combattu vos charmes;
Et lorsque vous touchez au comble du bonheur,
Ma main, ma triste main vous perce encor le cœur.
Je vous ai fait serment de vous céder Ramire;
Vous connaissez trop bien tout l'amour qu'il inspire,
Pour croire que la vie ait sans lui quelqu'appas;
L'effort serait trop grand, vous ne l'espérez pas.
Je dois, je l'ai juré, servir votre tendresse:
* Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse;
Le voici.

(*elle se frappe.*)

RAMIRE *courant vers Atide.*

Ciel! Atide!

ATIDE *aux gardes.*

Arrêtez son transport.
(*à Zulime.*)
Je n'ai pu le céder qu'en me donnant la mort.
(*à Ramire.*)
Adieu, puisse du ciel la fureur adoucie
Pardonner mon trépas, & veiller sur ta vie.

RAMIRE *entre les bras des gardes.*

Je me meurs!

BENASSAR.

Ah! courez, qu'on vole à leur secours.

RAMIRE.

Achevez mon trépas, ayez soin de ses jours.

ATIDE *à Zulime.*

Hé bien, ai-je appaisé votre injuste colère ?
Vos bienfaits sont payés, le prix doit vous en plaire.
Nos cœurs des mêmes feux avaient dû s'enflammer ;
Mais jugez qui des deux a su le mieux aimer.
C'en est fait.

ZULIME.

Malheureuse & trop chère victime !
Mon père ! que je sens tout le poids de mon crime !
De Ramire & de vous j'ai tissu tous les maux,
Mes mains de toutes parts ont creusé des tombeaux :
Mon amant me déteste, & mon amie expire.

BENASSAR.

Que cet exemple horrible au moins serve à t'instruire :
Le ciel nous punit tous de tes funestes feux ;
Et l'amour criminel fut toujours malheureux.

Fin des Variantes de Zulime.

NOTES

SUR ZULIME.

(1) PHEDRE dit dans *Racine :*

Hélas ! du crime affreux, dont la honte me fuit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

(2) Imitation de ces vers de Bérénice :

Eh quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur !
Pourquoi même du ciel attester la puissance ?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir;
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

(3) On trouve le même mouvement dans Zaïre.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

LE

FANATISME,

OU

MAHOMET LE PROPHETE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 9 août 1742.

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

ON trouvera des détails historiques sur Mahomet dans l'*Avis de l'Editeur*. On y reconnaît la main de M. *de Voltaire*. Nous ajouterons ici qu'en 1741 *Crébillon* refusa d'approuver la tragédie de Mahomet, non qu'il aimât les hommes qui avaient intérêt à faire supprimer la pièce, ni même qu'il les craignît; mais uniquement parce qu'on lui avait persuadé que Mahomet était le rival d'Atrée. M. *d'Alembert* fut chargé d'examiner la pièce, & il jugea qu'elle devait être jouée : c'est un de ses premiers droits à la reconnaissance des hommes, & à la haine des fanatiques qui n'ont cessé depuis de le faire déchirer dans des libelles périodiques. La pièce fut jouée alors telle qu'elle est ici. Quelque temps après, les comédiens supprimèrent le délire de *Séide*, parce qu'il leur paraissait difficile à bien rendre; & la Police trouva mauvais que *Mahomet* dît à *Zopire* :

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.

En conséquence on a dit pendant long-temps :

Non, mais il faut m'aider à dompter l'univers;

ce qui fesait un sens ridicule.

Le quatrième acte de Mahomet est imité du Marchand de Londres de *Lillo* ; ou plutôt le moment où *Zopire* prie pour ses enfans, celui où *Zopire* mourant les embrasse & leur pardonne, sont imités de la pièce anglaise. Mais qu'un homme qui assassine sans défense un vieillard vertueux & son bienfaiteur, soit toujours intéressant & noble ; c'est ce qu'on voit dans Mahomet, & qu'on ne voit que dans cette pièce. Le fanatisme est le seul sentiment qui puisse ôter l'horreur d'un tel crime, & la faire tomber toute entière sur les instigateurs.

AVIS DE L'EDITEUR.

J'AI cru rendre service aux amateurs des belles-lettres de publier une tragédie du Fanatisme, si défigurée en France par deux éditions subreptices. Je sais très-certainement qu'elle fut composée par l'auteur en 1736, & que dès-lors il en envoya une copie au prince royal, depuis roi de Prusse, qui cultivait les lettres avec des succès surprenans, & qui en fait encore son délassement principal.

J'étais à Lille en 1741, quand M. *de Voltaire* y vint passer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle représenta cet ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très-nombreuse assemblée: le gouverneur de la province & l'intendant y assistèrent plusieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût si nouveau, & ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs prélats voulurent en voir une représentation par les mêmes acteurs dans une maison particulière. Ils en jugèrent comme le public.

L'auteur fut encore assez heureux pour faire parvenir son manuscrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe & de l'Eglise (*a*), qui soutenait le poids des affaires avec fermeté, & qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, & où l'on conserve encore plus rarement son esprit & sa délicatesse. Il dit que la pièce était écrite avec toute

(*a*) Le cardinal de *Fleuri*.

la circonspection convenable, & qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que pour ce qui regardait la poësie, il y avait encore des choses à corriger. Je sais en effet que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumières.

Enfin, l'ouvrage, approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9 d'août 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville; des ministres même y furent présens. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.

Il se trouva (*b*) à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage; soit qu'ils fussent peu accoutumés au théâtre, ils furent blessés que *Mahomet* ordonnât un meurtre, & se servît de sa religion pour encourager à l'assassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion qu'elle est donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous les crimes, & que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté; ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assurément

(*b*) Le fait est que l'abbé *des Fontaines* & quelques hommes aussi méchans que lui dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux & impie; & cela fit tant de bruit, que le cardinal de *Fleuri*, premier ministre, qui avait lu & approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer.

d'être scandalisés, en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés ; mais, dans la première chaleur de leur zèle, ils diront que la pièce était un ouvrage très-dangereux, fait pour former des *Ravaillac* & des *Jacques Clément*.

On est bien surpris d'un tel jugement, & ces Messieurs l'ont désavoué sans doute. Ce serait dire qu'*Hermione* enseigne à assassiner un roi, qu'*Electre* apprend à tuer sa mère, que *Cléopâtre* & *Médée* montrent à tuer leurs enfans ; ce serait dire qu'*Harpagon* forme des avares, le *Joueur* des joueurs, *Tartuffe* des hypocrites. L'injustice même contre Mahomet serait bien plus grande que contre toutes ces pièces ; car le crime du faux prophète y est mis dans un jour beaucoup plus odieux, que ne l'est aucun des vices & des dérèglemens que toutes ces pièces représentent. C'est précisément contre les *Ravaillac* & les *Jacques Clément* que la pièce est composée ; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que si Mahomet avait été écrit du temps de *Henri III* & de *Henri IV*, cet ouvrage leur aurait sauvé la vie. Est-il possible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de la HENRIADE ? lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce poëme & ailleurs, je ne dis pas seulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire.

J'avoue que plus j'ai lu les ouvrages de cet écrivain, plus je les ai trouvés caractérisés par l'amour du bien public. Il inspire par-tout l'horreur contre les emportemens de la rébellion, de la

perſécution & du fanatiſme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la Henriade? Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu ? Mahomet me paraît écrit entièrement dans le même eſprit, & je ſuis perſuadé que ſes plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bientôt qu'il ſe formait contre lui une cabale dangereuſe : les plus ardens avaient parlé à des hommes en place, qui, ne pouvant voir la repréſentation de la pièce, devaient les en croire. L'illuſtre *Molière*, la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à peu près dans le même cas, lorſqu'on joua le Tartuffe ; il eut recours directement à *Louis le grand*, dont il était connu & aimé. L'autorité de ce Monarque diſſipa bientôt les interprétations ſiniſtres qu'on donnait au Tartuffe. Mais les temps ſont différens ; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux, ne peut pas être toujours la même, après que ces arts ont été long-temps cultivés. D'ailleurs, tel artiſte n'eſt pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aiſément. Il eût fallu des mouvemens, des diſcuſſions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer ſa pièce lui-même, après la troiſième repréſentation, attendant que le temps adoucît quelques eſprits prévenus ; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation auſſi ſpirituelle & auſſi éclairée que la françaiſe (*c*). On mit dans les nouvelles

(*c*) Ce que l'éditeur ſemblait eſpérer en 1742 eſt arrivé en 1751. La pièce fut repréſentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales & les perſécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à ſentir quelque honte d'avoir forcé à quitter ſa patrie un homme qui travaillait pour elle.

publiques que la tragédie de Mahomet avait été défendue par le gouvernement : je puis assurer qu'il n'y a rien de plus faux. Non-seulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce sujet ; mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'Etat, qui virent la représentation, aient varié un moment sur la sagesse qui règne dans cet ouvrage.

Quelques personnes ayant transcrit à la hâte plusieurs scènes aux représentations, & ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandestinement. Il est aisé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie est précédée de plusieurs pièces intéressantes, dont une des plus curieuses, à mon gré, est la lettre que l'auteur écrivit à sa majesté le roi de Prusse, lorsqu'il repassa par la Hollande, après être allé rendre ses respects à ce Monarque. C'est dans de telles lettres, qui ne sont pas d'abord destinées à être publiques, qu'on voit les véritables sentimens des hommes. J'espère qu'elles feront aux véritables philosophes le même plaisir qu'elles m'ont fait.

A SA MAJESTÉ
LE ROI DE PRUSSE.

A Roterdam, 20 *janvier* 1742.

SIRE,

JE reſſemble à préſent aux pélerins de la Mecque, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette tragédie de Mahomet, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-temps, voir les premières eſquiſſes. C'eſt un tribut que je paye à l'amateur des arts, au juge éclairé, ſurtout au philoſophe, beaucoup plus qu'au ſouverain.

VOTRE MAJESTÉ ſait quel eſprit m'animait en compoſant cet ouvrage. L'amour du genre humain & l'horreur du fanatiſme, deux vertus qui ſont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours penſé que la tragédie ne doit pas être un ſimple ſpectacle, qui touche le cœur ſans le corriger. Qu'importent au genre humain les paſſions & les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire? On avoue que la comédie du Tartuffe, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocriſie dans toute ſa laideur. Ne peut-on pas eſſayer d'attaquer dans une tragédie cette eſpèce d'impoſture, qui met en œuvre à la fois

l'hypocrisie des uns & la fureur des autres ? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens scélérats, fondateurs illustres de la superstition & du fanatisme, qui les premiers ont pris le couteau sur l'autel, pour faire des victimes de ceux qui refusaient d'être leurs disciples ?

Ceux qui diront que les temps de ces crimes sont passés, qu'on ne verra plus de *Barcochebas*, de *Mahomet*, de *Jean de Leyde*, &c. que les flammes des guerres de religion sont éteintes, sont, ce me semble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poison subsiste encore, quoique moins développé : cette peste, qui semble étouffée, reproduit de temps en temps des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cévènes tuer au nom de DIEU ceux de leur secte qui n'étaient pas assez soumis ?

L'action que j'ai peinte est atroce ; & je ne sais si l'horreur a été plus loin sur aucun théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu, qui, séduit par son fanatisme, assassine un vieillard qui l'aime, & qui, dans l'idée de servir DIEU, se rend coupable, sans le savoir, d'un parricide ; c'est un imposteur qui ordonne ce meurtre, & qui promet à l'assassin un inceste pour récompense. J'avoue que c'est mettre l'horreur sur le théâtre ; & VOTRE MAJESTÉ est bien persuadée qu'il ne faut pas que la tragédie consiste uniquement dans une déclaration d'amour, une jalousie & un mariage.

Nos historiens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. *Séide* ne sait pas du moins que celui qu'il assassine est son père ;

& quand il a porté le coup, il éprouve un repentir auſſi grand que ſon crime. Mais *Mézeray* rapporte qu'à Melun un père tua ſon fils de ſa main pour ſa religion, & n'en eut aucun repentir. On connaît l'aventure des deux frères *Diaz*, dont l'un était à Rome, & l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par *Luther*. *Barthelemi Diaz*, apprenant à Rome que ſon frère donnait dans les opinions de *Luther* à Francfort, part de Rome dans le deſſein de l'aſſaſſiner, arrive & l'aſſaſſine. J'ai lu dans Herrera, auteur eſpagnol, que ce *Barthelemi Diaz riſquait beaucoup par cette action; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit. Herrera*, dans une religion toute ſainte & toute ennemie de la cruauté, dans une religion qui enſeigne à ſouffrir & non à ſe venger, était donc perſuadé que la probité peut conduire à l'aſſaſſinat & au parricide: & on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales?

Ce ſont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monſtre qui priva la France de *Henri le Grand*: voilà ce qui plaça le portrait de *Jacques Clément* ſur l'autel, & ſon nom parmi les bienheureux: c'eſt ce qui coûta la vie à *Guillaume* prince d'Orange, fondateur de la liberté & de la grandeur des Hollandais. D'abord *Salcède* le bleſſa au front d'un coup de piſtolet: & *Strada* raconte que *Salcède* (ce ſont ſes propres mots) *n'oſa entreprendre cette action qu'après avoir purifié ſon ame par la confeſſion aux pieds d'un Dominicain, & l'avoir fortifié par le pain céleſte. Herrera* dit quelque choſe de plus inſenſé & de plus atroce: *Eſtando firme con el exemplo de nueſtro Salvador*

Salvador Jesu-Christo y de sus Sanctos. Balthazar Girard, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en usa de même que *Salcède*.

Je remarque que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient des jeunes gens comme *Séide*. *Balthazar Girard* avait environ vingt ans. Quatre Espagnols, qui avaient fait avec lui serment de tuer le prince, étaient du même âge. Le monstre qui tua *Henri III* n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrot*, qui assassina le grand duc de *Guise*, en avait vingt-cinq; c'est le temps de la séduction & de la fureur. J'ai été presque témoin en Angleterre de ce que peut sur une imagination jeune & faible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé *Shepherd*, se chargea d'assassiner le roi *George I*, votre aïeul maternel. Quelle était la cause qui le portait à cette phrénésie? c'était uniquement que *Shepherd* n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grâce, on le sollicita long-temps au repentir; il persista toujours à dire qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes; & que s'il était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un monstre qu'on désespérait d'apprivoiser.

J'ose dire que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de pères ont détesté & déshérité leurs enfans! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis, elle divise les parens, elle persécute le sage qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou qui est enthousiaste. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à *Socrate*, mais elle bannit *Descartes* d'une ville qui devait être l'asile de la liberté; elle donne à *Jurieu*, qui fesait le prophète, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant & philosophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse, qui court à ses leçons, le successeur du grand *Leibnitz*; & il faut pour le rétablir que le ciel fasse naître un roi philosophe; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en Europe; en vain, vous surtout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer & d'inspirer cette philosophie si humaine; on voit dans ce même siècle, où la raison élève son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encore ses autels de l'autre.

On pourra me reprocher que, donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette pièce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de *Boulainvilliers* écrivit, il y a quelques années, la vie de ce prophète. Il essaya de le faire passer pour un grand homme que la Providence avait choisi pour punir les chrétiens, & pour changer la face d'une partie du monde. M. *Sale*, qui nous a donné une excellente version de l'alcoran en

anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* & comme un *Thésée*. J'avoue qu'il faudrait le respecter, si né prince légitime, ou appelé au gouvernement par le suffrage des siens, il avait donné des lois paisibles comme *Numa*, ou défendu ses compatriotes, comme on le dit de *Thésée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade; qu'associé à quelques malheureux coracites, il leur persuade qu'il s'entretient avec l'ange *Gabriel;* qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, & d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible, qui fait frémir le sens commun à chaque page; que pour faire respecter ce livre il porte dans sa patrie le fer & la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il ravisse les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort; c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser à moins qu'il ne soit né turc, & que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je sais que *Mahomet* n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de cette tragédie. L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de *Séide*, l'un de ses disciples, & qu'il persécuta *Abusofian*, que je nomme *Zopire*; mais quiconque fait la guerre à son pays, & ose la faire au nom de Dieu, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraie sur la scène, mais des mœurs vraies; faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, & représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, & ce que le fanatisme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'est ici autre chose que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage; si, après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de *Séide*, elle se dit à elle-même: pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient: haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes! L'esprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense VOTRE MAJESTÉ. Ce serait pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce roi philosophe. Mon attachement est égal à mes regrets; & si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que je dois à ce prince, qui pense & qui parle en homme, qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse & l'ignorance, qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré, qui veut toujours s'instruire, & qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie avec le plus profond respect & la plus vive reconnaissance, &c.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A U

PAPE BENOIT XIV.

Bmo Padre,

La Santita Vostra perdonerà l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de' maggiori ammiratori della virtù, di sottomettere al capo della vera religione questa opera contro il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la satira della crudeltà e degli errori d'un falso profeta, che al vicario ed imitatore d'un Dio di verità e di mansuetudine?

Vostra Santita mi conceda dunque di poter mettere a i suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezzione per l'uno, e le sue benedizioni per l'altro. In tanto profundissimamente m'inchino, e le baccio i sacri piedi.

Parigi, 17 *agosto* 1745.

TRADUCTION

DE LA LETTRE PRECEDENTE.

TRES-SAINT PERE,

VOTRE SAINTETÉ voudra bien pardonner la liberté que prend un des plus humbles, mais l'un des plus grands admirateurs de la vertu, de consacrer au chef de la véritable religion un écrit contre le fondateur d'une religion fausse & barbare.

A qui pourrais-je plus convenablement adresser la satire de la cruauté & des erreurs d'un faux prophète, qu'au vicaire & à l'imitateur d'un DIEU de paix & de vérité?

Que VOTRE SAINTETÉ daigne permettre que je mette à ses pieds & le livre & l'auteur. J'ose lui demander sa protection pour l'un, & sa bénédiction pour l'autre. C'est avec ces sentimens d'une profonde vénération, que je me prosterne, & que je baise vos pieds sacrés.

Paris, 17 *août* 1745.

REPONSE

DU SOUVERAIN PONTIFE

BENOIT XIV

A M. DE VOLTAIRE.

Benedictus P. P. XIV, dilecto filio salutem & apostolicam benedictionem.

Settimane sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima tragedia di *Mahomet*, la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il cardinale *Passionei* in di lei nome il suo eccellente poëma di *Fontenoy*... Monsignor *Leprotti* ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto; ieri mattina il cardinale *Valenti* ci presentò la dilei lettera del 17 agosto. In questa serie d'azzioni si contengono molti capi per ciascheduno de' quali ci reconosciamo in obbligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per cosi singolare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto applaudito merito.

Publicato in Roma il di lei distico (*) sopradetto, ci fu riferito esservi stato un suo paesano letterato che in una publica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola *hic* breve, quando sempre deve esser longa.

Risspondemmo che sbagliava, potendo essere la parola e breve e longa, conforme vuole il poëta, avendola *Virgilio* fatta breve in quel verso:

Solus hic inflexit sensus animumque labantem:

Avendola fatta longa in un altro:

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

Ci sembra d'aver risposto ben espresso, ancor che siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto *Virgilio*. Benche la causa sia propria della sua persona, abbiamo tanta buona idea della sua sincerità e probità che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista, se a noi o al suo oppositore, ed in tanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.

Datum Romæ, apud Sanctam Mariam-majorem, die 19 *septembris* 1745; *pontificatus nostri anno sexto.*

TRADUCTION.

BENOIT XIV, PAPE, à son cher fils, salut & bénédiction apostolique.

IL y a quelques semaines qu'on me présenta de votre part votre admirable tragédie de Mahomet, que j'ai lue avec un très-grand plaisir. Le cardinal *Passionei* me donna ensuite en votre nom le beau poëme de *Fontenoi*. M. *Leprotti* m'a communiqué votre distique pour mon portrait; & le cardinal *Valenti* me remit hier votre lettre du 17 d'août. Chacune de ces marques de bonté mériterait un

remercîment particulier ; mais vous voudrez bien que j'uniſſe ces différentes attentions, pour vous en rendre des actions de grâces générales. Vous ne devez pas douter de l'eſtime ſingulière que m'inſpire un mérite auſſi reconnu que le vôtre.

Dès que votre diſtique (*) fut publié à Rome, on nous dit qu'un homme de lettres français ſe trouvant dans une ſociété où l'on en parlait, avait repris dans le premier vers une faute de quantité. Il prétendait que le mot *hic*, que vous employez comme bref, doit être toujours long.

Nous répondîmes qu'il était dans l'erreur, que cette ſyllabe était indifféremment brève ou longue dans les poëtes, *Virgile* ayant fait ce mot bref dans ce vers :

Solus hic inflexit ſenſus animumque labantem.

Et long dans cet autre :

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

C'était peut-être aſſez bien répondre pour un homme qui n'a pas lu Virgile depuis cinquante ans. Quoique vous ſoyez partie intéreſſée dans ce différend, nous avons une ſi haute idée de votre franchiſe & de votre droiture, que nous n'héſitons pas de vous faire juge entre votre critique & nous. Il ne nous reſte plus qu'à vous donner notre bénédiction apoſtolique.

Donné à Rome, à Ste Marie-majeure, le 19 ſeptembre 1745, la ſixième année de notre pontificat.

(*) Voici le Diſtique :

Lambertinus hic eſt, Romæ decus & pater orbis,
Qui mundum ſcriptis docuit, virtutibus ornat.

LETTRE
DE REMERCIMENT
DE M. DE VOLTAIRE
AU PAPE.

Non vengono tanto meglio figurate le fatezze di Voſtra Beatitudine ſu i medaglioni che ho ricevuti dalla ſua ſingolare benignità, di quello che ſi vedono eſpreſſi l'ingegno e l'animo ſuo nella lettera della quale s'è degnata d'onorarmi; ne pongo a i ſuoi piedi le più vive ed umiliſſime grazie.

Veramente ſono in obbligo di riconoſcere la ſua infallibilità nelle deciſioni di letteratura, ſi come nelle altre coſe più riverende: V. S. è più prattica del latino che quel franceſe il di cui sbaglio s'è degnata di correggere: mi maraviglio come ſi ricordi coſi appuntino del ſuo *Virgilio*. Tra i più letterati monarchi furono ſempre ſegnalati i ſummi pontifici; ma tra loro, credo che non ſe ne trovaſſe mai uno che adornaſſe tanta dottrina di tanti fregi di bella letteratura.

Agnoſco rerum dominos, gentemque togatam.

Se il Franceſe che sbagliò nel riprendere queſto *hic*, aveſſe tenuto a mente *Virgilio* come fa Voſtra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verſo dove *hic* è breve. Queſto bel verſo mi pareva un preſagio de i favori a me conferiti dalla ſua beneficenza. Eccolo:

Hic vir, hic eſt, tibi quem promitti ſæpius audis.

Coſi Roma doveva gridare quando *Benedetto XIV* fù eſaltato. In tanto baccio con ſomma riverenza e gratitudine i ſuoi ſacri piedi, &c.

TRADUCTION.

TRES-SAINT PERE,

LES traits de VOTRE SAINTETÉ ne sont pas mieux exprimés dans les médailles dont elle m'a gratifié par une bonté toute particulière, que ceux de son esprit & de son caractère dans la lettre dont elle a daigné m'honorer. Je mets à ses pieds mes très-humbles & très-vives actions de grâces.

Je suis forcé de reconnaître son infaillibilité dans les décisions littéraires, comme dans les autres choses plus respectables. VOTRE SAINTETÉ a plus d'usage de la langue latine que le censeur français, dont elle a daigné relever la mépriſe. J'admire comment elle s'est rappelée si à propos de son Virgile. Parmi les monarques amateurs des lettres, les souverains pontifes se sont toujours signalés; mais aucun n'a paré comme V. S. la plus profonde érudition des plus riches ornemens de la belle littérature.

Agnoſco rerum dominos, gentemque togatam.

Si le Français qui a repris avec si peu de justesse la syllabe *hic* avait eu son Virgile aussi présent à la mémoire, il aurait pu citer fort à propos un vers où ce mot est à la fois bref & long; ce beau vers me semblait contenir le présage des faveurs dont votre bonté généreuse m'a comblé. Le voici:

Hic vir, hic eſt, tibi quem promitti ſæpius audis.

Rome a dû retentir de ce vers à l'exaltation de BENOIT XIV. C'est avec les sentimens de la plus profonde vénération, & de la plus vive gratitude, que je baise vos pieds sacrés.

PERSONNAGES.

MAHOMET.

ZOPIRE, Sheich ou Shérif de la Mecque.

OMAR, Lieutenant de *Mahomet*

SEIDE, } Eſclaves de *Mahomet.*
PALMIRE, }

PHANOR, Sénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de Muſulmans.

La ſcène eſt à la Mecque.



Séïde, ingrat ! c'eſt toi qui m'arraches la vie !
Tu pleures ! ta pitié ſuccède à ta furie ! *Mahomet act 4. Sc. 4.*

J. M. Moreau le jeune. Del. 1783. *P. L. Trière. Sculp.*

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHETE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Qui moi, baiſſer les yeux devant ces faux prodiges ?
Moi, de ce fanatique encenſer les preſtiges ?
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni ?
Non. Que des juſtes dieux Zopire ſoit puni,
Si tu vois cette main, juſqu'ici libre & pure,
Careſſer la révolte, & flatter l'impoſture !

PHANOR.

Nous chériſſons en vous ce zèle paternel
Du chef auguſte & ſaint du Sénat d'Iſmaël ;
Mais ce zèle eſt funeſte, & tant de réſiſtance,
Sans laſſer Mahomet, irrite ſa vengeance.
Contre ſes attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer ſacré des lois.

Et des embraſemens d'une guerre immortelle
Etouffer ſous vos pieds la première étincelle.
Mahomet, citoyen, ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obſcur, un vil ſéditieux:
Aujourd'hui c'eſt un prince; il triomphe, il domine;
Impoſteur à la Mecque, & prophète à Médine,
Il ſait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous déteſtons.
Que dis-je? en ces murs même une troupe égarée,
Des poiſons de l'erreur avec zèle enivrée,
De ſes miracles faux ſoutient l'illuſion,
Répand le fanatiſme & la ſédition,
Appelle ſon armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inſpire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous ſont unis;
Mais les meilleurs conſeils ſont-ils toujours ſuivis?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont déſolé l'enceinte;
Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits,
Crie encore à ſon père, & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître! Ah! peuple ſans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible eſclavage:
Allez, portez en pompe, & ſervez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraſer tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle;
De mon cœur ulcéré la plaie eſt trop cruelle:
Lui-même a contre moi trop de reſſentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans;
Et moi, juſqu'en ſon camp j'ai porté le carnage:
La mort de ſon fils même honora mon courage.

Les flambeaux de la haine, entre nous allumés,
Jamais des mains du temps ne seront consumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez-en la flamme;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés,
Vos malheureux enfans seront-ils mieux vengés?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille;
Ne perdez point l'Etat: c'est-là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les Etats que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut. (a)

PHANOR.

Ah! quel triste courage,
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage? (b)
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée?
Tu veux que d'un si cher & si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor?
Quoi! lorsqu'il nous apporte & la fraude & la guerre,
Lorsque son bras enchaîne & ravage la terre,

Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur?
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie;
Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un désir insensé.
Mais soit qu'en tous les temps un objet né pour plaire
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;
Soit que privé d'enfans je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper;
Je ne sais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vide affreux de mon ame étonnée.
Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre, artisan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cet asile;
Je voudrais que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos dieux domestiques;
Elle vient, & son front, siége de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEUNE & charmant objet, dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,

Votre

Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez; & s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes désirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois sous vos lois prisonnière
Je dus à mes destins pardonner ma misère:
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens:
Il vous a demandé de briser mes liens;
Puissiez-vous l'écouter, & puissé-je lui dire,
Qu'après le ciel & lui je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
Cette patrie errante, au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentimens,
Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans;
Leur demeure est un temple, où ces femmes sacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas! fut le seul jour
Où le sort des combats a troublé leur séjour:
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

ZOPIRE.

J'entends: vous espérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le révère, & mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté ;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

ZOPIRE.

Ah ! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître ;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des lois
A l'Arabe insolent qui marche égal aux rois.

PALMIRE.

Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance :
Sans parens, sans patrie, esclave dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chérissons nos fers ;
Tout nous est étranger, hors le dieu que je sers.

ZOPIRE.

Tout vous est étranger ! cet état peut-il plaire ?
Quoi ! vous servez un maître, & n'avez point de père ?
Dans mon triste palais, seul & privé d'enfans,
J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le soin de vous former des destins plus propices
Eût adouci des miens les longues injustices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie & ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous ? je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère ;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père ! justes Dieux ! lui ? ce monstre imposteur ?

PALMIRE.

Ah ! quels noms inouïs lui donnez-vous, Seigneur !

Lui dans qui tant d'Etats adorent leur prophète ;
Lui, l'envoyé du ciel, & ſon ſeul interprète !

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici, pour dreſſer des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au trône, échappé du ſupplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles diſcours.
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnaiſſance
Vous donnaient ſur mon cœur une juſte puiſſance ;
Vos blaſphèmes affreux contre mon protecteur
A ce penchant ſi doux font ſuccéder l'horreur.

ZOPIRE.

O ſuperſtition ! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles.
Que je vous plains, Palmire, & que ſur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verſer de pleurs !

PALMIRE.

Et vous me refuſez !

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre :
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUE voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar eſt arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après ſon char,
Qui combattit long-temps le tyran qu'il adore,
Qui vengea ſon pays?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet inſolent guerrier,
Portant entre ſes mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos chefs a préſenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Séide eſt avec lui.

PALMIRE.

Grand Dieu! deſtin plus doux!
Quoi! Séide?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(*Palmire ſort.*)

Omar devant mes yeux ! qu'oſera-t-il me dire?
O Dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Iſmaël les généreux enfans !
Soleil, ſacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez & ſoutenez la juſte fermeté
Que j'oppoſai toujours contre l'iniquité !

SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, Suite.

ZOPIRE.

HE bien, après ſix ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs ſont encor pleins de tes premiers exploits.
Déſerteur de nos dieux, déſerteur de nos lois,
Perſécuteur nouveau de cette cité ſainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?
Miniſtre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle; que me veux-tu?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paſſés, ſurtout pour ton courage,
Te préſente une main qui pourrait t'écraſer,
Et j'apporte la paix qu'il daigne propoſer.

ZOPIRE.

Un vil ſéditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace!

Souffrirez-vous, grands Dieux! qu'au gré de ses forfaits
Mahomet nous raviſſe ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougiſſez-vous point de ſervir un tel maître?
Ne l'avez-vous pas vu, ſans honneur & ſans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainſi du mérite, & pèſe les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne ſais-tu pas encore, homme faible & ſuperbe,
Que l'inſecte inſenſible, enſeveli ſous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel?
Les mortels ſont égaux; ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
Il eſt de ces eſprits favoriſés des cieux,
Qui ſont tout par eux-même, & rien par leurs aïeux.
Tel eſt l'homme, en un mot, que j'ai choiſi pour maître;
Lui ſeul dans l'univers a mérité de l'être:
Tout mortel à ſa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiècles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar: en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique,
En vain tu peux ailleurs éblouir les eſprits;
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute impoſture, & d'un coup d'œil plus ſage,
Regarde ce prophète à qui tu rends hommage;
Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.

Enthouſiaſte ou fourbe, il faut ceſſer de l'être;
Sers-toi de ta raiſon, juge avec moi ton maître:
Tu verras de chameaux un groſſier conducteur,
Chez ſa première épouſe inſolent impoſteur,
Qui, ſous le vain appas d'un ſonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule;
Comme un ſéditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné:
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses diſciples errans de cités en déſerts,
Proſcrits, perſécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur, qu'ils appellent divine,
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raiſon,
Tu voulus dans ſa ſource arrêter le poiſon.
Je te vis plus heureux, & plus juſte, & plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'eſclave.
S'il eſt un vrai prophète, oſas-tu le punir?
S'il eſt un impoſteur, oſes-tu le ſervir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière;
Mais enfin, quand j'ai vu que Mahomet eſt né
Pour changer l'univers à ſes pieds conſterné;
Quand mes yeux, éclairés du feu de ſon génie,
Le virent s'élever dans ſa courſe infinie;
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir ou pardonner en dieu;
J'aſſociai ma vie à ſes travaux immenſes:
Des trônes, des autels en ſont les récompenſes.

Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi;
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainsi que moi:
Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta persécution si vaine & si cruelle,
Nos frères gémissans, notre Dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre:
Le poste qui te reste est encore assez beau,
Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions, & vois ce que nous sommes.
Le peuple aveugle & faible est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir.
Viens régner avec nous, si tu crains de servir;
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y soustraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétends, Omar, inspirer quelqu'effroi.
Tu veux que du sénat le Shérif infidelle
Encense un imposteur, & couronne un rébelle!
Je ne te nîrai point que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur:
Je connais comme toi les talens de ton maître;
S'il était vertueux, c'est un héros peut-être:
Mais ce héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence,
Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre, un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main.

Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père ;
Ma haine eſt inflexible, ainſi que ſa colère ;
Pour rentrer dans la Mecque, il doit m'exterminer,
Et le juſte aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Hé bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embraſſer l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire,
Nos tréſors ſont à toi.

ZOPIRE.

Tu penſes me ſéduire,
Me vendre ici ma honte, & marchander la paix
Par ſes tréſors honteux, le prix de ſes forfaits ?
Tu veux que ſous ſes lois Palmire ſe remette ?
Elle a trop de vertus pour être ſa ſujette ;
Et je veux l'arracher aux tyrans impoſteurs,
Qui renverſent les lois, & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui ſur ſon tribunal intimide un coupable.
Penſe & parle en miniſtre, agis, traite avec moi,
Comme avec l'envoyé d'un grand homme & d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi ? qui l'a couronné ?

OMAR.

La victoire.
Ménage ſa puiſſance, & reſpecte ſa gloire.
Aux noms de conquérant & de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.

Son armée eſt encore aux bords du Saïbare,
Des murs où je ſuis né le ſiége ſe prépare;
Sauvons, ſi tu m'en crois, le ſang qui va couler:
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui? Mahomet?

OMAR.

Lui-même; il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux ſacrés j'étais l'unique maître,
C'eſt en te puniſſant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fauſſe vertu;
Mais puiſqu'un vil ſénat inſolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puiſqu'il règne avec toi, je cours m'y préſenter.

ZOPIRE.

Je t'y ſuis, nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes lois, mes dieux & ma patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu perſécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe oſe annoncer, les armes à la main.
(*à Phanor.*)
Toi, viens m'aider, Phanor, à repouſſer un traître;
Le ſouffrir parmi nous, & l'épargner, c'eſt l'être.
Renverſons ſes deſſeins, confondons ſon orgueil,
Préparons ſon ſupplice, ou creuſons mon cercueil.
Je vais, ſi le ſénat m'écoute & me ſeconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie & le monde.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DANS ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide ?
Mes maux sont-ils finis ? te revois-je, Séide !

SEIDE.

O charme de ma vie & de tous mes malheurs !
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs,
Depuis ce jour de sang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophète, aux bords du Saïbare,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans ;
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans,
Mes cris, mal entendus sur cette infame rive,
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive !
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls & ma perte ont abymé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte & mon impatience
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'assaut si long-temps différé,
Cette heure de carnage, où, de sang enivré,
Je devais de mes mains brûler la ville impie
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage ;
Je l'apprends, & j'y vole. On demande un otage ;

J'entre, je me préſente, on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Séide, au moment même, avant que ta préſence
Vînt de mon déſeſpoir calmer la violence,
Je me jetais aux pieds de mon fier raviſſeur.
Vous voyez, ai-je dit, les ſecrets de mon cœur:
Ma vie eſt dans les camps dont vous m'avez tirée,
Rendez-moi le ſeul bien dont je ſuis ſéparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arroſé ſes pieds;
Ses refus ont ſaiſi mes eſprits effrayés.
J'ai ſenti dans mes yeux la lumière obſcurcie;
Mon cœur, ſans mouvement, ſans chaleur & ſans vie,
D'aucune ombre d'eſpoir n'était plus ſecouru;
Tout finiſſait pour moi quand Séide a paru.

SEIDE.

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes?

PALMIRE.

C'eſt Zopire; il ſemblait touché de mes alarmes,
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je ſuis rien ne peut me tirer.

SEIDE.

Le barbare ſe trompe, & Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, & ton amant peut-être,
(Car j'oſe me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet eſpoir orgueilleux;)
Nous briſerons ta chaîne, & tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le dieu dont j'ai porté les ſacrés étendards,
Le dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renverſera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar eſt dans la ville, & le peuple à ſa vue

N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur,
Qu'inſpire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand deſſein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit ; il briſerait ma chaîne,
Il unirait nos cœurs ; nos cœurs lui ſont offerts :
Mais il eſt loin de nous, & nous ſommes aux fers.

SCENE II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers ſeront briſés, ſoyez pleins d'eſpérance ;
Le ciel vous favoriſe, & Mahomet s'avance.

SEIDE.

Lui ?

PALMIRE.

Notre auguſte père !

OMAR.

Au conſeil aſſemblé
L'eſprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
„ Ce favori du dieu qui préſide aux batailles,
„ Ce grand homme, ai-je dit, eſt né dans vos murailles.
„ Il s'eſt rendu des rois le maître & le ſoutien,
„ Et vous lui refuſez le rang de citoyen !
„ Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire ?
„ Il vient vous protéger, mais ſurtout vous inſtruire :
„ Il vient dans vos cœurs même établir ſon pouvoir „.
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir ;

Les esprits s'ébranlaient; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple & s'en faire un appui.
On l'assemble, j'y cours, & j'arrive avec lui:
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, & de sa noble élite;
Il entre, & sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard, comme un cœur différent;
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphème, & le menace encore;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse & l'adore.
Nous fesons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de Dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & serein,
Mahomet marche en maître & l'olive à la main:
La trève est publiée, & le voici lui-même.

SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, SEIDE, PALMIRE, Suite.

MAHOMET.

INVINCIBLES soutiens de mon pouvoir suprême,
Noble & sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom.

Promettez, menacez, que la vérité règne;
Qu'on adore mon dieu, mais surtout qu'on le craigne.
Vous, Séide, en ces lieux !

SEIDE.

O mon Père! ô mon Roi!
Le dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne fait point me servir.
J'obéis à mon dieu; vous, sachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à son impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentimens nous animent tous deux:
Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux!
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonnière,
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière:
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'est assez; je lis dans votre cœur:
Que rien ne vous alarme & rien ne vous étonne.
Allez; malgré les soins de l'autel & du trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.
(*à Séide.*)
Vous, suivez mes guerriers; & vous, jeune Palmire,
En servant votre dieu ne craignez que Zopire.

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

Toi, reste, brave Omar; il est temps que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course & borner ma carrière:
Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle & quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, & vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconstant sont mouvoir les ressorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Séide?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés sous ton joug & nourris dans ta loi,
N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule;
De tous tes Musulmans ce sont les plus soumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'est assez.

OMAR.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendreſſes ?

MAHOMET.

Ah ! connais mes fureurs & toutes mes faibleſſes.

OMAR.

Comment ?

MAHOMET.

Tu ſais aſſez quel ſentiment vainqueur
Parmi mes paſſions règne au fond de mon cœur.
Chargé du ſoin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encenſoir, & le ſceptre, & les armes :
Ma vie eſt un combat, & ma frugalité
Aſſervit la nature à mon auſtérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe,
Qui nourrit des humains la brutale molleſſe :
Dans des ſables brûlans, ſur des rochers déſerts,
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole ; il eſt ma récompenſe,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encenſe,
Le dieu de Mahomet ; & cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en ſecret Palmire à mes épouſes.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Inſulte à Mahomet & lui donne un rival ?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé ?

MAHOMET.

Juge ſi je dois l'être.
Pour le mieux déteſter, apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits :
Tous deux ſont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi ! Zopire...

MAHOMET.

Eſt leur père : Hercide en ma puiſſance
Remit depuis quinze ans leur malheureuſe enfance.
J'ai nourri dans mon ſein ces ſerpens dangereux ;
Déjà ſans ſe connaître ils m'outragent tous deux.
J'attiſai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici raſſembler tous les crimes.
Je veux... Leur père vient, ſes yeux lancent vers nous
Les regards de la haine, & les traits du courroux.
Obſerve tout, Omar, & qu'avec ſon eſcorte
Le vigilant Hercide aſſiège cette porte.
Reviens me rendre compte, & voir s'il faut hâter,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

AH, quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

MAHOMET.

Approche, & puiſqu'enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet ſans crainte, & parle ſans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi ſeul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice ;
Pour toi de qui la main ſème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.

Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parens, les mères & les filles;
Et la trève pour toi n'est qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est par-tout sur ta trace;
Assemblage inouï de mensonge & d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un dieu?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire;
Le glaive & l'alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains.
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre;
Mais je te parle en homme, & sans rien déguiser:
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet; nous sommes seuls, écoute:
Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, & surtout par la guerre:
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du Nord au Midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, & son trône ébranlé,
L'Inde esclave & timide, & l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;

Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languiſſent diſperſés ſans honneur & ſans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Oſiris, Zoroaſtre en Aſie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples ſans mœurs, & ſans culte, & ſans rois,
Donnèrent aiſément d'inſuffiſantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois groſſières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux, & mon culte épuré
De ma grandeur naiſſante eſt le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie,
Je détruis ſa faibleſſe & ſon idolâtrie :
Sous un roi, ſous un dieu, je viens la réunir ;
Et pour la rendre illuſtre, il la faut aſſervir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes deſſeins ! c'eſt donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux, en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penſer comme toi :
Tu ravages le monde & tu prétends l'inſtruire.
Ah ! ſi par des erreurs il s'eſt laiſſé ſéduire,
Si la nuit du menſonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enſeigner, de prédire,
De porter l'encenſoir, & d'affecter l'empire ?

MAHOMET.

Le droit qu'un eſprit vaſte, & ferme en ſes deſſeins,
A ſur l'eſprit groſſier des vulgaires humains. (1)

ZOPIRE.

Eh quoi ! tout factieux, qui penſe avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel eſclavage ?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

MAHOMET.

Oui. je connais ton peuple, il a beſoin d'erreur;
Ou véritable ou faux, mon culte eſt néceſſaire.
Que t'ont produit tes dieux ? quel bien t'ont-ils pu faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta ſecte obſcure & baſſe avilit les mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme ſtupide ;
La mienne élève l'ame & la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans ;
Va vanter l'impoſture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres ſéduits marchent ſous tes enſeignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux ! dès long-temps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, & je règne à Médine;
Crois-moi, reçois la paix, ſi tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix eſt dans ta bouche, & ton cœur en eſt loin:
Penſes-tu me tromper ?

MAHOMET.

Je n'en ai pas beſoin.
C'eſt le faible qui trompe, & le puiſſant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande,
Demain je puis te voir à mon joug aſſervi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous? cruel! ah, quel nouveau preſtige!
Connais-tu quelque dieu qui faſſe un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connais un puiſſant, & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La néceſſité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous raſſemble,
Les enfers & les cieux feront unis enſemble.
L'intérêt eſt ton dieu, le mien eſt l'équité;
Entre ces ennemis il n'eſt point de traité.
Quel ſerait le ciment, réponds-moi, ſi tu l'oſes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propoſes?
Réponds; eſt-ce ton fils que mon bras te ravit?
Eſt-ce le ſang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce ſont tes fils même. Oui, connais un myſtère,
Dont ſeul dans l'univers je ſuis dépoſitaire:
Tu pleures tes enfans, ils reſpirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient! qu'as-tu dit? ô Ciel! ô jour heureux!
Ils vivraient! c'eſt de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Elevés dans mon camp, tous deux ſont dans ma chaîne

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers ! ils pourraient te servir !

MAHOMET.

Mes bienfesantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi ! tu n'as point sur eux étendu ta colère ?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort ;
Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver ! à quel prix ? à quel titre ?
Faut-il donner mon sang ? faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophète, & tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils, & je ferai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis père, & je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
Les revoir & mourir dans leurs embrassemens,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie ;
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,

Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'eſt pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *ſeul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je ferai plus que toi cruel, impitoyable.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

MAHOMET, il faut l'être, ou nous ſommes perdus :
Les ſecrets des tyrans me ſont déjà vendus.
Demain la trêve expire, & demain l'on t'arrête ;
Demain Zopire eſt maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du ſénat vient de te condamner ;
N'oſant pas te combattre, on t'oſe aſſaſſiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment ſupplice,
Et ce complot obſcur, ils l'appellent juſtice.

MAHOMET.

Ils ſentiront la mienne ; ils verront ma fureur.
La perſécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeſte,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reſte.
Mais ne perds point de temps.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,

Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop mépriſable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire ;
Et j'ai beſoin d'un bras qui, par ma voix conduit,
Soit ſeul chargé du meurtre, & m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Séide.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui
L'aborder en ſecret, & te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience;
Ils ſont tous dans cet âge, où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus ſimple, aveugle avec courage,
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe eſt le temps de ces illuſions.
Séide eſt tout en proie aux ſuperſtitions;
C'eſt un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire?

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Séide,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De ſon maître offenſé rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Séide, & ſon nom ſeul m'offenſe.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour;
Tu connais dans quel ſang elle a puiſé le jour.
Tu vois que dans ces lieux environnés d'abymes
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les eſprits,
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor ſon fils.
Allons, conſultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout eſt ſoumis,
Et la néceſſité, par qui tout eſt permis.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DEMEURE. Quel eſt donc ce ſecret ſacrifice?
Quel ſang a demandé l'éternelle juſtice?
Ne m'abandonne pas.

SEIDE.

Dieu daigne m'appeler:
Mon bras doit le ſervir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'inſtant, par un ſerment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour ſa loi,
Et mes ſeconds ſermens ne ſeront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce ſerment je ne ſuis point préſente?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me conſoler,
Parle de trahiſon, de ſang prêt à couler,
Des fureurs du ſénat, des complots de Zopire.
Les feux ſont allumés, bientôt la trêve expire.
Le fer cruel eſt prêt, on s'arme, on va frapper:
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, & je crains pour Séide.

SEIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur ſi perfide!

Ce matin, comme otage à ſes yeux préſenté,
J'admirais ſa nobleſſe & ſon humanité :
Je ſentais qu'en ſecret une force inconnue
Enlevait juſqu'à lui mon ame prévenue.
Soit reſpect pour ſon nom, ſoit qu'un dehors heureux
Me cachât de ſon cœur les replis dangereux ;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entière à ſon bonheur livrée,
Oubliant ſes douleurs, & chaſſant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi ;
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus qu'il m'avait ſu ſéduire ;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il eſt dur de haïr ceux qu'on voulait aimer !

PALMIRE.

Ah ! que le ciel en tout a joint nos deſtinées !
Qu'il a pris ſoin d'unir nos ames enchaînées !
Hélas ! ſans mon amour, ſans ce tendre lien,
Sans cet inſtinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inſpire,
J'aurais eu des remords en accuſant Zopire.

SEIDE.

Laiſſons ces vains remords, & nous abandonnons
A la voix de ce dieu qu'à l'envi nous ſervons.
Je ſors. Il faut prêter ce ſerment redoutable ;
Le dieu qui m'entendra nous ſera favorable ;
Et le pontife roi, qui veille ſur nos jours,
Bénira de ſes mains de ſi chaſtes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCENE II.

PALMIRE *seule.*

D'UN noir preſſentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant ſouhaité n'eſt qu'un jour de terreur. (*d*)
Quel eſt donc ce ſerment qu'on attend de Séide?
Tout m'eſt ſuſpect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à ſon nom même une ſecrète horreur.
Dans les profonds reſpects que ce héros m'inſpire,
Je ſens que je le crains preſqu'autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je ſuis.
Craintive je te ſers, aveugle je te ſuis;
Hélas! daigne eſſuyer les pleurs où je me noie.

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'EST vous qu'à mon ſecours un dieu propice envoie,
Seigneur. Séide....

MAHOMET.

Hé bien, d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui, quand on eſt près de moi?

PALMIRE.

O Ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï! votre ame eſt interdite;

Mahomet eſt troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence
Oſe avouer un feu qui peut-être m'offenſe?
Votre cœur a-t-il pu, ſans être épouvanté,
Avoir un ſentiment que je n'ai pas dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'eſt-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes lois infidelle?

PALMIRE.

Que dites-vous? ſurpriſe & tremblante à vos pieds,
Je baiſſe en frémiſſant mes regards effrayés.
Eh quoi! n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos ſouhaits, & conſentir qu'il m'aime?
Ces nœuds, ces chaſtes nœuds, que dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence.
Le cœur peut ſe tromper; l'amour & ſes douceurs
Pourront coûter, Palmire, & du ſang & des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon ſang coulerait pour Séide.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous ſoumit l'un & l'autre à votre joug ſacré,
Cet inſtinct tout-puiſſant, de nous-même ignoré,
Devançant la raiſon, croiſſant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le ſecret ouvrage.

Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne saurait changer; pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être?
Pourrais-je être coupable?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler.
Attendez les secrets que je dois révéler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit se défendre.
Ne croyez que moi seul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous?
Esclave de vos lois, soumise à vos genoux,
Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, si de vos bienfaits je perds le souvenir,
Que Séide à vos yeux s'empresse à m'en punir!

MAHOMET.

Séide!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil sévère?

MAHOMET.

Allez, rassurez-vous, je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentimens secrets;
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts.
Je suis digne du moins de votre confiance;
Vos destins dépendront de votre obéissance.
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.

Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
Affermiſſez ſes pas où ſon devoir le guide:
Qu'il garde ſes ſermens, qu'il ſoit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon Père, il les remplira tous.
Je réponds de ſon cœur, ainſi que de moi-même.
Séide vous adore encor plus qu'il ne m'aime;
Il voit en vous ſon roi, ſon père, ſon appui:
J'en atteſte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous ſervir encourager ſon ame.

SCENE IV.

MAHOMET *ſeul.*

QUOI! je ſuis malgré moi confident de ſa flamme?
Quoi! ſa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur?
Père, enfans, deſtinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeſte, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

SCENE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

ENFIN, voici le temps, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire:
Sa mort ſeule à tes pieds mettra nos citoyens;
Tout eſt déſeſpéré, ſi tu ne le préviens.

Le

Le seul Séide ici te peut servir sans doute,
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, & cet obscur détour,
Qui peut de ton palais conduire à son séjour :
Là, cette nuit, Zopire à ses dieux fantastiques
Offre un encens frivole, & des vœux chimériques :
Là, Séide, enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut; il est né pour le crime :
Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma fureté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut. Mais crois-tu que son jeune courage,
Nourri du fanatisme, en ait toute la rage?

OMAR.

Lui seul était formé pour remplir ton dessein.
Palmire à te servir excite encor sa main.
L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse;
Il sera furieux par excès de faiblesse.

MAMOMET.

Par les nœuds des sermens as-tu lié son cœur?

OMAR.

Du plus saint appareil la ténébreuse horreur,
Les autels, les sermens, tout enchaîne Séide.
J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENFANT d'un dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix sa volonté suprême ;
Il faut venger son culte, il faut venger Dieu même.

SEIDE.

Roi, pontife & prophète, à qui je suis voué,
Maître des nations par le ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance;
Eclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu !

MAHOMET.

C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEIDE.

Ah ! sans doute ce dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'est point d'autre honneur.
De ses décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frappez; vos mains seront armées
Par l'ange de la mort, & le dieu des armées.

SEIDE.

Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler ?
Quel tyran faut-il perdre, & quel sang doit couler ?

MAHOMET.

Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,
Qui combattit mon dieu, qui massacra mon fils;
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis:
De Zopire.

SEIDE.

De lui! quoi mon bras...

MAHOMET.

Téméraire,
On devient sacrilége alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-même, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux?
Si, malgré ses erreurs & son idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque est la patrie;
Si ce temple du monde est promis à ma loi,
Si Dieu m'en a créé le pontife & le roi;
Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause?
Ibrahim y naquit, & sa cendre y repose: (2)
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Etouffant pour son dieu les cris de la nature.
Et quand ce dieu par vous veut venger son injure
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand Dieu vous a choisi, vous avez balancé!
Allez, vil idolâtre, & né pour toujours l'être,
Indigne musulman, cherchez un autre maître.

Le prix était tout prêt, Palmire était à vous;
Mais vous bravez Palmire & le ciel en courroux.
Lâche & faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes;
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

SEIDE.

Je crois entendre Dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.
(*à Omar.*)
Ne l'abandonne pas; & non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCENE VII.

SEIDE *seul.*

IMMOLER un vieillard, de qui je suis l'otage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge!
N'importe; une victime amenée à l'autel,
Y tombe sans défense, & son sang plaît au ciel.
Enfin, Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice,
J'en ai fait le serment, il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours, ô vous, de qui le bras
Aux tyrans de la terre a donné le trépas;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide,
Affermissez ma main saintement homicide. (3)
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A mes yeux tu te troubles, Séide!
Vois d'un œil plus content le deſſein qui me guide ;
Otage infortuné, que le ſort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trève a ſuſpendu le moment du carnage ;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un paſſage :
Je ne t'en dis pas plus ; mais mon cœur, malgré moi,
A frémi des dangers aſſemblés près de toi.
Cher Séide, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maiſon ſoit ton aſile unique.
Je réponds de tes jours, ils me ſont précieux ;
Ne me refuſe pas.

SEIDE.

O mon devoir! ô Cieux!
Ah Zopire! eſt-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller ſur ma vie?
Prêt à verſer ſon ſang, qu'ai-je ouï? qu'ai-je vu?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'eſt ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je ſuis homme, & c'eſt aſſez de l'être
Pour aimer à donner des ſoins compatiſſans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux de la terre où nous ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes!

SEIDE.

Que ce langage eſt cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu !

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puiſque tu t'en étonnes. (4)
Mon fils, à quelle erreur hélas tu t'abandonnes !
Ton eſprit, faſciné par les lois d'un tyran,
Penſe que tout eſt crime hors d'être muſulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine ?

SEIDE.

Ah ! je ſens qu'à ce dieu je vais déſobéir ;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne ſaurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas ! plus je lui parle, & plus il m'intéreſſe ;
Son âge, ſa candeur, ont ſurpris ma tendreſſe.
Se peut-il qu'un ſoldat de ce monſtre impoſteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?
Quel es-tu ? de quel ſang les dieux t'ont-ils fait naître ?

SEIDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que juſqu'à ce moment j'avais toujours ſervi,
Mais qu'en vous écoutant ma faibleſſe a trahi.

ZOPIRE.

Quoi ! tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

SEIDE.

Son camp fut mon berceau, ſon temple eſt ma patrie :

Je n'en connais point d'autre; & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé sa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits sur un cœur.
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur?
Il t'a servi de père, aussi-bien qu'à Palmire;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

SEIDE.

Eh, qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable!

ZOPIRE.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Viens, le sang va couler, je veux sauver le tien.

SEIDE.

Juste Ciel! & c'est moi qui répandrais le sien!
O sermens! ô Palmire! ô vous, Dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble, si tu balances;
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, Suite.

OMAR, *entrant avec précipitation.*

TRAITRE, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où suis-je? ô Ciel! où suis-je, & que dois-je résoudre?
D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.

Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'Eternel.

SEIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCENE X.

ZOPIRE *seul.*

AH Séide! où vas-tu? Mais il me fuit encore.
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR,

PHANOR.

LISEZ ce billet important,
Qu'un arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE.

Hercide! qu'ai-je lu? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance?
Hercide veut me voir! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel!

Ils vivent! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Séide & Palmire ignorent leur naissance!
Mes enfans! tendre espoir, que je n'ose écouter;
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentiment confus, faut-il que je vous croie?
O mon sang! où porter mes larmes & ma joie?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens;
Je cours, & je suis prêt d'embrasser mes enfans.
Je m'arrête, j'hésite, & ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué les dieux qui s'appaisent peut-être.
Dieux! rendez-moi mes fils; Dieux! rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

OUI, de ce grand secret la trame est découverte;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.
Séide obéira : mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,
Séide a révélé cet horrible mystère.

MAHOMET.

O Ciel !

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Hé bien, que pense Hercide?

OMAR.

Il paraît effrayé;
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est faible; ami, le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son maître.
Je sais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reſte. Il faut que dans une heure
On nous traîne au ſupplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en eſt aſſez; tout ce peuple éperdu
Adorera mon dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais ſi tôt que Séide
Aura rougi ſes mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Séide ſoit livré?
Réponds-tu du poiſon qui lui fut préparé?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos myſtères ſombres
Soient cachés dans la mort, & couverts de ſes ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la ſource de ſon ſang,
Prends ſoin de redoubler ſon heureuſe ignorance:
Epaiſſiſſons la nuit qui voile ſa naiſſance,
Pour ſon propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout temps eſt fondé ſur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce ſang que j'abhorre.
On n'a point de parens, alors qu'on les ignore.
Les cris du ſang, ſa force & ſes impreſſions,
Des cœurs toujours trompés ſont les illuſions.
La nature à mes yeux n'eſt rien que l'habitude;
Celle de m'obéir fit ſon unique étude:
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle paſſe en mes bras
Sur la cendre des ſiens, qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon maître.

Mais déjà l'heure approche où Séide en ces lieux
Doit m'immoler ſon père à l'aſpect de ſes dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois ſa démarche égarée:
De l'ardeur d'obéir ſon ame eſt dévorée.

SCENE II.

MAHOMET & OMAR *ſur le devant, mais retirés de côté;* SEIDE *dans le fond.*

SEIDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir!

MAHOMET.

Viens, & par d'autres coups aſſurons mon pouvoir.
(*il ſort avec Omar.*)

SEIDE *ſeul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet ſuffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette ſainte horreur,
La perſuaſion n'a point rempli mon cœur:
Si le ciel a parlé, j'obéirai ſans doute.
Mais quelle obéiſſance! ô Ciel! & qu'il en coûte!

SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEIDE.

PALMIRE, que veux-tu? Quel funeſte tranſport?
Qui t'amène en ces lieux conſacrés à la mort?

PALMIRE.

Séide, la frayeur & l'amour ſont mes guides;
Mes pleurs baignent tes mains ſaintement homicides.
Quel ſacrifice horrible, hélas! faut-il offrir?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir?

SEIDE.

O de mes ſentimens ſouveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée;
Eclairez mon eſprit, & conduiſez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choiſi? Ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable eſt-il donc l'interprète?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos ſoupirs, il obſerve mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même;
C'eſt tout ce que je ſais, le doute eſt un blaſphème:
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide, eſt le vrai dieu, puiſqu'il le rend vainqueur.

SEIDE.

Il l'eſt, puiſque Palmire, & le croit, & l'adore.
Mais mon eſprit confus ne conçoit point encore

Comment ce dieu ſi bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réſervé mes mains.
Je ne le ſais que trop que mon doute eſt un crime.
Qu'un prêtre ſans remords égorge ſa victime,
Que par la voix du ciel Zopire eſt condamné,
Qu'à ſoutenir ma loi j'étais prédeſtiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire;
Et tout fier de ſervir la céleſte colère,
Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas:
Un autre dieu, peut-être a retenu mon bras.
Du moins, lorſque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai ſenti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelait;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la faibleſſe!
Avec quelle grandeur, & quelle autorité
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité!
Que la religion eſt terrible & puiſſante!
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante;
Palmire, je ſuis faible, & du meurtre effrayé.
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié;
De ſentimens confus, une foule m'aſſiége;
Je crains d'être barbare ou d'être ſacrilége.
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin.
Mais quoi! dieu me l'ordonne, & j'ai promis ma main;
J'en verſe encor des pleurs de douleur & de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pouſſe & qui retient mes faibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines;
Nos cœurs ſont réunis par les plus fortes chaînes:

Mais ſans ce ſacrifice à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unit eſt à jamais briſé.
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zopire !

SEIDE.

Le ciel & Mahomet ainſi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté ?

SEIDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot !

SEIDE.

Mais ſi le ciel l'ordonne,
Si je ſers & l'amour & la religion ?

PALMIRE.

Hélas !

SEIDE.

Vous connaiſſez la malédiction
Qui punit à jamais la déſobéiſſance.

PALMIRE.

Si dieu même en tes mains a remis ſa vengeance,
S'il exige le ſang que ta bouche a promis...

SEIDE.

Hé bien, pour être à toi que faut-il ?

PALMIRE.

Je frémis.

SEIDE.

Je t'entends, son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui, moi ?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu, quel arrêt farouche !
Que t'ai-je dit ?

SEIDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix ;
C'est son dernier oracle, & j'accomplis ses lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter :
Ces momens sont affreux. Va, fuis, cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé !

SEIDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé.

Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein, lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains ! tout mon sang s'est glacé.
Le voici. Juste Ciel !...

(*le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.*)

SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE *sur le devant.*

ZOPIRE *près de l'autel.*

O Dieux de ma patrie !
Dieux prêts à succomber sous une secte impie,
C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, & ses mains meurtrières
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux ! si d'un scélérat vous respectez le sort....

SEIDE *à Palmire.*

Tu l'entends qui blasphème ?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort ;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière :
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas ! si j'en croyais mes secrets sentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans...

PALMIRE *à Séide.*

Que dit-il? ſes enfans!

ZOPIRE.

O mes dieux que j'adore!
Je mourrais du plaiſir de les revoir encore.
Arbitre des deſtins, daignez veiller ſur eux;
Qu'ils penſent comme moi, mais qu'ils ſoient plus heureux!

SEIDE.

Il court à ſes faux dieux! frappons.

(*il tire ſon poignard.*)

PALMIRE.

Que vas-tu faire?
Hélas!

SEIDE.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être conſacré.
Que l'ennemi de dieu ſoit par lui maſſacré!
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures ſombres
Ces traits de ſang, ce ſpectre, & ces errantes ombres?

PALMIRE.

Que dis-tu?

SEIDE.

Je vous ſuis, miniſtre du trépas;
Vous me montrez l'autel, vous conduiſez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'aſſemble.
Demeure.

SEIDE.

Il n'eſt plus temps, avançons; l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SEIDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter ?
Du prophète de dieu la voix se fait entendre ;
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.
Palmire !

PALMIRE.

Hé bien ?

SEIDE.

Au ciel adressez tous vos vœux.
Je vais frapper.

(*il sort & va derrière l'autel où est Zopire.*)

PALMIRE.

Je meurs. O moment douloureux !
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève !
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève ?
Si le ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger ?
Est-ce à moi de m'en plaindre, & de l'interroger ?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah ! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois ;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séide.... hélas !...

SEIDE *revient d'un air égaré.*

Où fuis-je, & quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire ; un dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi! méconnais-tu celle qui vit pour toi?

SEIDE.

Où sommes-nous?

PALMIRE.

Hé bien, cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie?

SEIDE.

Que me dis-tu?

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie?

SEIDE.

Qui? Zopire?

PALMIRE.

Ah, grand Dieu! Dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEIDE.

Je sens que mes genoux s'affaissent.
(*il s'assied.*)
Ah! je revois le jour, & mes forces renaissent.
Quoi! c'est vous?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait?

SEIDE.

(*il se relève.*)
Moi! je viens d'obéir....
D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O Ciel! tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime?
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré, qui dut verser son sang.

J'ai voulu redoubler; ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri si lamentable;
La nature a tracé dans ses regards mourans
Un si grand caractère, & des traits si touchans!....
De tendresse & d'effroi mon ame s'est remplie,
Et plus mourant que lui, je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger:
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SEIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah Palmire!

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire?

SEIDE *en pleurant.*

Ah! si tu l'avais vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin!
Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie,
Pour m'appeler encore a ranimé sa vie?
Il retirait ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas! il m'observait d'un regard douloureux.
Cher Séide, a-t-il dit, infortuné Séide!
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait!

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEIDE.

Va, laisse-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux?
Non, cruelle, sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oses-tu m'accabler?
Hélas! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue!

SEIDE.

Palmire! quel objet vient effrayer ma vue?
(*Zopire paraît appuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.*)

PALMIRE.

C'est cet infortuné, luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

SEIDE.

Hé quoi, tu vas à lui?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
Je n'y puis résister, elle entraîne mes sens.

ZOPIRE *avançant & soutenu par elle.*

Hélas, servez de guide à mes pas languissans!
(*il s'assied.*)
Séide, ingrat! c'est toi qui m'arrache la vie!
Tu pleures! ta pitié succède à ta furie!

SCENE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

CIEL! quels affreux objets se présentent à moi!

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide!... Ah, Phanor, est-ce toi?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime! affreux mystère!
Assassin malheureux, connaissez votre père.

SEIDE.

Qui?

PALMIRE.

Lui?

SEIDE.

Mon père?

ZOPIRE.

O Ciel!

PHANOR.

Hercide est expirant,
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant:
S'il en est encor temps, préviens un parricide,
Cours arracher ce fer à la main de Séide.
Malheureux confident d'un horrible secret,
Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet:
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire
Que Séide est son fils, & frère de Palmire.

SEIDE.

Vous!

PALMIRE.

Mon frère?

ZOPIRE.

O mes fils! ô nature! ô mes dieux!
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez sans doute. Ah malheureux Séide!
Qui t'a pu commander cet affreux homicide?

SEIDE, *se jetant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma nation,
Et ma reconnaissance, & ma religion,
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux, arrêtant le bras de Séide.*

Ah! mon père, ah! Seigneur, plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

SEIDE.

Le Ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE, *en les embrassant.*

J'embrasse mes enfans.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin, je meurs; mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Séide, & vous, Palmire, au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi, mais ne vous perdez pas.

L'heure approche, mon fils, où la trève rompue
Laiſſait à mes deſſeins une libre étendue;
Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié,
Le crime de tes mains n'eſt commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon ſang va les conduire; ils vont punir un traître.
Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monſtre, & hâter mon trépas;
Me punir, vous venger.

SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, Suite.

OMAR.

Qu'on arrête Séide.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'eſt venu que pour venger les lois.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime! & qu'eſt-ce que je vois?

SEIDE.

Mahomet me punir?

PALMIRE.

Eh quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéiſſez.

PALMIRE.

Non. Arrêtez. Perfide!

OMAR.

Madame, obéiſſez, ſi vous aimez Séide.
Mahomet vous protège, & ſon juſte courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter pour vous.
Auprès de votre roi, Madame, il faut me ſuivre.

PALMIRE.

Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre!

(*on emmène Palmire & Séide.*)

ZOPIRE *à Phanor.*

On les enlève? O Ciel! ô père malheureux!
Le coup qui m'aſſaſſine eſt cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déjà le jour renaît, tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défenſe.

ZOPIRE.

Quoi! Séide eſt mon fils!

PHANOR.

N'en doutez point.

ZOPIRE.

Hélas!
O forfaits! ô Nature!... allons, ſoutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands Dieux, de tant de barbarie
Mes deux enfans que j'aime, & qui m'ôtent la vie. (*e*)

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR, Suite dans le fond.

OMAR.

Zopire eſt expirant, & ce peuple éperdu
Levait déjà ſon front dans la poudre abattu.
Tes prophètes & moi, que ton eſprit inſpire,
Nous déſavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémiſſons, nous promettons vengeance;
Nous vantons ta juſtice, ainſi que ta clémence.
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reſte importun de la ſédition
N'eſt qu'un bruit paſſager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la ſérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Impoſons à ces flots un ſilence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée:
Oſman la conduiſait par de ſecrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains!

Séide ne sait point qu'aveugle en sa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie.

OMAR.

Qui pourrait l'en instruire? un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli:
Séide va le suivre, & son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras,
Dans ses veines, lui-même, il portait son trépas.
Il est dans la prison, & bientôt il expire:
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir;
Croyant sauver Séide, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grâce de Séide.
Le silence est encor sur sa bouche timide:
Son cœur toujours docile, & fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, prophète, & roi dans ta patrie,
Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes chefs, & revole en ces lieux.

SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire & de Mahomet.

PALMIRE.

CIEL, où fuis-je ! ah grand Dieu !

MAHOMET.

Soyez moins conſternée;
J'ai du peuple & de vous peſé la deſtinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, eſt un myſtère entre le ciel & moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuſe & vengée.
Ne pleurez point, Séide, & laiſſez à mes mains
Le ſoin de balancer le deſtin des humains.
Ne ſongez plus qu'au vôtre: & ſi vous m'êtes chère,
Si Mahomet ſur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un ſort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire;
De Séide & du reſte étouffez la mémoire:
Vos premiers ſentimens doivent tous s'effacer
A l'aſpect des grandeurs où vous n'oſiez penſer.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et ſuive en tout mes lois, lorſque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entends-je? quelles lois, ô Ciel, & quels bienfaits!
Impoſteur teint de ſang, que j'abjure à jamais,

Bourreau de tous les miens, va; ce dernier outrage
Manquait à ma misère, & manquait à ta rage.
Le voilà donc, grand Dieu! ce prophète sacré,
Ce roi que je servis, ce dieu que j'adorai!
Monstre, dont les fureurs & les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides,
De ma faible jeunesse infame séducteur,
Tout souillé de mon sang, tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève, on s'arme en ma défense;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur sang!
Puissent la Mecque ensemble, & Médine, & l'Asie,
Punir tant de fureur & tant d'hypocrisie!
Que le monde, par toi séduit & ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise & soit vengé!
Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes lois,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage!
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, & les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprenez que mon cœur....

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, Suite.

OMAR.

ON ſait tout, Mahomet:
Hercide en expirant révéla ton ſecret.
Le peuple en eſt inſtruit, la priſon eſt forcée;
Tout s'arme, tout s'émeut; une foule inſenſée,
Elevant contre toi ſes hurlemens affreux,
Porte le corps ſanglant de ſon chef malheureux.
Séide eſt à leur tête, & d'une voix funeſte,
Les excite à venger ce déplorable reſte.
Ce corps, ſouillé de ſang, eſt l'horrible ſignal
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant, je ſuis un parricide;
La douleur le ranime, & la rage le guide.
Il ſemble reſpirer pour ſe venger de toi;
On déteſte ton dieu, tes prophètes, ta loi.
Ceux même qui devaient, dans la Mecque alarmée,
Faire ouvrir, cette nuit, la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enivrés,
Viennent lever ſur toi leurs bras déſeſpérés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Achève, juſte Ciel! & ſoutiens l'innocence.
Frappe.

MAHOMET *à Omar.*

Hé bien, que crains-tu?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

SCENE IV & dernière.

MAHOMET, OMAR, sa suite *d'un côté*, SEIDE, & le Peuple *de l'autre*, PALMIRE *au milieu.*

SEIDE *un poignard à la main, mais déjà affaibli par le poison.*

PEUPLE, vengez mon père, & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me suivre, écoutez votre maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce monstre, & suivez-moi.. Grands Dieux!
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux!
(*il avance, il chancelle.*)
Frappons... Ciel! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah! mon frère,
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père?

SEIDE.

SEIDE.

Avançons. Je ne puis... Quel dieu vient m'accabler!
(*il tombe entre les bras des siens.*)

MAHOMET.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits, qu'un zèle aveugle inspire,
Qui m'osez blasphémer, & qui vengez Zopire,
Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu qui m'a confié sa parole & sa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux! connaissez son prophète & sa loi;
Et que ce dieu soit juge entre Séide & moi.
De nous deux, à l'instant, que le coupable expire!

PALMIRE.

Mon frère! eh quoi! sur eux ce monstre a tant d'empire!
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ses lois.
Et toi, Séide, aussi!

SEIDE, *entre les bras des siens.*

Le ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat, si Dieu punit l'erreur.
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes:
Tremble; son bras s'essaye à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me suit!

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit:
Non; le poison sans doute....

MAHOMET *en l'interrompant, & s'adreſſant au peuple.*

Apprenez, infidelles,
A former contre moi des trames criminelles :
Aux vengeances des cieux reconnaiſſez mes droits.
La nature & la mort ont entendu ma voix.
La mort qui m'obéit, qui, prenant ma défenſe,
Sur ce front pâliſſant a tracé ma vengeance,
La mort eſt à vos yeux, prête à fondre ſur vous.
Ainſi mes ennemis ſentiront mon courroux ;
Ainſi je punirai les erreurs inſenſées,
Les révoltes du cœur, & les moindres penſées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, ſi vous vivez,
Rendez grâce au pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple appaiſer ma colère.

(*le peuple ſe retire.*)

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoiſonna mon frère.
Monſtre, ainſi ſon trépas t'aura juſtifié ;
A force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux aſſaſſin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reſte de lumière.
O Frère ! ô triſte objet d'un amour plein d'horreurs !
Que je te ſuive au moins.

(*elle ſe jette ſur le poignard de ſon frère.*)

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je ceſſe de te voir, impoſteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable
Réſerve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner ; le monde eſt fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'eſt enlevée.... Ah! trop chère victime!
Je me vois arracher le ſeul prix de mon crime.
De ſes jours pleins d'appas déteſtable ennemi,
Vainqueur & tout-puiſſant, c'eſt moi qui ſuis puni.
Il eſt donc des remords! ô fureur! ô juſtice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon ſupplice!
Dieu que j'ai fait ſervir au malheur des humains,
Adorable inſtrument de mes affreux deſſeins,
Toi que j'ai blaſphémé, mais que je crains encore,
Je me ſens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me ſens frapper.
J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre & vous, & le ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma faibleſſe, & ſauve encor ma gloire:
Je dois régir en dieu l'univers prévenu;
Mon empire eſt détruit ſi l'homme eſt reconnu.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

DE MAHOMET.

(*a*) PREMIERES éditions:

* On périt avec gloire....

(*b*) Edition de 1752 :

* Vous fait ſi près du port expoſer au naufrage.

(*c*) *Ibidem.*

* Ce jour tant ſouhaité me ſemble un jour d'horreur.

(*e*) *Ibid.*

PHANOR.

. . . . . .

* On s'arme, on vient à vous, on prend votre défenſe.

ZOPIRE.

* Soutiens mes pas, allons; j'eſpère encor punir
* L'hypocrite aſſaſſin qui m'oſe ſecourir;
* Ou du moins, en mourant, ſauver de ſa furie
* Ces deux enfans que j'aime, & qui m'ôtent la vie.

NOTES.

(1) C'EST le mot de la maréchale d'*Ancre* à un de ses juges, qui lui demandait de quel charme elle s'était servie pour captiver l'esprit de la reine : *de l'ascendant que les ames fortes ont sur les esprits faibles.*

(2) Les Musulmans croyaient avoir à la Mecque le tombeau d'*Abraham*. Le sacrifice d'*Isaac* est le premier assassinat ordonné par DIEU, dans nos livres.

On se contenta de la bonne volonté pour cette seule fois ; mais c'était le premier pas, & cette tradition, une fois établie, donna aux fanatiques un prétexte pour obtenir davantage. Ils savaient bien que lorsqu'ils auraient déterminé un furieux à lever le poignard, un ange ne viendrait pas lui arrêter le bras.

(3) On trouve dans le quatrième acte :

» Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.

Cette expression est de *Racine : De leurs plus chers parens saintement homicides*, dit-il, en parlant de *vingt mille juifs égorgés pour un veau*, par la main des lévites. Mais *Racine*, dans Athalie, employait son génie à consacrer ces saintes horreurs.

(4) C'est la seule bonne réponse à tous ceux qui croient, ou font semblant de croire qu'il n'y a de vertu que parmi les hommes qui pensent comme eux. Ce vers renferme un sens profond. Un homme, en effet, qui pense que pour avoir de la justice, de l'humanité, de la générosité, il faut croire une telle opinion spéculative, imaginer que dans un autre monde on sera payé de cette action, savoir même précisément comment on sera payé ; un tel homme regarde nécessairement la vertu comme une chose peu naturelle à l'espèce humaine, ne connaît pas les véritables motifs qui inspirent les actions vertueuses aux ames nées pour la vertu. Enfin, les bonnes actions qu'il a pu faire n'ont été inspirées que par des motifs étrangers, ou bien il n'a pas su démêler le principe de ses propres actions. Tel est le sens de ce vers, le plus philosophique peut-être, & le plus vrai de la pièce.

MEROPE,

TRAGEDIE.

Représentée pour la première fois le
20 février 1743.

LETTRE

DU PERE DE TOURNEMINE,

JESUITE,

AU PERE BRUMOY,

sur la tragédie de Mérope.

JE vous renvoie, mon révérend Père, Mérope, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au soir; j'ai pris le temps de la lire avec attention. Quelque succès que lui donne le goût inconstant de Paris, elle passera jusqu'à la postérité comme une de nos tragédies les plus parfaites, comme un modèle de tragédie. *Aristote*, ce sage législateur du théâtre, a mis ce sujet au premier rang des sujets tragiques. *Euripide* l'avait traité; & nous apprenons d'*Aristote*, que toutes les fois qu'on représentait sur le théâtre de l'ingénieuse Athènes le Cresphonte d'*Euripide*, ce peuple accoutumé aux chefs-d'œuvre tragiques était frappé, saisi, transporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort sans doute. Le Cresphonte d'*Euripide* est perdu: M. *de Voltaire* nous le rend. Vous, mon Père, qui nous avez donné en français Euripide, tel qu'il charmait la Grèce, avez reconnu dans la Mérope de notre illustre ami, la simplicité, le naturel, le

pathétique d'*Euripide*. M. *de Voltaire* a conſervé la ſimplicité du ſujet ; il l'a débarraſſé non-ſeulement d'épiſodes ſuperflus, mais encore de ſcènes inutiles. Le péril d'*Egiſthe* occupe ſeul le théâtre. L'intérêt croît de ſcène en ſcène juſqu'au dénouement, dont la ſurpriſe eſt ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'*Alcide*. Tout ſe paſſe ſur le théâtre comme il ſe paſſa dans Meſſène. Les coups de théâtre ne ſont point des ſituations forcées, dont le merveilleux choque la vraiſemblance : ils naiſſent du ſujet ; c'eſt l'évènement hiſtorique vivement repréſenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé, dans la ſcène où *Narbas* arrive au moment que *Mérope* va immoler ſon fils qu'elle croit venger ? dans la ſcène où elle ne peut ſauver ſon fils d'une mort inévitable qu'en le feſant connaître au tyran? Le cinquième acte égale ou ſurpaſſe le peu de cinquièmes actes excellens qu'on a vus ſur le théâtre. Tout ſe paſſe hors du théâtre ; & l'auteur a tranſporté, ce ſemble, toute l'action ſur le théâtre avec un art admirable. La narration d'*Iſménie* n'eſt pas de ces narrations étudiées, hors d'œuvre, où l'eſprit brille à contre-temps, qui ralentiſſent l'action, qui dégénèrent en fadeur ; elle eſt toute action. Le trouble d'*Iſménie* peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la verſification ; le poëte, admirable verſificateur, s'eſt ſurpaſſé ; jamais ſa verſification ne fut plus belle & plus claire. Tous ceux qu'un zèle raiſonnable anime contre la corruption des mœurs, qui ſouhaitent la réformation du théâtre, qui voudraient qu'imitateurs exacts des Grecs, que nous avons ſurpaſſés dans pluſieurs

perfections de la poésie dramatique, nous eussions plus de soin d'atteindre à sa véritable fin, de rendre le théâtre, comme il peut l'être, une école des mœurs : tous ceux qui pensent si raisonnablement doivent être charmés de voir un aussi grand poëte, un poëte aussi accrédité que le fameux *Voltaire*, donner une tragédie sans amour. (*)

Il n'a point hasardé imprudemment une entreprise si utile; aux sentimens de l'amour, il substitue des sentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on soit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il est cependant vrai, (& nous l'avons souvent remarqué) que les tragédies qui ont le plus réussi ne doivent pas leurs succès aux scènes amoureuses. Au contraire, tous les connaisseurs habiles soutiennent que la galanterie romanesque a dégradé notre théâtre, & aussi nos meilleurs poëtes. Le grand *Corneille* l'a senti, il souffrait avec peine la servitude où le réduisait le mauvais goût dominant : n'osant encore bannir du théâtre l'amour, il en a banni l'amour heureux; il ne lui a permis ni bassesse ni faiblesse; il l'a élevé jusqu'à l'héroïsme, aimant mieux passer le naturel, que de s'abaisser à un naturel trop tendre & contagieux.

Voilà, mon révérend Père, le jugement que votre illustre ami demande; je l'ai écrit à la hâte, c'est une preuve de ma déférence; mais l'amitié

(*) La première édition avait pour épigraphe :

Legite hoc austeri; crimen amoris abest.

paternelle, qui m'attache à lui depuis son enfance, ne m'a point aveuglé. J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que vous connaissez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre père, entièrement à vous,

TOURNEMINE, *jésuite.*

Ce 23 décembre 1738.

LETTRE

A MONSIEUR LE MARQUIS

SCIPION MAFFEI,

Auteur de la Mérope italienne, & de beaucoup d'autres ouvrages célèbres.

MONSIEUR,

CEUX dont les Italiens modernes, & les autres peuples ont presque tout appris, les Grecs & les Romains, adressaient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis, & aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la Mérope française.

Les Italiens qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux arts, & les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui sous les yeux de *Leon X* firent renaître la tragédie; & vous êtes le premier, Monsieur, qui dans ce siècle où l'art des *Sophocles* commençait à être amolli par des intrigues d'amour, souvent étrangères au sujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuse nation; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage & le talent de donner une tragédie sans galanterie, une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait

toute l'intrigue, & où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'Athalie : c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre ; c'est celui de la poësie, c'est de toutes les pièces qu'on joue la seule où l'amour ne soit pas introduit ; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion, & par cette majesté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette ressource, & cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avoue que votre sujet me paraît beaucoup plus intéressant & plus tragique que celui d'Athalie ; & si notre admirable *Racine* a mis plus d'art, de poësie & de grandeur dans son chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'*Alexandre*, (& il faut de tels précepteurs aux rois) *Aristote*, cet esprit si étendu, si juste & si éclairé dans les choses qui étaient alors à la portée de l'esprit humain, *Aristote*, dans sa poëtique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaissance de *Mérope* & de son fils étaient le moment le plus intéressant de toute la scène grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence sur tous les autres. *Plutarque* dit que les Grecs, ce peuple si sensible, frémissaient de crainte que le vieillard, qui devait arrêter le bras de *Mérope*, n'arrivât pas assez tôt. Cette pièce qu'on jouait de son temps, & dont il nous reste très-peu de fragmens, lui paraissait la plus touchante de toutes les tragédies d'*Euripide* ; mais ce n'était pas seulement le choix du sujet qui fit le grand

succès d'*Euripide*, quoiqu'en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France, mais sans succès; peut-être les auteurs voulurent charger ce sujet si simple d'ornemens étrangers. C'était la *Vénus* toute nue de *Praxitèle*, qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de temps aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand on doit revenir au naturel & au simple.

En 1641, lorsque le théâtre commençait à fleurir en France, & à s'élever même fort au-dessus de celui de la Grèce, par le génie de *P. Corneille*, le cardinal de *Richelieu* qui recherchait toute sorte de gloire, & qui avait fait bâtir la salle des spectacles du palais-royal, pour y représenter des pièces dont il avait fourni le dessein, y fit jouer une Mérope sous le nom de *Téléphonte*. Le plan est, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avait une centaine de vers de sa façon; le reste était de *Colletet*, de *Bois-Robert*, de *Desmarêts* & de *Chapelain;* mais toute la puissance du cardinal de *Richelieu* ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût; & tout ce qu'il pouvait & devait faire, c'était d'encourager le grand *Corneille*.

M. *Gilbert*, résident de la célèbre reine *Christine*, donna en 1643 sa Mérope, aujourd'hui non moins connue que l'autre. *Jean de la Chapelle*, de l'académie française, auteur d'une Cléopâtre, jouée avec quelque succès, fit représenter sa Mérope en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa pièce d'un épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on

lui reprochait trop de merveilleux. Il se trompait ; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber son ouvrage, c'était en effet le défaut de génie, & la froideur de la versification ; car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poëmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, & le versifier d'une manière commune ; mais le traiter en vrais poëtes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre.

Au mois de décembre 1701, M. *de la Grange* fit jouer son Amasis, qui n'est autre chose que le sujet de Mérope, sous d'autres noms : la galanterie règne aussi dans cette pièce, & il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de *la Chapelle;* mais aussi elle est conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt ; elle est écrite avec plus de chaleur & de force : cependant elle n'eut pas d'abord un succès éclatant, *& habent sua fata libelli.* Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands applaudissemens, & c'est une des pièces dont la représentation a fait le plus de plaisir au public.

Avant & après Amasis, nous avons eu beaucoup de tragédies sur des sujets à peu près semblables, dans lesquels une mère va venger la mort de son fils sur son propre fils même, & le reconnaît dans l'instant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir sur notre théâtre cette situation frappante, mais rarement vraisemblable, dans laquelle un personnage vient un poignard à la main pour tuer son ennemi, tandis qu'un autre personnage arrive dans

l'instant

l'instant même, & lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réussir, du moins pour un temps, le Camma de *Thomas Corneille*.

Mais de toutes les pièces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne soit chargée d'un petit épisode d'amour, ou plutôt de galanterie; car il faut que tout se plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monsieur, que cette malheureuse coutume d'accabler nos tragédies d'un épisode inutile de galanterie soit due à *Racine*, comme on le lui reproche en Italie; c'est lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique; elle est le fondement de toutes ses pièces, elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée: elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide; & s'il est tragique, il doit régner seul. Il n'est pas fait pour la seconde place; c'est *Rotrou*, c'est le grand *Corneille* même, il le faut avouer, qui, en créant notre théâtre, l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes qui, n'étant point de vraies passions, ne sont point dignes du théâtre; & si vous demandez pourquoi on joue si peu de pièces de *Pierre Corneille*, n'en cherchez point ailleurs la raison; c'est que dans la tragédie d'Othon,

Othon à la Princesse a fait un compliment,
Plus en homme d'esprit qu'en véritable amant.

Il ſuivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aiſé d'admirer que de croire.
Camille ſemblait même aſſez de cet avis;
Elle aurait mieux goûté des diſcours moins ſuivis...
Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile?

C'eſt que dans Pompée, l'inutile *Cléopâtre* dit que *Céſar*

Lui trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

C'eſt que *Céſar* demande à *Antoine*

S'il a vu cette reine adorable?

Et qu'*Antoine* répond:

Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle eſt incomparable.

C'eſt que dans Sertorius, le vieux *Sertorius* même eſt amoureux à la fois par politique & par goût, & dit:

J'aime ailleurs; à mon âge il ſied ſi mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a ſu charmer,
Et que d'un front ridé les replis jauniſſans
Ne ſont pas un grand charme à captiver les ſens.

C'eſt que dans Œdipe, *Théſée* débute par dire à *Dircé*:

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Enfin, c'eſt que jamais un tel amour ne fait verſer de larmes; & quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, Monſieur, que ce que tous les

connaisseurs, les véritables gens de goût, se disent tous les jours en conversation; ce que vous avez entendu plusieurs fois chez moi; enfin ce qu'on pense, & ce que personne n'ose encore imprimer. Car vous savez comment les hommes sont faits, ils écrivent presque tous contre leur propre sentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, & j'ajoute que je respecte plus *Corneille*, & que je connais mieux le grand mérite de ce père du théâtre, que ceux qui le louent au hasard de ses défauts.

On a donné une Mérope sur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encore? Mais depuis le règne de *Charles II*, l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre, & il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint si mal cette passion. L'amour ridiculement amené, & traité de même, est encore le défaut le moins monstrueux de la Mérope anglaise. Le jeune *Egisthe*, tiré de sa prison par une fille d'honneur, amoureuse de lui, est conduit devant la reine, qui lui présente une coupe de poison & un poignard, & qui lui dit: „Si tu n'avales le poison, ce poignard va servir à tuer ta maîtresse.„ Le jeune homme boit, & on l'emporte mourant. Il revient au cinquième acte, annoncer froidement à *Mérope*, qu'il est son fils, & qu'il a tué le tyran. *Mérope* lui demande comment ce miracle s'est opéré? „Une amie de la fille d'honneur, répond-il, „avait mis du jus de pavot au lieu de poison dans „la coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a cru „mort: j'ai appris en m'éveillant que j'étais votre

„ fils, & sur le champ j'ai tué le tyran.„ Ainsi finit la tragédie.

Elle fut sans doute mal reçue : mais n'est-il pas bien étrange qu'on l'ait représentée? N'est-ce pas une preuve que le théâtre anglais n'est pas encore épuré? Il semble que la même cause, qui prive les Anglais du génie de la peinture & de la musique, leur ôte aussi celui de la tragédie. Cette île, qui a produit les plus grands philosophes de la terre, n'est pas aussi fertile pour les beaux arts; & si les Anglais ne s'appliquent sérieusement à suivre les préceptes de leurs excellens citoyens, *Addisson* & *Pope*, ils n'approcheront pas des autres peuples en fait de goût & de littérature.

Mais tandis que le sujet de Mérope était ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait long-temps qu'il était traité en Italie selon le goût des anciens. Dans ce seizième siècle, qui sera fameux dans tous les siècles, le comte de *Torelli* avait donné sa Mérope avec des chœurs. Il paraît que si M. *de la Chapelle* a outré tous les défauts du théâtre français, qui sont l'air romanesque, l'amour inutile, & les épisodes; & que si l'auteur anglais a poussé à l'excès la barbarie, l'indécence & l'absurdité, l'auteur italien avait outré les défauts des Grecs, qui sont le vide d'action, & la déclamation. Enfin, Monsieur, vous avez évité tous ces écueils, vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre; vous leur avez donné dans votre Mérope l'exemple d'une tragédie simple & intéressante.

J'en fus saisi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers; au contraire, plus je suis bon citoyen,

plus je cherche à enrichir mon pays des tréfors qui ne ſont point nés dans ſon ſein. Mon envie de traduire votre Mérope redoubla, lorſque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733. Je m'apperçus qu'en aimant l'auteur, je me ſentais encore plus d'inclination pour l'ouvrage; mais quand je voulus y travailler, je vis qu'il était abſolument impoſſible de la faire paſſer ſur notre théâtre français. Notre délicateſſe eſt devenue exceſſive: nous ſommes peut-être des Sybarites plongés dans le luxe, qui ne pouvons ſupporter cet air naïf & ruſtique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre grec.

Je craindrais qu'on ne ſouffrît pas chez nous le jeune *Egiſthe*, feſant préſent de ſon anneau à celui qui l'arrête, & qui s'empare de cette bague. Je n'oſerais haſarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonſtance où il ſe trouve autoriſe cette mépriſe.

Nos uſages, qui probablement permettent tant de choſes que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de repréſenter le tyran de *Mérope*, l'aſſaſſin de ſon époux & de ſes fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine; même je n'oſerais pas faire dire par *Mérope* au tyran: *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le temps que la fleur de la jeuneſſe ornait encore mon viſage?* Ces entretiens ſont naturels; mais notre parterre, quelquefois ſi indulgent, & d'autres fois ſi délicat, pourrait les trouver trop familiers, & voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raiſon.

Notre théâtre français ne ſouffrirait pas non plus que *Mérope* fît lier ſon fils ſur la ſcène à une colonne,

ni qu'elle courût sur lui deux fois, le javelot & la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuît deux fois devant elle, en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettraient encore moins que la confidente de *Mérope* engageât le jeune *Egisthe* à dormir sur la scène, afin de donner le temps à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encore une fois, que tout cela ne soit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art; & ces traits sont bien différens à Paris & à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces différences, que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, Monsieur, de vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre ouvrage, qui me paraissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune *Cresphonte*, & qui lui prend sa bague, lui dit:

Or dunque in tuo paese i servi
Han di coteste gemme? Un bel paese
Fia questo tuo; nel nostro una tal gemma
Ad un dito regal non sconverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce est écrite; parce que le temps qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

„ Les esclaves chez vous portent de tels joyaux!
„ Votre pays doit être un beau pays, sans doute;
„ Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois.

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine, qui refuse d'épouser après vingt ans l'assassin reconnu de sa famille:

La donna, come sai, ricusa e brama.

„ La femme, comme on sait, nous refuse & désire.

La suivante de la reine répond au tyran, qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage:

. . . . . Dissimulato in vano
Soffre di febre assalto; alquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar suoi spirti.

„ On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre;
„ Accordez quelque temps pour lui rendre ses forces.

Dans votre quatrième acte, le vieillard *Polydore* demande à un homme de la cour de *Mérope*, qui il est? Je suis *Euriſes*, le fils de *Nicandre*, répond-il. *Polydore* alors, en parlant de *Nicandre*, s'exprime comme le *Neſtor* d'*Homère*.

. . . . . Egli era umano
E liberal; quando appariva, tutti
Faceangli onor; io mi ricordo ancora
Di quando ei feſteggiò con bella pompa
Le ſue nozze con Silvia, ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque ſei quel fanciullin che in corte
Silvia condur ſolea quaſi per pompa:
Parmi l'altr' jeri. O quanto ſiete preſti,
Quanto mai v'affrettate, o giovinetti,
A farvi adulti, ed a gridar tacendo,
Che noi diam loco!

" Oh! qu'il était humain! qu'il était libéral!
" Que dès qu'il paraiſſait on lui feſait d'honneur!
" Je me ſouviens encor du feſtin qu'il donna,
" De tout cet appareil, alors qu'il épouſa
" La fille de Glicon & de cette Olimpie,
" La belle-ſœur d'Hipparque. Euriſes, c'eſt donc vous?
" Vous, cet aimable enfant, que ſi ſouvent Silvie
" Se feſait un plaiſir de conduire à la cour?
" Je crois que c'eſt hier. O que vous êtes prompte!
" Que vous croiſſez, jeuneſſe! & que dans vos beaux jours
" Vous nous avertiſſez de vous céder la place!

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine, répond :

. . . . . Oh curioſo
Punto i' non ſon : paſſò ſtagione : aſſai
Veduti ho ſagrificj, io mi ricordo
Di quello ancora quando il Rè Creſfonte
Incominciò a regnar. Quella fù pompa.
Ora più non ſi fanno a queſti tempi
Di cotai ſagrificj. Più di cento
Fur le beſtie ſvenate : i Sacerdoti
Riſplendean tutti, e dove ti volgeſſi
Altro non ſi vedea che argento ed oro.

" . . . . . Je ſuis ſans curioſité.
" Le temps en eſt paſſé, mes yeux ont aſſez vu
" De ces apprêts d'hymen, & de ces ſacrifices.
" Je me ſouviens encor de cette pompe auguſte,
" Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
" Du règne de Creſphonte. Ah, le grand appareil!

„ Il n'eſt plus aujourd'hui de ſemblables ſpectacles.
„ Plus de cent animaux y furent immolés :
„ Tous les prêtres brillaient, & les yeux éblouis
„ Voyaient l'argent & l'or par-tout étinceler.

Tous ces traits ſont naïfs : tout y eſt convenable à ceux que vous introduiſez ſur la ſcène, & aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles euſſent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes ; mais Paris & notre parterre veulent une autre eſpèce de ſimplicité. Notre ville pourrait même ſe vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin, il me ſemble qu'on ne repréſentait d'ordinaire des pièces de théâtre, dans cette première ville de la Grèce, que dans quatre fêtes ſolemnelles, & Paris a plus d'un ſpectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens, & notre ville eſt peuplée de près de huit cents mille habitans, parmi leſquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, & qui jugent preſque tous les jours.

Vous avez pu dans votre tragédie traduire cette élégante & ſimple comparaiſon de *Virgile :*

Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra
Amiſſos queritur fœtus.

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poëme épique, tant nous avons affaire à un maître dur, qui eſt le public.

Neſcis, heu neſcis noſtræ faſtidia Romæ :
Et pueri naſum rhinocerotis habent.

Les Anglais ont la coutume de finir preſque tous leurs actes par une comparaiſon ; mais nous exigeons, dans une tragédie, que ce ſoit les héros qui parlent, & non le poëte ; & notre public penſe que dans une grande criſe d'affaires, dans un conſeil, dans une paſſion violente, dans un danger preſſant, les princes, les miniſtres ne ſont point de comparaiſons poëtiques.

Comment pourrais-je encore faire parler ſouvent enſemble des perſonnages ſubalternes ? Ils ſervent chez vous à préparer des ſcènes intéreſſantes entre les principaux acteurs ; ce ſont les avenues d'un beau palais : mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc ſe plier au goût d'une nation, d'autant plus difficile qu'elle eſt depuis long-temps raſſaſiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême ſévérité réprouve, combien de beautés je regrettais ! combien me plaiſait la ſimple nature, quoique ſous une forme étrangère pour nous ! Je vous rends compte, Monſieur, d'une partie des raiſons qui m'ont empêché de vous ſuivre, en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une Mérope nouvelle : je l'ai donc faite différemment, mais je ſuis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait préſent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fît habiller à la mode de ſon pays.

Ma Mérope fut achevée au commencement de 1736, à peu près telle qu'elle eſt aujourd'hui. D'autres

études m'empêchèrent de la donner au théâtre; mais la raiſon qui m'en éloignait le plus était la crainte de la faire paraître après d'autres pièces heureuſes, dans leſquelles on avait vu depuis peu le même ſujet ſous des noms différens. Enfin j'ai haſardé ma tragédie, & notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il eſt arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où pluſieurs tableaux repréſentent le même ſujet. Les connaiſſeurs ſe plaiſent à remarquer les diverſes manières; chacun ſaiſit ſelon ſon goût le caractère de chaque peintre; c'eſt une eſpèce de concours qui ſert à la fois à perfectionner l'art, & à augmenter les lumières du public.

Si la Mérope françaiſe a eu le même ſuccès que la Mérope italienne, c'eſt à vous, Monſieur, que je le dois; c'eſt à cette ſimplicité dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a ſervi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours ſervi de guide.

J'aurais ſouhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens & des Anglais, employer l'heureuſe facilité des vers blancs, & je me ſuis ſouvenu plus d'une fois de ce paſſage du *Rucellai*.

Tu ſai pur che l'imagin della voce
Che riſponde da i ſaſſi, dove l'echo alberga,
Sempre nemica fù del noſtro regno,
E fù inventrice delle prime rime.

Mais je me ſuis apperçu, & j'ai dit, il y a long-temps, qu'une telle tentative n'aurait jamais de ſuccès

en France, & qu'il y aurait beaucoup plus de faibleſſe que de force à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation françaiſe. Notre poëſie n'a aucune des libertés de la vôtre, & c'eſt peut-être une des raiſons pour leſquelles les Italiens nous ont précédé de plus de trois ſiècles dans cet art ſi aimable & ſi difficile.

Je voudrais, Monſieur, pouvoir vous ſuivre dans vos autres connaiſſances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former ſur votre goût dans la ſcience de l'hiſtoire; non pas dans cette ſcience vague & ſtérile des faits & des dates, qui ſe borne à ſavoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeſte au monde, ſcience uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire ſans éclairer l'eſprit! Je veux parler de cette hiſtoire de l'eſprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace, de faute en faute & de préjugé en préjugé, les effets des paſſions des hommes, qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un ſavoir mal entendu, ont cauſé de maux, & qui ſuit ſurtout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puiſſances, & ce bouleverſement de tant d'empires.

C'eſt par-là que l'hiſtoire m'eſt précieuſe, & elle me le devient davantage par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaiſirs & de nouvelles lumières aux hommes. La poſtérité apprendra avec émulation que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, & que Vérone vous a élevé une ſtatue, avec cette inſcription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT: inſcription auſſi

belle, en son genre, que celle qu'on lit à Montpellier: A LOUIS XIV APRES SA MORT.

Daignez ajouter, Monsieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger que sa respectueuse estime vous attache autant que s'il était né à Vérone.

LETTRE
DE
M. DE LA LINDELLE
A M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOUS avez eu la politesse de dédier votre tragédie de Mérope à M. *Maffei*, & vous avez rendu service aux gens de lettres d'Italie & de France, en remarquant, avec la grande connaissance que vous avez du théâtre, la différence qui se trouve établie entre les bienséances de la scène française, & celles de la scène italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, & les ménagemens que vous avez eu pour M. *Maffei*, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur; mais moi qui n'ai en vue que la vérité, & le progrès des arts, je ne craindrai point de dire ce que pense le public éclairé, & ce que vous ne pouvez vous empêcher de penser vous-même.

L'abbé *des Fontaines* avait déjà relevé quelques fautes palpables de la Mérope de M. *Maffei ;* mais à ſon ordinaire, avec plus de groſſièreté que de juſteſſe, il ayait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaiſes. Ce ſatirique décrié n'avait ni aſſez de connaiſſance de la langue italienne, ni aſſez de goût pour porter un jugement ſain & exempt d'erreur.

Voici ce que penſent les littérateurs les plus judicieux que j'ai conſultés en France & delà les monts. La Mérope leur paraît ſans contredit le ſujet le plus touchant & le plus vraiment tragique qui ait jamais été au théâtre ; il eſt fort au-deſſus de celui d'Athalie, en ce que la reine *Athalie* ne veut pas aſſaſſiner le petit *Joas*, & qu'elle eſt trompée par le grand-prêtre qui veut venger ſur elle des crimes paſſés ; au lieu que dans la Mérope, c'eſt une mère qui, en vengeant ſon fils, eſt ſur le point d'aſſaſſiner ce fils même, ſon amour & ſon eſpérance. L'intérêt de Mérope eſt tout autrement touchant que celui de la tragédie d'Athalie ; mais il paraît que M. *Maffei* s'eſt contenté de ce que préſente naturellement ſon ſujet, & qu'il n'y a mis aucun art théâtral.

1. Les ſcènes ſouvent ne ſont point liées, & le théâtre ſe trouve vide ; défaut qui ne ſe pardonne pas aujourd'hui aux moindres poëtes.

2. Les acteurs arrivent, & partent ſouvent ſans raiſon ; défaut non moins eſſentiel.

3. Nulle vraiſemblance, nulle dignité, nulle bienſéance, nul art dans le dialogue, & cela dès la première ſcène, où l'on voit un tyran raiſonner paiſiblement avec *Mérope*, dont il a égorgé le mari

& les enfans, & lui parler d'amour; cela ſerait ſifflé à Paris par les moins connaiſſeurs.

4. Tandis que le tyran parle d'amour ſi ridiculement à cette vieille reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre : mais on ne ſait point, dans le cours de la pièce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend que c'eſt un voleur qui voulait lui prendre ſes habits. Quelle petiteſſe! quelle baſſeſſe! quelle ſtérilité! Cela ne ſerait pas ſupportable dans une farce de la foire.

5. Le *barigel*, ou le capitaine des gardes, ou le grand-prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau; ce qui fait une ſcène du plus bas comique, laquelle eſt écrite d'une manière digne de la ſcène.

6. La mère s'imagine d'abord que le voleur qui a été tué, eſt ſon fils. Il eſt pardonnable à une mère de tout craindre; mais il fallait à une reine-mère d'autres indices un peu plus nobles.

7. Au milieu de ces craintes, le tyran *Polyphonte* raiſonne de ſon prétendu amour avec la ſuivante de *Mérope*. Ces ſcènes froides & indécentes, qui ne ſont imaginées que pour remplir un acte, ne ſeraient pas ſouffertes ſur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, Monſieur, de remarquer modeſtement une de ces ſcènes, dans laquelle la ſuivante de *Mérope* prie le tyran de ne pas preſſer les noces; parce que, dit-elle, ſa maîtreſſe a *un aſſaut de fièvre :* & moi, Monſieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaiſſeurs, qu'un tel dialogue, & une telle réponſe, ne ſont dignes que du théâtre d'*Arlequin*.

8. J'ajouterai encore que quand la reine, croyant

son fils mort, dit qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, & le déchirer avec les dents, elle parle en *Cannibale* plus encore qu'en mère affligée, & qu'il faut de la décence par-tout.

9. *Egisthe*, qui a été annoncé comme un voleur, & qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même, est encore pris pour un voleur une seconde fois; il est mené devant la reine malgré le roi, qui pourtant prend sa défense. La reine le lie à une colonne, le veut tuer avec un dard, & avant de le tuer elle l'interroge. *Egisthe* lui dit que son père est un vieillard; & à ce mot de vieillard la reine s'attendrit. Ne voilà-t-il pas une bonne raison de changer d'avis, & de soupçonner qu'*Egisthe* pourrait bien être son fils? ne voilà-t-il pas un indice bien marqué? Est-il donc si étrange qu'un jeune homme ait un père âgé? *Maffei* a substitué cette faute, & ce manque d'art & de génie, à une autre faute plus grossière qu'il avait faite dans la première édition. *Egisthe* disait à la reine : *Ah! Polydore, mon père*. Et ce *Polydore* était en effet l'homme à qui *Mérope* avait confié *Egisthe*. Au nom de *Polydore*, la reine ne devait plus douter qu'*Egisthe* ne fût son fils; la pièce était finie. Ce défaut a été ôté; mais on y a substitué un défaut encore plus grand.

10. Quand la reine est ridiculement & sans raison en suspens sur ce mot de *vieillard*, arrive le tyran, qui prend *Egisthe* sous sa protection. Le jeune homme, qu'on devait représenter comme un héros, remercie le roi de lui avoir donné la vie, & le remercie avec un avilissement & une bassesse qui fait mal au cœur, & qui dégrade entièrement *Egisthe*.

11. Ensuite *Mérope* & le tyran passent leur temps ensemble

enſemble. *Mérope* évapore ſa colère en injures qui ne finiſſent point. Rien n'eſt plus froid que ces ſcènes de déclamations qui manquent de nœud, d'embarras, de paſſion contraſtée. Ce ſont des ſcènes d'écolier. Toute ſcène qui n'eſt pas une eſpèce d'action, eſt inutile.

12. Il y a ſi peu d'art dans cette pièce, que l'auteur eſt toujours forcé d'employer des confidentes & des confidens pour remplir ſon théâtre. Le quatrième acte commence encore par une ſcène froide & inutile entre le tyran & la ſuivante : enſuite cette ſuivante rencontre le jeune *Egiſthe*, je ne ſais comment, & lui perſuade de ſe repoſer dans le veſtibule, afin que, quand il ſera endormi, la reine puiſſe le tuer tout à ſon aiſe. En effet il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue ! & la reine vient pour la ſeconde fois une hache à la main pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette ſituation répétée deux fois eſt le comble de la ſtérilité, comme le ſommeil du jeune homme eſt le comble du ridicule. M. *Maffei* prétend qu'il y a beaucoup de génie & de variété dans cette ſituation répétée ; parce que la première fois la reine arrive avec un dard, & la ſeconde fois avec une hache : quel effort de génie !

13. Enfin le vieillard *Polydore* arrive tout à propos, & empêche la reine de faire le coup : on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéreſſans entre la mère & le fils, entr'eux deux & le tyran. Rien de tout cela : *Egiſthe* s'enfuit & ne voit point ſa mère ; il n'a aucune ſcène avec elle, ce qui eſt encore un défaut de génie inſupportable. *Mérope* demande au vieillard quelle récompenſe il veut ; &

ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi passe son temps une reine qui devrait courir après son fils. Tout cela est bas, déplacé & ridicule au dernier point.

14. Dans le cours de la pièce, le tyran veut toujours épouser; & pour y parvenir, il fait dire à *Mérope* qu'il va faire égorger tous les domestiques & les courtisans de cette princesse, si elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée! quel extravagant que ce tyran! M. *Maffei* ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour sauver l'honneur de la reine, qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille?

15. Autre puérilité de collége. Le tyran dit à son confident : *Je sais l'art de régner, je ferai mourir les audacieux, je lâcherai la bride à tous les vices, j'inviterai mes sujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables; j'exposerai les gens de bien à la fureur des scélérats, &c.* Quel homme a jamais pensé & prononcé de telles sottises? Cette déclamation de régent de sixième ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui sait gouverner?

On a reproché au grand *Racine* d'avoir dans Athalie fait dire à *Mathan* trop de mal de lui-même. Encore *Mathan* parle-t-il raisonnablement; mais ici, c'est le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner : c'est l'art d'être détrôné; & on ne peut lire de pareilles absurdités sans rire. M. *Maffei* est un étrange politique.

En un mot, Monsieur, l'ouvrage de *Maffei* est un très-beau sujet, & une très-mauvaise pièce. Tout le monde convient à Paris que la représentation n'en serait pas achevée, & tous les gens sensés d'Italie en

ſont très-peu de cas. C'eſt très-vainement que l'auteur dans ſes voyages n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire ſa tragédie : il lui était bien plus aiſé de payer un traducteur que de rendre ſa pièce bonne.

REPONSE
DE
M. DE VOLTAIRE.
A M. DE LA LINDELLE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monſieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à *Scaliger*. Vous me paraiſſez bien redoutable ; & ſi vous traitez ainſi M. *Maffei*, que n'ai-je point à craindre de vous ? J'avoue que vous avez trop raiſon ſur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramaſſer beaucoup de ronces & d'épines ; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaiſir de cueillir les fleurs ? Il y en a ſans doute dans la pièce de M. *Maffei*, & que j'oſe croire immortelles : telles ſont les ſcènes de la mère & du fils, & le récit de la fin. Il me ſemble que ces morceaux ſont bien touchans & bien pathétiques. Vous prétendez que c'eſt le ſujet ſeul qui en fait la beauté ; mais, Monſieur, n'était-ce pas le même ſujet dans les autres auteurs qui ont traité la Mérope ? Pourquoi, avec les

mêmes secours, n'ont-ils pas eu le même succès? Cette seule raison ne prouve-t-elle pas que M. *Maffei* doit autant à son génie qu'à son sujet?

Je ne vous le dissimulerai pas. Je trouve que M. *Maffei* a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penser à *Mérope* que son fils est l'assassin de son fils même. Je n'ai pu me servir comme lui d'un anneau, parce que depuis l'*anneau royal* dont *Boileau* se moque dans ses Satires, cela semblerait trop petit sur notre théâtre. Il faut se plier aux usages de son siècle & de sa nation : mais par cette raison-là même, il ne faut pas condamner légèrement les nations étrangères.

Ni M. *Maffei* ni moi, n'exposons des motifs bien nécessaires pour que le tyran *Polyphonte* veuille absolument épouser *Mérope*. C'est peut-être là un défaut du sujet ; mais je vous avoue que je crois qu'un tel défaut est fort léger, quand l'intérêt qu'il produit est considérable. Le grand point est d'émouvoir & de faire verser des larmes. On a pleuré à Vérone & à Paris : voilà une grande réponse aux critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il est beau de toucher avec ses imperfections! Il est vrai qu'on pardonne beaucoup de choses en Italie, qu'on ne passerait pas en France : premièrement parce que les goûts, les bienséances, les théâtres n'y sont pas les mêmes ; secondement, parce que les Italiens, n'ayant point de ville où l'on représente tous les jours des pièces dramatiques, ne peuvent être aussi exercés que nous en ce genre. Le beau monstre de l'opéra étouffe chez eux *Melpomène ;* & il y a tant de *castrati*, qu'il n'y a plus de place pour les *Esope* & les *Roscius*. Mais si

jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théâtres sont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aisés à faire, leur nation plus sensible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance & la paix, &c.

PERSONNAGES.

MEROPE, veuve de *Cresphonte* Roi de Messène.

EGISTHE, fils de *Mérope.*

POLYPHONTE, tyran de Messène.

NARBAS, vieillard.

EURYCLES, favori de *Mérope.*

EROX, favori de *Polyphonte.*

ISMENIE, confidente de *Mérope.*

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.



barbare ! il eſt mon fils.

Merope Act. 4 Sc. 2.

J. M. Moreau le jeune. 1783 *Duclos Sculp.*

MEROPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

GRANDE Reine, écartez ces horribles images;
Goûtez des jours sereins, nés du sein des orages. (*a*)
Les dieux nous ont donné la victoire & la paix:
Ainsi que leur courroux, ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide, & sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis,
Divisés d'intérêts, & pour le crime unis,
Par les saccagemens, le sang & le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des lois, les ministres des dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits:
Vous, veuve de Cresphonte, & fille de nos rois,
Vous que tant de constance, & quinze ans de misère,
Font encor plus auguste, & nous rendent plus chère;

Vous pour qui tous les cœurs en secret réunis.....

MEROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils?

ISMENIE.

Vous pouvez l'espérer: déjà, d'un pas rapide,
Vos esclaves en foule ont couru dans l'Elide;
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis, sans doute, en de fidelles mains
Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

MEROPE.

Me rendrez-vous mon fils, Dieux témoins de mes larmes?
Egisthe est-il vivant? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide.
C'est votre fils, hélas! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des rois, & du plus grand des dieux,
L'image de l'époux dont j'adore la cendre?

ISMENIE.

Mais quoi! cet intérêt, & si juste, & si tendre,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MEROPE.

Je suis mère; & tu peux encor t'en étonner?

ISMENIE.

Du sang dont vous sortez l'auguste caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MEROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette;
Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète:
Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.

Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la solitude où j'étais retenue,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
Egisthe, écrivait-il, mérite un meilleur sort:
Il est digne de vous & des dieux dont il sort:
En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte:
Espérez tout de lui: mais craignez Polyphonte.

ISMENIE.

De Polyphonte au moins prévenez les desseins;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

MEROPE.

L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang!
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire?
Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des dieux.
O perfidie! ô crime! ô jour fatal au monde!
O mort toujours présente à ma douleur profonde!
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris: „ Sauvez le roi, son épouse & ses fils. „
Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyans le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, & souillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresphonte en expirant me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,

Tendres & premiers fruits d'une union ſi chère,
Sanglans & renverſés ſur le ſein de leur père,
A peine ſoulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs aſſaſſins.
Egiſthe échappa ſeul: un dieu prit ſa défenſe.
Veille ſur lui, grand Dieu, qui ſauvas ſon enfance:
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux
Du fond de ſes déſerts au rang de ſes aïeux!
J'ai ſupporté quinze ans mes fers & ſon abſence;
Qu'il règne au lieu de moi: voilà ma récompenſe.

SCENE II.

MEROPE, ISMENIE, EURYCLES.

MEROPE.

HÉ bien! Narbas? mon fils?

EURYCLES.

Vous me voyez confus,
Tant de pas, tant de ſoins ont été ſuperflus.
On a couru, Madame, aux rives du Pénée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée;
Narbas eſt inconnu: le ſort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ſes pas.

MEROPE.

Hélas! Narbas n'eſt plus; j'ai tout perdu ſans doute.

ISMENIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute:
Peut-être, ſur les bruits de cette heureuſe paix,
Narbas ramène un fils ſi cher à nos ſouhaits.

EURYCLES.

Peut-être sa tendresse, éclairée & discrète,
A caché son voyage ainsi que sa retraite:
Il veille sur Egisthe; il craint ces assassins,
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu, j'assure son passage;
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés
Des yeux toujours ouverts, & des bras éprouvés.

MEROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYCLES.

Hélas! que peut pour vous ma triste vigilance?
On va donner son trône; en vain ma faible voix
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injustice triomphe, & ce peuple à sa honte,
Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte.

MEROPE.

Et le sort jusque-là pourrait nous avilir?
Mon fils dans ses Etats reviendrait pour servir?
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres?
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres?
Je n'ai donc plus d'amis? Le nom de mon époux,
Insensibles Sujets, a donc péri pour vous?
Vous avez oublié ses bienfaits & sa gloire?

EURYCLES.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire.
On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint;
Mais la force l'emporte, & Polyphonte est craint.

MEROPE.

Ainsi donc par mon peuple en tout temps accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée,

Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
Allons, & rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides :
Flattons leur espérance, excitons leur amour.
Parlez, & de leur maître annoncez le retour.

EURYCLES.

Je n'ai que trop parlé; Polyphonte en alarmes
Craint déjà votre fils, & redoute vos larmes.
La fière ambition dont il est dévoré
Est inquiète, ardente, & n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pylos & d'Amphryse,
S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir:
Il touche à la couronne; & pour mieux la ravir,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De lois qu'il ne corrompe, & de sang qu'il ne verse:
Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

MEROPE.

Quoi! par-tout sous mes pas le sort creuse un abyme!
Je vois autour de moi le danger & le crime!
Polyphonte, un sujet de qui les attentats....

EURICLES.

Dissimulez, Madame, il porte ici ses pas.

SCENE III.

MEROPE, POLYPHONTE, EROX.

POLYPHONTE.

MADAME, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie;
Et les chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messène,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre & le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien:
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie:
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais, je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste & sévère a pour vous peu de charmes;
Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raison d'Etat connaît peu ces caprices;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre & vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire;
Vous êtes de nos rois, & la fille, & la mère;
Mais l'Etat veut un maître, & vous devez songer
Que pour garder vos droits, il les faut partager.

MEROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire & de vous épouser?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'héritage funeste?
Je mettrais en vos mains sa mère & son Etat,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat?

POLYPHONTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'Etat quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie:
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie:
Ce sang coula pour vous; & malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus:
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MEROPE.

Un parti! Vous, barbare, au mépris de nos lois!
Est-il d'autre parti que celui de vos rois?
Est-ce là cette foi, si pure & si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort, & dont il tient l'empire?

POLYPHONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire.

Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux,
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Eprouvé par le temps, digne en effet de l'être;
Un roi qui la défende: & j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Egisthe jeune encore, & sans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de sa naissance;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage,
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage;
C'est le fruit des travaux & du sang répandu;
C'est le prix du courage: & je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos & d'Amphryse,
Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
Presque en votre présence assassinés par eux,
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie,
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés:
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, Madame, & mon rang, & mon titre:
La valeur fit ces droits, le ciel en est l'arbitre.
Que votre fils revienne, il apprendra sous moi
Les leçons de la gloire, & l'art de vivre en roi:
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur, & plus noble, & plus grand;
Je songe à ressembler au dieu dont il descend:
En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
Et de servir au fils, & d'exemple, & de père.

MEROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu dont vous feriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance,
Défendez votre roi, secourez l'innocence,
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mère à force de vertu,
Dans vos murs relevés rappelez votre maître:
Alors jusques à vous je descendrai peut-être.
Je pourrais m'abaisser; mais je ne puis jamais
Devenir la complice & le prix des forfaits.

SCENE IV.

POLYPHONTE, EROX.

EROX.

SEIGNEUR, attendez-vous que son ame fléchisse?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice?
Vous avez su du trône applanir le chemin;
Et pour vous y placer, vous attendez sa main?

POLYPHONTE.

Entre ce trône & moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
Mérope attend Egisthe: & le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparaît, peut se tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai son père & ses deux frères,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières:

Et

En vain, dans ce palais, où la sédition
Remplissait tout d'horreur & de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & sombre
Couvrît mes attentats du secret de son ombre:
En vain, du sang des rois, dont je suis l'oppresseur,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur:
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejeton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Messène est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang & de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
Le souvenir du père, & cent rois pour aïeux,
Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux;
Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.
Egisthe est l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me servaient arracha son enfance:
Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ses couriers; ma juste prévoyance
De Mérope & de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le sort, il peut se démentir;
De la nuit du silence un secret peut sortir;
Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance. (1)

EROX.

Ah! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.

Vos ordres ſont ſuivis: déjà vos ſatellites
D'Elide & de Meſſène occupent les limites.
Si Narbas reparaît, ſi jamais à leurs yeux
Narbas ramène Egiſthe, ils périſſent tous deux

POLYPHONTE.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle?

EROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle:
Aucun d'eux ne connaît ce ſang qui doit couler,
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur eſt dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge;
L'autre, comme un eſclave, & comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des lois il faut ſacrifier.

POLYPHONTE.

Hé bien encor ce crime, il m'eſt trop néceſſaire.
Mais en perdant le fils, j'ai beſoin de la mère;
J'ai beſoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'uſurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidelle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs; à peine ils ſont à moi:
Echauffés par l'eſpoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
Toi, dont le ſort dépend de ma grandeur ſuprême,
Appui de mes projets par tes ſoins dirigés,
Erox, va réunir les eſprits partagés;
Que l'avare en ſecret te vende ſon ſuffrage;
Aſſure au courtiſan ma faveur en partage;

Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer aux pieds du trône en vain m'a su conduire ;
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer. (2)

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, EURYCLES, ISMENIE

MEROPE.

Quoi! l'univers se tait sur le destin d'Egisthe!
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien su?

EURYCLES.

On n'a rien découvert, & tout ce qu'on a vu,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégouttante;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MEROPE.

Un meurtre! un inconnu! Qu'a-t-il fait, Euryclès?
Quel sang a-t-il versé? Vous me glacez de crainte.

EURYCLES.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte!
Le moindre événement vous porte un coup mortel;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel;
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands, ces bords sont infectés;
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force; & nos champs, & nos villes

Redemandent aux dieux, trop long-temps négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MEROPE.

Quel est cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLES.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MEROPE.

N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence.
Le témoin le plus vil & les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse;
Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse:
Mon cœur a tout à craindre, & rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURYCLES,

(*à Isménie.*)

Vous serez obéie. Allez, & qu'on l'amène.
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

MEROPE.

Je sens que je vais prendre un inutile soin.
Mon désespoir m'aveugle, il m'emporte trop loin:
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère;
On détrône le fils, on outrage la mère.
Polyphonte, abusant de mon triste destin,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURYCLES.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je sais que cet hymen offense votre gloire:

Mais je vois qu'on l'exige; & le fort irrité
Vous fait de cet opprobre une néceſſité.
C'eſt un cruel parti; mais c'eſt le ſeul, peut-être,
Qui pourrait conſerver le trône à ſon vrai maître.
Tel eſt le ſentiment des chefs & des ſoldats;
Et l'on croit....

MEROPE.

Non, mon fils ne le ſouffrirait pas.
L'exil, où ſon enfance a langui condamnée,
Lui ſerait moins affreux que ce lâche hymenée.

EURYCLES.

Il le condamnerait, ſi, paiſible en ſon rang,
Il n'en croyait ici que les droits de ſon ſang;
Mais ſi par les malheurs ſon ame était inſtruite,
Sur ſes vrais intérêts s'il réglait ſa conduite,
De ſes triſtes amis s'il conſultait la voix
Et la néceſſité ſouveraine des lois,
Il verrait que jamais ſa malheureuſe mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MEROPE.

Ah! que me dites-vous?

EURYCLES.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle & vos calamités.

MEROPE.

Quoi! vous me demandez que l'intérêt ſurmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte!
Vous, qui me l'avez peint de ſi noires couleurs!

EURYCLES.

Je l'ai peint dangereux, je connais ſes fureurs;
Mais il eſt tout-puiſſant; mais rien ne lui réſiſte:
Il eſt ſans héritier, & vous aimez Egiſthe.

MEROPE.

Ah! c'eſt ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours, & d'hymen, & d'empire?
Parlez-moi de mon fils, dites-moi s'il reſpire.
Cruel! apprenez-moi...

EURYCLES.

Voici cet étranger,
Que vos triſtes ſoupçons brûlaient d'interroger.

SCENE II.

MEROPE, EURYCLES, EGISTHE *enchaîné*, ISMENIE, Gardes.

EGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Iſménie.*

EST-CE là cette reine auguſte & malheureuſe,
Celle de qui la gloire, & l'infortune affreuſe,
Retentit juſqu'à moi dans le fond des déſerts?

ISMENIE.

Raſſurez-vous, c'eſt elle. (*elle ſort.*)

EGISTHE.

O Dieu de l'univers!
Dieu, qui formas ſes traits, veille ſur ton image:
La vertu ſur le trône eſt ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'eſt-là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors ſi doux ait un cœur ſi cruel?
Approche, malheureux, & diſſipe tes craintes.
Réponds-moi: de quel ſang tes mains ſont-elles teintes?

EGISTHE.

O Reine! pardonnez. Le trouble, le reſpect,
Glacent ma triſte voix tremblante à votre aſpect.
(*à Euryclès.*)
Mon ame, en ſa préſence, étonnée, attendrie....

MEROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?

EGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du ſort
Et ſes propres fureurs ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune homme! Mon ſang s'eſt glacé dans mes veines.
Ah!... T'était-il connu?

EGISTHE.

Non: les champs de Meſſene,
Ses murs, leurs citoyens, tout eſt nouveau pour moi.

MEROPE.

Quoi! ce jeune inconnu s'eſt armé contre toi?
Tu n'aurais employé qu'une juſte défenſe?

EGISTHE.

J'en atteſte le ciel, il ſait mon innocence.
Aux bords de la Pamiſe, en un temple ſacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, eſt adoré,
J'oſais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes:
Je ne pouvais offrir ni préſens ni victimes;
Né dans la pauvreté, j'offrais de ſimples vœux,
Un cœur pur & ſoumis, préſent des malheureux.
Il ſemblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-deſſus de moi-même élevât mon courage.

Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un & l'autre à ces mots ont levé le poignard;
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard.
Cette main du plus jeune a puni la furie;
Percé de coups, Madame, il est tombé sans vie:
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avoûrai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyais; vos soldats m'ont bientôt arrêté:
Ils ont nommé Mérope, & j'ai rendu les armes.

EURYCLES.

Eh! Madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MEROPE.

Te le dirai-je? Hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô Ciel!.. j'ai cru.. Que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image & des rapports si doux?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse!

EURYCLES.

Rejetez donc, Madame, un soupçon qui l'accuse;
Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un imposteur.

MEROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.

Demeurez; en quel lieu le ciel vous fit-il naître?

EGISTHE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entends-je! en Elide! Ah! peut-être...
L'Elide .. répondez... Narbas vous eſt connu?
Le nom d'Egiſthe au moins juſqu'à vous eſt venu?
Quel était votre état, votre rang, votre père?

EGISTHE.

Mon père eſt un vieillard accablé de miſère;
Polyclète eſt ſon nom; mais Egiſthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MEROPE.

O Dieux! vous vous jouez d'une triſte mortelle!
J'avais de quelque eſpoir une faible étincelle:
J'entrevoyais le jour, & mes yeux affligés
Dans la profonde nuit ſont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce?

EGISTHE.

Si la vertu ſuffit pour faire la nobleſſe,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne ſont point des mortels dignes de vos mépris:
Leur ſort les avilit; mais leur ſage conſtance
Fait reſpecter en eux l'honorable indigence.
Sous ſes ruſtiques toits mon père vertueux
Fait le bien, ſuit les lois, & ne craint que les dieux.

MEROPE.

Chaque mot qu'il me dit eſt plein de nouveaux charmes:
Pourquoi donc le quitter, pourquoi cauſer ſes larmes?
Sans doute il eſt affreux d'être privé d'un fils.

EGISTHE.

Un vain déſir de gloire a ſéduit mes eſprits.

On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix:
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Elide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, & vous offrir mon bras;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage:
A mes parens, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours:
C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni: le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, & m'a rendu coupable.

MEROPE.

Il ne l'est point, j'en crois son ingénuité:
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfesante;
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Egisthe; Egisthe est de son âge:
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté. (3)
L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage!
Si du moins...

SCENE III.

MEROPE, EGISTHE, EURYCLES, ISMENIE.

ISMENIE.

AH! Madame, entendez-vous ces cris?
Savez-vous bien....

MEROPE.

Quel trouble alarme tes esprits?

ISMENIE.

Polyphonte l'emporte, & nos peuples volages
A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait.

EGISTHE.

J'avais cru que les dieux
Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
Dieux! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre!
Errant, abandonné, je fuis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(*on emmène Egisthe.*)

EURYCLES *à Mérope.*

Je vous l'avais prédit:
Vous avez trop bravé son offre & son crédit.

MEROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abyme où nous sommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais justice; ils la refusent tous.

EURYCLES.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous

Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage
Pourraient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, & d'un peuple d'ingrats.

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'ETAT n'eſt point ingrat; non, Madame, on vous aime;
On vous conſerve encor l'honneur du diadème:
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir ſouverain.

MEROPE.

On oſe me donner au tyran qui me brave;
On a trahi le fils, on fait la mère eſclave.

ISMENIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux;
Suivez ſa voix, Madame; elle eſt la voix des dieux.

MEROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie
Rachète un vain honneur à force d'infamie!

SCENE V.

MEROPE, EURYCLES, ISMENIE.

EURYCLES.

MADAME, je reviens en tremblant devant vous:
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups,
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

MEROPE.

Je n'en ai plus ; les maux ont laſſé mon courage:
Mais, n'importe ; parlez.

EURYCLES.

C'en eſt fait ; & le ſort...
Je ne puis achever.

MEROPE.

Quoi ! mon fils !

EURYCLES.

Il eſt mort.
Il eſt trop vrai : déjà cette horrible nouvelle
Conſterne vos amis, & glace tout leur zèle.

MEROPE.

Mon fils eſt mort !

ISMENIE.

O Dieux !

EURYCLES.

D'indignes aſſaſſins
Des piéges de la mort ont ſemé les chemins.
Le crime eſt conſommé.

MEROPE.

Quoi! ce jour que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi! Mérope vit encore!
Il n'eſt plus! Quelles mains ont déchiré ſon flanc?
Quel monſtre a répandu les reſtes de mon ſang?

EURYCLES.

Hélas! cet étranger, ce ſéducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu pourſuivie,
Pour qui tant de pitié naiſſait dans votre ſein,
Lui que vous protégiez!

MEROPE.

Ce monſtre eſt l'aſſaſſin?

EURYCLES.

Oui, Madame: on en a des preuves trop certaines;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ſes compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui ſur Egiſthe a mis ſes mains hardies
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux:
(*on apporte cette armure dans le fond du théâtre.*)
Le traître avait jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques ſanglantes.

MEROPE.

Ah! que me dites-vous? Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Creſphonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée!
Quoi, ce monſtre avait pris cette armure ſacrée?

EURYCLES.

Celle qu'Egisthe même apportait en ces lieux.

MEROPE.

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux!
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURYCLES.

C'était Narbas, c'était son déplorable guide;
Polyphonte l'avoue.

MEROPE.

Affreuse vérité!
Hélas! de l'assassin le bras ensanglanté,
Pour dérober aux yeux son crime & son parjure,
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture!
Je vois tout. O mon fils, quel horrible destin!

EURYCLES.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin?

SCENE VI.

MEROPE, EURYCLES, ISMENIE, EROX, Gardes de Polyphonte.

EROX.

MADAME, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre son secours.
Il a su que d'Egisthe on a tranché les jours;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine....

MEROPE.

Il y prend part, Erox, & je le crois sans peine;

Il en jouit du moins, & les deſtins l'ont mis
Au trône de Creſphonte, au trône de mon fils.

EROX.

Il vous offre ce trône; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus, le ſanglant héritage;
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous.
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable,
Le droit de le punir eſt un droit reſpectable:
C'eſt le devoir des rois, le glaive de Thémis,
Ce grand ſoutien du trône, à lui ſeul eſt commis:
A vous, comme à ſon peuple, il veut rendre juſtice.
Le ſang des aſſaſſins eſt le vrai ſacrifice
Qui doit de votre hymen enſanglanter l'autel.

MEROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polyphonte eſt roi, je veux que ſa puiſſance
Laiſſe à mon déſeſpoir le ſoin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il poſſède, & mes biens, & mon rang;
Tout l'honneur que je veux, c'eſt de venger mon ſang.
Ma main eſt à ce prix; allez, qu'il s'y prépare:
Je la retirerai du ſein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

EROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets ſon cœur ſera ſenſible.

SCENE VII.

MEROPE, EURYCLES, ISMENIE.

MEROPE.

NON, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURYCLES.

Madame, au nom des dieux...

MEROPE.

Ils m'ont trop poursuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi, vivre! moi, lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux dévorant ma tristesse,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, & la mort un devoir.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ! ô vieilleſſe peſante !
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
Je l'ai perdu; la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître ?
Quels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi!
Je reviens ſans Egiſthe; & Polyphonte eſt roi!
Cet heureux artiſan de fraudes & de crimes,
Cet aſſaſſin farouche, entouré de victimes,
Qui, nous perſécutant de climats en climats,
Sema par-tout la mort, attachée à nos pas:
Il règne, il affermit le trône qu'il profane;
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne ! (4)
Dieux ! cachez mon retour à ſes yeux pénétrans.
Dieux ! dérobez Egiſthe au fer de ſes tyrans.
Guidez-moi vers ſa mère, & qu'à ſes pieds je meure.
Je vois, je reconnais cette triſte demeure,
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où ſon fils tout ſanglant fut ſauvé dans mes bras.
Hélas ! après quinze ans d'exil & de miſère,
Je viens coûter encor des larmes à ſa mère.
A qui me déclarer? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami, dont la main me conduiſe à ſes yeux;

Aucun ne se présente à ma débile vue.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue:
J'entends des cris plaintifs. Hélas! dans ce palais
Un dieu persécuteur habite pour jamais.

SCENE II.

NARBAS, ISMENIE, *dans le fond du théâtre, où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.*

ISMENIE.

QUEL est cet inconnu, dont la vue indiscrète
Ose troubler la reine, & percer sa retraite?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux?

NARBAS.

Oh! qui que vous soyez, excusez mon audace:
C'est un infortuné qui demande une grace.
Il peut servir Mérope; il voudrait lui parler.

ISMENIE.

Ah! quel temps prenez-vous pour oser la troubler?
Respectez la douleur d'une mère éperdue;
Malheureux étranger, n'offensez point sa vue;
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.
Je ne suis point, Madame, étranger dans Messène.
Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,
Que mon cœur, à son sort attaché comme vous,
De sa longue infortune a senti tous les coups.

Quelle eſt donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée?

ISMENIE.

C'eſt la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Creſphonte.

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon maître! ô cendres que j'adore!

ISMENIE.

L'épouſe de Creſphonte eſt plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ſes malheurs inouis?

ISMENIE.

Le coup le plus terrible; on a tué ſon fils.

NARBAS.

Son fils Egiſthe, ô Dieux! le malheureux Egiſthe!

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un ſort ſi triſte.

NARBAS.

Son fils ne ſerait plus?

ISMENIE.

Un barbare aſſaſſin
Aux portes de Meſſène a déchiré ſon ſein.

NARBAS.

O deſeſpoir! ô mort que ma crainte a prédite!
Il eſt aſſaſſiné? Mérope en eſt inſtruite?
Ne vous trompez-vous pas?

ISMENIE.

Des ſignes trop certains
Ont éclairé nos yeux ſur ſes affreux deſtins.

C'eſt vous en dire aſſez ; ſa perte eſt aſſurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de ſoins !

ISMENIE.

Au déſeſpoir livrée
Mérope va mourir, ſon courage eſt vaincu :
Pour ſon fils ſeulement Mérope avait vécu :
Des nœuds qui l'arrêtaient ſa vie eſt dégagée ;
Mais avant de mourir elle ſera vengée :
Le ſang de l'aſſaſſin par ſa main doit couler ;
Au tombeau de Creſphonte elle va l'immoler.
Le roi qui l'a permis cherche à flatter ſa peine ;
Un des ſiens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'inſtant ce lâche meurtrier,
Qu'au ſang d'un fils ſi cher on va ſacrifier.
Mérope cependant, dans ſa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeſte écarter tout le monde.

NARBAS *s'en allant.*

Hélas ! s'il eſt ainſi, pourquoi me découvrir ?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

ISMENIE *ſeule.*

CE vieillard eſt ſans doute un citoyen fidèle ;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle :
Il pleure : & tout le reſte, eſclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel ſi grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
La tranquille pitié fait verſer moins de larmes.
Il montrait pour Egiſthe un cœur trop paternel !
Hélas ! courons à lui.... Mais quel objet cruel !

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURYCLES, EGISTHE *enchaîné*, Gardes, Sacrificateurs.

MEROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui soient égaux au crime;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTHE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands Dieux, à l'innocent propices.

EURYCLES.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MEROPE *avançant.*

Oui sans doute, il le faut. Monstre! qui t'a porte
A ce comble du crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait?

EGISTHE.

Les dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice;
Qui peut avoir si-tôt lassé votre justice?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?

MEROPE.

Quel intérêt? barbare!

EGISTHE.

Hélas! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image :
Que j'en suis attendri! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MEROPE.

Le cruel! à quel point on l'instruisit à feindre!
Il m'arrache la vie, & semble encor me plaindre.
(*elle se jette dans les bras d'Isménie.*)

EURYCLES.

Madame, vengez-vous, & vengez à la fois
Les lois & la nature, & le sang de nos rois.

EGISTHE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice?
On m'accueille, on me flatte, on résout mon supplice.
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets?
Mère trop malheureuse, & dont la voix si chère
M'avait prédit....

MEROPE.

Barbare! il te reste une mère. (5)
Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

EGISTHE.

Si tel est mon malheur,
S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux! Le ciel fait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie, & pour vous, & pour lui.

MEROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure....

EGISTHE.

Elle eſt à moi.

MEROPE.

Comment ? que dis-tu ?

EGISTHE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MEROPE.

Qui ? ton père ? en Elide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? parle : réponds.

EGISTHE.

Son nom eſt Polyclète :
Je vous l'ai déjà dit.

MEROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié ſuſpendait ma fureur !
C'en eſt trop ; ſecondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monſtre, ce perfide.
(*levant le poignard.*)
Mânes de mon cher fils, mes bras enſanglantés....

NARBAS *paraiſſant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire ? ô Dieux !

MEROPE.

Qui m'appelle ?

NARBAS.

Arrêtez

Hélas! il eſt perdu, ſi je nomme ſa mère,
S'il eſt connu.

MEROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

EGISTHE *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père!

MEROPE.

Son père!

EGISTHE *à Narbas.*

Hélas! que vois-je? ou portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS.

Ah! Madame, empêchez qu'on achève le crime,
Eurycles, écoutez, écartez la victime;
Que je vous parle.

EURYCLES *emmène Egiſthe, & ferme le fond du théâtre.*

O Ciel!

MEROPE *s'avançant.*

Vous me faites trembler:
J'allais venger mon fils.

NARBAS *ſe jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.
Egiſthe...

MEROPE *laiſſant tomber le poignard.*

Hé bien, Egiſthe?

NARBAS.

O Reine infortunée!
Celui dont votre main tranchait la deſtinée,
C'eſt Egiſthe...

MEROPE.

Il vivrait ?

NARBAS.

C'eſt lui, c'eſt votre fils.

MEROPE *tombant dans les bras d'Iſménie.*

Je me meurs !

ISMENIE.

Dieux puiſſans !

NARBAS *à Iſménie.*

Rappelez ſes eſprits.
Hélas ! ce juſte excès de joie & de tendreſſe,
Ce trouble ſi ſoudain, ce remords qui la preſſe,
Vont conſumer ſes jours uſés par la douleur.

MEROPE *revenant à elle.*

Ah, barbare ! eſt-ce vous ? eſt-ce un ſonge trompeur ?
Quoi ! c'eſt vous ? c'eſt mon fils ? qu'il vienne, qu'il paraiſſe.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juſte tendreſſe.
(*à Iſménie.*)
Vous, cachez à jamais ce ſecret important,
Le ſalut de la reine & d'Egiſthe en dépend.

MEROPE.

Ah ! quel nouveau danger empoiſonne ma joie ?
Cher Egiſthe ! quel dieu défend que je te voie ?
Ne m'eſt-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connaiſſant pas, vous alliez l'égorger ;
Et ſi ſon arrivée eſt ici découverte,
En le reconnaiſſant vous aſſurez ſa perte.
Malgré la voix du ſang, feignez, diſſimulez ;
Le crime eſt ſur le trône, on vous pourſuit, tremblez.

SCENE V.

MEROPE, EURYCLES, NARBAS, ISMENIE.

EURYCLES.

AH! Madame, le roi commande qu'on faiſiſſe....

MEROPE.

Qui?

EURYCLES.

Ce jeune étranger qu'on deſtine au ſupplice.

MEROPE *avec tranſport.*

Hé bien, cet étranger, c'eſt mon fils, c'eſt mon ſang.
Narbas, on va plonger le couteau dans ſon flanc!
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MEROPE.

C'eſt mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi? quelle entrepriſe exécrable & ſoudaine!
Pourquoi m'ôter Egiſthe?

EURYCLES.

Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger! qui? lui? ſait-il quelle eſt ſa mère?

EURYCLES.

Nul ne ſoupçonne encor ce terrible myſtère.

MEROPE.

Courons à Polyphonte, implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, & ne craignez que lui.

EURYCLES.

Si les droits de ce fils sont au roi quelque ombrage,
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien.
Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Egisthe, alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse! lui? quel coup de foudre! ô Ciel!

MEROPE.

C'est mourir trop long-temps dans ce trouble cruel.
Je vais...

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable!
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURYCLES.

Narbas, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresphonte.

NARBAS.

Il en est l'assassin.

MEROPE.

Lui? ce traître!

NARBAS.

Oui, lui-même; oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Egisthe, & le père, & les frères:

Je l'ai vu ſur mon roi, j'ai vu porter les coups,
Je l'ai vu tout couvert du ſang de votre époux.

MEROPE.

Ah Dieux!

NARBAS.

J'ai vu ce monſtre entouré de victimes :
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguiſa ſa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais :
Il y porta la flamme ; & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du ſang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Aſſaſſin de ſon prince, il parut ſon vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée ;
Et moi, perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languiſſans.
Les dieux ont pris pitié de ſes jours innocens ;
Je l'ai conduit ſeize ans de retraite en retraite,
J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète ;
Et lorſqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polyphonte eſt ſon maître, & devient votre époux! (6)

MEROPE.

Ah! tout mon ſang ſe glace à ce récit horrible.

EURYCLES.

On vient : c'eſt Polyphonte.

MEROPE.

O Dieux! eſt-il poſſible?
(*à Narbas.*)
Va, dérobe ſurtout ta vue à ſa fureur.

NARBAS.

Hélas! ſi votre fils eſt cher à votre cœur,

Avec son assassin dissimulez, Madame.

EURYCLES.

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame.
Un seul mot peut le perdre.

MEROPE *à Euryclès.*

Ah! cours; & que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURYCLES.

N'en doutez point.

MEROPE.

Hélas! J'espère en ta prudence:
C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux! ce monstre s'avance.

SCENE VI.

MEROPE, POLYPHONTE, EROX, ISMENIE, Suite.

POLYPHONTE.

LE trône vous attend, & les autels sont prêts;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, & que je vous défende.
Deux complices, déjà par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang le sang de votre fils.
Mais malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet assassin;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MEROPE.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

POLYPHONTE.

C'eſt le devoir des rois, c'eſt le ſoin qui m'anime.

MEROPE.

Vous?

POLYPHONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils ſerait-il altéré?

MEROPE.

Puiſſent ſes ennemis périr dans les ſupplices!
Mais ſi ce meurtrier, Seigneur, a des complices;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas.....
Ceux dont la race impie a maſſacré le père,
Pourſuivront à jamais, & le fils, & la mère.
Si l'on pouvait.....

POLYPHONTE.

C'eſt-là ce que je veux ſavoir;
Et déjà le coupable eſt mis en mon pouvoir.

MEROPE.

Il eſt entre vos mains?

POLYPHONTE.

Oui, Madame, & j'eſpère
Percer en lui parlant ce ténébreux myſtère.

MEROPE.

Ah! barbare!... A moi ſeule il faut qu'il ſoit remis.
Rendez-moi... Vous ſavez que vous l'avez promis.

(*à part.*)

(*à part.*)

O mon ſang! ô mon fils! quel ſort on vous prépare!

(*à Polyphonte.*)

Seigneur, ayez pitié.....

POLYPHONTE.

Quel tranſport vous égare?

Il mourra.

MEROPE.

Lui?

POLYPHONTE.

Sa mort pourra vous conſoler.

MEROPE.

Ah! je veux à l'inſtant le voir & lui parler.

POLYPHONTE.

Ce mélange inouï d'horreur & de tendreſſe,
Ces tranſports dont votre ame à peine eſt la maîtreſſe,
Ces diſcours commencés, ce viſage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon eſprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte?
D'un déplaiſir nouveau votre ame ſemble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener?
Pourquoi fuit-il mes yeux? que dois-je en ſoupçonner?
Quel eſt-il?

MEROPE.

Eh! Seigneur, à peine ſur le trône,
La crainte, le ſoupçon déjà vous environne?

POLYPHONTE.

Partagez donc ce trône: & ſûr de mon bonheur,
Je verrai les ſoupçons exilés de mon cœur.

L'autel attend déjà Mérope & Polyphonte.

MEROPE *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Creſphonte;
Il y manquait ſa femme, & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.....

ISMENIE.

Eh, Madame!

MEROPE.

Ah! Seigneur,
Pardonnez... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi, les dieux m'ont confondue.
Pardonnez.... De mon fils rendez-moi l'aſſaſſin.

POLYPHONTE.

Tout ſon ſang, s'il le faut, va couler ſous ma main.
Venez, Madame.

MEROPE.

O Dieux! dans l'horreur qui me preſſe,
Secourez une mère, & cachez ſa faibleſſe.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYPHONTE, EROX.

POLYPHONTE.

A ſes emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de ſon époux reconnu l'aſſaſſin;
Je croirais que ſes yeux ont éclairé l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi ſe refuſe à mes vœux;
Mais ce n'eſt pas ſon cœur, c'eſt ſa main que je veux:
Telle eſt la loi du peuple; il le faut ſatisfaire.
Cet hymen m'aſſervit, & le fils, & la mère;
Et par ce nœud ſacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une eſclave utile à mes deſſeins.
Qu'elle écoute à ſon gré ſon impuiſſante haine;
Au char de ma fortune il eſt temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler?
Que penſez-vous de lui?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ſes diſcours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en ſuis frappé, Seigneur, & je n'attendais pas
Un courage auſſi grand dans un rang auſſi bas.

J'avoûrai qu'en ſecret moi-même je l'admire.

POLYPHONTE.

Quel eſt-il, en un mot?

EROX.

Ce que j'oſe vous dire,
C'eſt qu'il n'eſt point ſans doute un de ces aſſaſſins
Diſpoſés en ſecret pour ſervir vos deſſeins.

POLYPHONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'aſſurance?
Leur conducteur n'eſt plus. Ma juſte défiance
A pris ſoin d'effacer, dans ſon ſang dangereux,
De ce ſecret d'Etat les veſtiges honteux;
Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriſte.
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiſthe?
Croirai-je que toujours ſoigneux de m'obéir,
Le ſort juſqu'à ce point m'ait voulu prévenir?

EROX.

Mérope, dans les pleurs mourant déſeſpérée,
Eſt de votre bonheur une preuve aſſurée;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos ſoins, le haſard a tout fait.

POLYPHONTE.

Le haſard va ſouvent plus loin que la prudence;
Mais j'ai trop d'ennemis, & trop d'expérience,
Pour laiſſer le haſard arbitre de mon ſort.
Quel que ſoit l'étranger, il faut hâter ſa mort.
Sa mort ſera le prix de cet hymen auguſte;
Elle affermit mon trône: il ſuffit, elle eſt juſte.
Le peuple, ſous mes lois pour jamais engagé,
Croira ſon prince mort, & le croira vengé. (c)

Mais répondez: Quel eſt ce vieillard téméraire,
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de myſtère?
Mérope allait verſer le ſang de l'aſſaſſin:
Ce vieillard, dites-vous, a retenu ſa main?
Que voulait-il?

EROX.

Seigneur, chargé de ſa miſère,
De ce jeune étranger ce vieillard eſt le père:
Il venait implorer la grâce de ſon fils.

POLYPHONTE.

Sa grâce? Devant moi je veux qu'il ſoit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puiſqu'il ſe cache.
Ce ſecret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier, ſur-tout, excite mes ſoupçons.
Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raiſons
La reine, qui tantôt preſſait tant ſon ſupplice,
N'oſe-t-elle achever ce juſte ſacrifice?
La pitié paraiſſait adoucir ſes fureurs,
Sa joie éclatait même à travers ſes douleurs.

EROX.

Qu'importe ſa pitié, ſa joie & ſa vengeance?

POLYPHONTE.

Tout m'importe, & de tout je ſuis en défiance
Elle vient: qu'on m'amène ici cet étranger.

SCENE II.

POLYPHONTE, EROX, EGISTHE, EURYCLES, MEROPE, ISMENIE, Gardes.

MEROPE.

REMPLISSEZ vos sermens, songez à me venger:
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au sang du criminel;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MEROPE.

Ah Dieux!

EGISTHE *à Polyphonte.*

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine;
Ma vie est peu de chose, & je mourrai sans peine:
Mais je suis malheureux, innocent, étranger;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuse, elle est mère:
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi;
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux, oses-tu, dans ta rage insolente.....

MEROPE.

Eh! Seigneur, excusez sa jeunesse imprudente.
Elevé loin des cours, & nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je! quel discours! quelle surprise extrême!
Vous, le justifier!

MEROPE.

Qui moi, Seigneur?

POLYPHONTE.

Vous-même.

De cet égarement sortirez-vous enfin?
De votre fils, Madame, est-ce ici l'assassin?

MEROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare....

ISMENIE.

O Ciel! que faites-vous?

POLYPHONTE.

Quoi! vos regards sur lui se tournent sans courroux?
Vous tremblez à sa vue, & vos yeux s'attendrissent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les rempliſſent?

MEROPE.

Je ne les cache point; ils paraissent assez:
La cause en est trop juste, & vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source, il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, Soldats.

MEROPE *s'avançant.*

Cruel! qu'osez-vous dire?

EGISTHE.

Quoi! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis!

POLYPHONTE.

Qu'il meure.

MEROPE.

Il est....

POLYPHONTE.

Frappez.

MEROPE, *se jetant entre Egisthe & les soldats.*

Barbare! il est mon fils.

EGISTHE.

Moi! votre fils?

MEROPE *en l'embrassant.*

Tu l'es: & ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTHE.

Quel miracle, grands Dieux! que je ne puis comprendre!

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère? Qui? vous, qui demandiez sa mort?

EGISTHE.

Ah! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MEROPE.

Je suis sa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie,
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, & ton maître, & ton roi.
Tu peux si tu le veux m'accuser d'imposture:
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.

Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire, & sur quelles alarmes?

EGISTHE.

Va, je me crois son fils; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentimens, mon cœur, par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni, s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MEROPE, *se jetant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie:
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds:
Mérope les embrasse & craint votre colère.
A cet effort affreux, jugez si je suis mère,
Jugez de mes tourmens: ma détestable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, & vous l'assassinez.
Son père est mort, hélas! par un crime funeste;
Sauvez le fils: je puis oublier tout le reste:
Sauvez le sang des dieux, & de vos souverains;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, & c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux, & ses frères.

Vous voyez avec moi ſes aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

EGISTHE.

O Reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Creſphonte eſt mon père,
En ceſſant d'avilir, & ſa veuve, & ma mère.
Je ſais peu de mes droits quelle eſt la dignité;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaiſſe.
De mon premier état j'ai bravé la baſſeſſe,
Et mes yeux du préſent ne ſont point éblouis.
Je me ſens né des rois, je me ſens votre fils. (*d*)
Hercule, ainſi que moi, commença ſa carrière;
Il ſentit l'infortune en ouvrant la paupière;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adverſité.
S'il m'a tranſmis ſon ſang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Ceſſez de le prier, ceſſez de démentir
Le ſang des demi-dieux dont on me fait ſortir.

POLYPHONTE *à Mérope.*

Hé bien, il faut ici nous expliquer ſans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte:
Son courage me plaît; je l'eſtime, & je crois
Qu'il mérite en effet d'être du ſang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'eſt pas de ces ſecrets qu'on croit ſans évidence.
Je le prends ſous ma garde, il m'eſt déjà remis;
Et s'il eſt né de vous, je l'adopte pour fils.

EGISTHE.

Vous, m'adopter?

MEROPE.

Hélas !

POLYPHONTE.

Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hymenée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le sauver?

MEROPE.

Quoi, barbare!

POLYPHONTE.

Madame, il y va de sa vie.
Votre ame en sa faveur paraît trop attendrie,
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MEROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez...

POLYPHONTE.

C'est votre fils, Madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger, & de vous, & de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.
Choisissez : mais sachez qu'au sortir de ces lieux,
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, Soldats, qu'on le garde ; & vous, que l'on me suive.
(*à Mérope.*)
Je vous attends : voyez si vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.

Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MEROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

EGISTHE, *que les soldats emmènent.*

O Reine auguste & chère!
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère,
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi:
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

SCENE III.

MEROPE *seule.*

CRUELS, vous l'enlevez, en vain je vous implore:
e n e 'ai donc revu que pour le perdre encore?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père.
Ah! privez-moi de lui, cachez ses pas errans
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURYCLES.

MEROPE.

SAIS-TU l'excès d'horreur où je me vois livrée?

NARBAS.

Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Egisthe est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MEROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous!

MEROPE.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir & se taire?
J'ai parlé, c'en est fait: & je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURYCLES, ISMENIE.

ISMENIE.

VOICI l'heure, Madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre hymenée avec avidité.

Le tyran règle tout; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, & non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le grand-prêtre inspiré
A fait parler le dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos aïeux & du dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polyphonte, dit-il, a reçu vos sermens;
Messène en est témoin, les dieux en sont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'alégresse;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur:
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MEROPE.

Et mes malheurs encor sont la publique joie?

NARBAS.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie!

MEROPE.

C'est un crime effroyable, & déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MEROPE.

Hé bien, le désespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel & moi, sous la garde des dieux.
Il est né de leur sang, ils prendront sa défense;
Ils ont assez long-temps trahi son innocence.
De son lâche assassin je peindrai les fureurs:
L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.

Tyrans, craignez les cris & les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! je friſſonne. Ah! tout me déſeſpère.
On m'appelle, & mon fils eſt au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.
(*aux ſacrificateurs.*)
Miniſtres rigoureux du monſtre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance! ô tendreſſe! ô nature! ô devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au déſeſpoir?

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTHE, NARBAS, EURYCLES.

NARBAS.

LE tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre deſtinée eſt encore incertaine.
Je tremble pour vous ſeul. Ah, mon prince! ah, mon fils!
Souffrez qu'un nom ſi doux me ſoit encor permis.
Ah! vivez. D'un tyran déſarmez la colère,
Conſervez une tête, hélas! ſi néceſſaire,
Si long-temps menacée, & qui m'a tant coûté.

EURYCLES.

Songez que pour vous ſeul abaiſſant ſa fierté,
Mérope de ſes pleurs daigne arroſer encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

EGISTHE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau ſang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope? & Creſphonte eſt mon père!
Son aſſaſſin triomphe; il commande, & je ſers!
Je ſuis le ſang d'Hercule, & je ſuis dans les fers?

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encore inconnu dans les champs de l'Elide!

EGISTHE.

Hé quoi! tous les malheurs aux humains réſervées!
Faut-il ſi jeune encor les avoir éprouvés?

Les

Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.
De déserts en déserts errant, persécuté,
J'ai langui dans l'opprobre & dans l'obscurité.
Le ciel sait cependant si parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère;
Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père:
Ils m'en donnent un autre, & c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresphonte, & ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache:
Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né;
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah! mon Pere! ah! pourquoi d'une mère égarée
Reteniez-vous tantôt la main désespérée?
Mes malheurs finissaient, mon sort était rempli.

NARBAS.

Ah! vous êtes perdu: le tyran vient ici.

SCENE II.

POLYPHONTE, EGISTHE, NARBAS, EURYCLES, Gardes.

POLYPHONTE.

RETIREZ-VOUS (*); & toi dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.

(*) Narbas & Euryclès s'éloignent un peu.

Le préſent, l'avenir, & juſqu'à ta naiſſance,
Tout ton être, en un mot, eſt dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un ſeul mot t'élever,
Te laiſſer dans les fers, te perdre ou te ſauver.
Elevé loin des cours, & ſans expérience,
Laiſſe-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton ſort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu:
Si dans un rang obſcur le deſtin t'a fait naître,
Conforme à ton état, ſois humble avec ton maître.
Si le haſard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être, en ſervant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a ſubi mes lois, & marche vers le temple.
Suis ſes pas & les miens, viens aux pieds de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puiſque tu crains les dieux, atteſte leur puiſſance,
Prends-les tous à témoin de ton obéiſſance.
La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra, choiſis, & réponds-moi.

EGISTHE.

Tu me vois déſarmé, comment puis-je répondre?
Tes diſcours, je l'avoue, ont de quoi me confondre;
Mais rends-moi ſeulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains:
Je répondrai pour lors, & tu pourras connaître
Qui de nous deux, perfide, eſt l'eſclave ou le maître;
Si c'eſt à Polyphonte à régler mes deſtins,
Et ſi le fils des rois punit les aſſaſſins.

POLYPHONTE.

Faible & fier ennemi, ma bonté t'encourage:
Tu me crois aſſez grand pour oublier l'outrage,

Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
Hé bien, cette bonté qui s'indigne & se lasse,
Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.
Je t'attends aux autels, & tu peux y venir.
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire;
Qu'aucun autre ne sorte, & n'ose le conduire.
Vous, Narbas, Eurycles, je le laisse en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ses caprices vains.
Je connais votre haine, & j'en sais l'impuissance;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCENE III.

EGISTHE, NARBAS, EURYCLES.

EGISTHE.

AH! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
Hercule: instruis mon bras à me venger du crime:
Eclaire mon esprit du sein des immortels!
Polyphonte m'appelle aux pieds de tes autels;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah! mon Prince, êtes-vous las de vivre?

EURYCLES.

Dans ce péril, du moins, si nous pouvions vous suivre!
Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti,
Qui, tout faible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez....

EGISTHE.

En d'autres temps mon courage tranquille
Au frein de vos leçons ferait souple & docile;
Je vous croirais tous deux: mais dans un tel malheur,
Il ne faut consulter que le ciel & son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne;
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le sort en est jeté... Ciel! qu'est-ce que je voi?
Mérope!

SCENE IV.

MEROPE, EGISTHE, NARBAS, EURYCLES, Suite.

MEROPE.

LE tyran m'ose envoyer vers toi:
Ne crois pas que je vive après cet hymenée;
Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort:
Fais-toi celui de vivre, & commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte,
Toi pour qui je connais, & la honte, & la crainte,
Fils des rois & des dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger, il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse, & t'indigne, & t'outrage;
Je t'en aime encor plus, & je crains davantage.
Mon fils....

EGISTHE.

Osez me suivre.

MEROPE.

Arrête. Que fais-tu?
Dieux! je me plains à vous de son trop de vertu.

EGISTHE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père?
Entendez-vous sa voix? Etes-vous reine & mère?
Si vous l'êtes, venez.

MEROPE.

Il semble que le ciel
T'élève en ce moment au dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang, je vois le sang d'Alcide.
Ah! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils! mon cher fils!
Achève, & rends la force à mes faibles esprits.

EGISTHE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste?

MEROPE.

J'en eus quand j'étais reine, & le peu qui m'en reste
Sous un joug étranger baisse un front abattu;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu:
Polyphonte est haï; mais c'est lui qu'on couronne:
On m'aime, & l'on me fuit.

EGISTHE.

Quoi! tout vous abandonne!
Ce monstre est à l'autel?

MEROPE.

Il m'attend.

EGISTHE.

Ses soldats
A cet autel horrible accompagnent ses pas?

MEROPE.

Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle;
Il est environné de la foule infidelle
Des mêmes courtisans que j'ai vu autrefois
S'empresser à ma suite, & ramper sous mes lois.

Et moi, de tous les siens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi seul je puis ouvrir l'entrée.

EGISTHE.

Seul je vous y suivrai; j'y trouverai des dieux,
Qui punissent le meurtre, & qui sont mes aïeux.

MEROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

EGISTHE.

Ils m'éprouvaient sans doute.

MEROPE.

Eh! quel est ton dessein?

EGISTHE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, tristes amis, vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.
(*à Narbas, en l'embrassant.*)
Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS, EURYCLES.

NARBAS.

QUE va-t-il faire? Hélas! tous mes soins sont trahis,
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du temps la main tardive & sûre
Justifirait les dieux en vengeant leur injure;
Qu'Egisthe reprendrait son empire usurpé:
Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Egisthe va se perdre à force de courage:
Il désobéira, la mort est son partage. (*e*)

EURYCLES.

Entendez-vous ces cris, dans les airs élancés?

NARBAS.

C'eſt le ſignal du crime.

EURYCLES.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémiſſez.

EURYCLES.

Sans doute qu'au moment d'épouſer Polyphonte,
La reine en expirant a prévenu ſa honte.
Tel était ſon deſſein dans ſon mortel ennui.

NARBAS.

Ah! ſon fils n'eſt donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURYCLES.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre,
Qui s'approche en grondant, & qui fond ſur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattans,
Les ſons de la trompette, & les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURYCLES.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle eſcorte,
Qui court, qui ſe diſſipe, & qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran ſervir l'affreux courroux?

EURYCLES.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On ſe mêle, on combat.

NARBAS.

Quel ſang va-t-on répandre?

De Mérope & du roi le nom remplit les airs.

EURYCLES.

Grâces aux immortels ! les chemins ſont ouverts.
Allons voir à l'inſtant s'il faut mourir ou vivre.
(*il ſort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous ſuivre !
O Dieux ! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le ſang de mes rois autrefois éprouvés :
Que je donne du moins les reſtes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, Peuple.

NARBAS.

QUEL ſpectacle ! Eſt-ce vous, Iſménie ?
Sanglante, inanimée, eſt-ce vous que je vois ?

ISMENIE.

Ah ! laiſſez-moi reprendre, & la vie, & la voix

NARBAS.

Mon fils eſt-il vivant ? Que devient notre reine ?

ISMENIE.

De mon ſaiſiſſement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux....

NARBAS.

Que fait Egiſthe ?

ISMENIE.

Il eſt.... le digne fils des dieux ;

Egisthe! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné le humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMENIE.

La victime était prête, & de fleurs couronnée;
L'autel étincelait des flambeaux d'hymenée;
Polyphonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hymenée invoquait le trépas:
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels:
Il court, c'était Egisthe; il s'élance aux autels;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disait-il; Dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, & pense le venger.
Egisthe se retourne, enflammé de furie;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève, il blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.

Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère.... Ah! que l'amour inſpire de courage!
Quel tranſport animait ſes efforts & ſes pas!
Sa mère.... Elle s'élance au milieu des ſoldats.
C'eſt mon fils, arrêtez, ceſſez, troupe inhumaine;
C'eſt mon fils; déchirez ſa mère, & votre reine,
Ce ſein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eſt agité;
Une foule d'amis, que ſon danger excite,
Entr'elle & ces ſoldats vole & ſe précipite.
Vous euſſiez vu ſoudain les autels renverſés,
Dans des ruiſſeaux de ſang leurs débris diſperſés;
Les enfans écraſés dans les bras de leurs mères;
Les frères méconnus, immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un ſur l'autre expirans;
On marche, on eſt porté ſur les corps des mourans;
On veut fuir; on revient, & la foule preſſée,
D'un bout du temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule & dérobe Egiſthe & la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie: il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, & le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts & des débris.
Venez, ſuivez mes pas, joignez-vous à mes cris:
Venez. J'ignore encor ſi la reine eſt ſauvée,
Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée,
Si le tyran n'eſt plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur. (f)

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, & soutiens l'innocence:
A nos malheurs passés mesure tes bienfaits.
O Ciel! conserve Egisthe, & que je meure en paix.
Ah! parmi ces soldats ne vois-je point la reine?

SCENE VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, Peuple, Soldats.

(*On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe sanglante.*)

MEROPE.

GUERRIERS, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, Peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Egisthe est votre roi:
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des dieux & des humains:
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.
(*en courant vers Egisthe qui arrive la hache à la main.*)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?

Regardez ce vieillard, c'eſt lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha ſon enfance.
Les dieux ont fait le reſte.

NARBAS.

Oui, j'atteſte ces dieux
Que c'eſt-là votre roi qui combattait pour eux.

EGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle défend? un fils qui venge un père?
Un roi vengeur du crime?

MEROPE.

Et ſi vous en doutez,
Reconnaiſſez mon fils aux coups qu'il a portés;
A votre délivrance, à ſon ame intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un deſcendant d'Alcide,
Nourri dans la miſère, à peine en ſon printemps,
Eût pu venger Meſſène, & punir les tyrans?
Il ſoutiendra ſon peuple, il vengera la terre.
Ecoutez: le ciel parle; entendez ſon tonnerre.
Sa voix qui ſe déclare & ſe joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, & dit qu'il eſt mon fils.

SCENE VIII & dernière.

MEROPE, EGISTHE, ISMENIE, NARBAS, EURYCLES, Peuple.

EURYCLES.

AH! montrez-vous, Madame, à la ville calmée
Du retour de ſon roi la nouvelle ſemée,
Volant de bouche en bouche, a changé les eſprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs ſont attendris:

Le peuple impatient verſe des pleurs de joie;
Il adore le roi que le ciel lui renvoie,
Il bénit votre fils, il bénit votre amour,
Il conſacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler ſon auguſte viſage;
On veut revoir Narbas; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polyphonte eſt par-tout abhorré;
Celui de votre fils, le vôtre eſt adoré.
O Roi! venez jouir du prix de la victoire.
Ce prix eſt notre amour, il vaut mieux que la gloire.

EGISTHE.

Elle n'eſt point à moi; cette gloire eſt aux dieux:
Ainſi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère;
Et vous, mon cher Narbas, ſoyez toujours mon père.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

DE MEROPE.

(*a*) EDITION de 1744.

Grande Reine, écartez ces images funèbres :
Goûtez des jours sereins, nés du sein des ténèbres :

NARBAS.

(*b*) * J'ai vu ce monstre, entouré de victimes,
Massacrer nos amis, les témoins de ses crimes :
. . . . . .
. . . . . .

* Assassin de son prince, il parut son vengeur.
Blessé, demeuré seul en ce péril funeste,
Je tenais de vos fils le déplorable reste.
Vous parûtes alors, vos yeux furent témoins
Des marques du carnage & de mes tristes soins.
. . . . . .
. . . . . .

* J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète ;
Il vit, je le retrouve, il était sous vos yeux.
J'ai revu votre fils, mais dans quel temps, ô Dieux !
Mérope abandonnée à son erreur cruelle
Allait verser son sang de sa main maternelle !
* Polyphonte est son maître & devient votre époux.

(*c*) Mérope ainsi l'ordonne.....
. . . . . Et c'est un vil mortel
Que j'écrase en passant quand je cours à l'autel.

(*d*) Dans les premières éditions :

Et sans être ébloui du rang où je me voi,
Devenu votre fils, j'ose penser en roi.

NARBAS.

(*e*) * Qu'ira-t-il faire, hélas ! tous mes soins sont trahis.
* Les habiles tyrans ne sont jamais punis.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0336-8

* J'eſpérais que du temps la main tardive & ſûre
De la race des rois viendrait venger l'injure;
* Qu'Egiſthe reprendrait ſon empire uſurpé.
* Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Ciel! ainſi des méchans protégez-vous la rage?
Gardez un avenir, ce monde eſt leur partage.

(f) * De ces flots confondus le flux impétueux
* Roule & dérobe Egiſthe & la reine à mes yeux.
On fuit, & cependant le reſte de Meſſène
Accourait, ſe preſſait dans la place prochaine.
Le nombre qui redouble augmente encor l'horreur.
L'un croit Egiſthe mort, l'autre le croit vainqueur.
On dit que l'ennemi vient ſurprendre la porte:
On court à ce palais, la foule m'y tranſporte;
J'y ſuis, vous m'y voyez ſemblable aux malheureux
Rejetés par les flots dans un orage affreux.
Je me meurs, je ne ſais ſi la reine eſt ſauvée,
* Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée.
Je ne ſais où je vais, le trouble & la terreur,
* Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur.

Fin des Variantes.

NOTES.

(1) IMITATION ennoblie de cette penſée d'*Horace* :

Perſequitur pede pœna claudo.

On en retrouve une autre dans Oreſte :

La peine ſuit le crime, elle arrive à pas lents.

(2) Voyez la mort de Céſar, acte premier, où l'on retrouve le même fond d'idées, mais avec les nuances qui conviennent à la différence des caractères. L'un parle en tyran ambitieux, l'autre en ſcélérat.

(3) Imitation de *Maffei*.

(4) Imitation de *Juvénal* : *& fruitur dies iratis*.

(5) Ce beau mouvement eſt imité de *Maffei*.

(6) Le récit & le diſcours de Mérope ſont une imitation très-embellie de *Maffei*. M. *de Voltaire* ne s'était d'abord propoſé que de traduire la Mérope italienne : il avait même commencé cette traduction, dont voici les premiers vers :

Sortez, il en eſt temps, du ſein de ces ténèbres :
Montrez-vous, dépouillez ces vêtemens funèbres,
Ces triſtes monumens, l'appareil des douleurs :
Que le bandeau des rois puiſſe eſſuyer vos pleurs,
Que dans ce jour heureux les peuples de Meſſène
Reconnaiſſent dans vous mon épouſe & leur reine.
Oubliez tout le reſte, & daignez accepter
Et le ſceptre & la main qu'on vient vous préſenter.

Mais on trouve dans la lettre de M. *de la Lindelle*, les raiſons qui ont détourné M. *de Voltaire* de cette entrepriſe.

SEMIRAMIS,

TRAGEDIE.

Représentée pour la première fois
le 29 août 1748.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0339-8

DISSERTATION
SUR
LA TRAGEDIE
ANCIENNE ET MODERNE.

A SON EMINENCE
MONSEIGNEUR
LE CARDINAL QUIRINI,
NOBLE VENITIEN, EVÊQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHECAIRE DU VATICAN.

MONSEIGNEUR,

IL était digne d'un génie tel que le vôtre, & d'un homme qui eſt à la tête de la plus ancienne bibliothèque du monde, de vous donner tout entier aux lettres. On doit voir de tels princes de l'Egliſe ſous un pontife qui a éclairé le monde chrétien avant de le gouverner. Mais ſi tous les lettrés vous doivent de la reconnaiſſance, je vous en dois plus que perſonne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en ſi beaux vers la Henriade & le Poëme de Fontenoy. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés

ſont devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encore plus reſpectables aux nations les noms de *Henri IV* & de *Louis XV*, & pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, & ſurtout aux premiers pontifes & à leurs miniſtres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces & groſſières de nos peuples ſeptentrionaux, & auxquelles nous devons aujourd'hui notre politeſſe, nos délices & notre gloire.

C'eſt ſous le grand *Léon X* que le théâtre grec renaquit, ainſi que l'éloquence. La Sophonisbe du célèbre prélat *Triſſino*, nonce du pape, eſt la première tragédie régulière que l'Europe ait vue après tant de ſiècles de barbarie, comme la Calandra du cardinal *Bibiena* avait été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres; & qui donnâtes au monde quelque idée de cette ſplendeur de l'ancienne Grèce, qui attirait les nations étrangères à ſes ſolemnités, & qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toujours égalé les anciens dans le tragique, ce n'eſt pas que votre langue harmonieuſe, féconde & flexible, ne ſoit propre à tous les ſujets; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits dans la muſique, ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'eſt un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre Eminence dans une discussion littéraire. Quelques personnes, accoutumées au style des épîtres dédicatoires, s'étonneront que je me borne ici à comparer les usages des Grecs avec les modernes, au lieu de comparer les grands hommes de l'antiquité avec ceux de votre maison; mais je parle à un savant, à un sage, à celui dont les lumières doivent m'éclairer, & dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de l'Europe, dont les membres s'occupent souvent de semblables recherches: je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des instructions que de recevoir des éloges.

PREMIERE PARTIE.

Des tragédies grecques imitées par quelques opéra italiens & français.

UN célèbre auteur de votre nation dit que depuis les beaux jours d'Athènes, la tragédie errante & abandonnée cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main, & qui lui rende ses premiers honneurs, mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres, où des chœurs occupent presque toujours la scène, & chantent des strophes, des épodes & des antistrophes accompagnées d'une danse grave; qu'aucune nation ne fait paraître ses acteurs sur des espèces d'échasses, le visage couvert d'un masque qui exprime la douleur d'un côté & la joie de l'autre; que la déclamation

de nos tragédies n'eſt point notée & ſoutenue par des flûtes ; il a ſans doute raiſon : je ne ſais ſi c'eſt à notre déſavantage. J'ignore ſi la forme de nos tragédies, plus rapprochée de la nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un appareil plus impoſant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'eſt pas auſſi conſidéré depuis la renaiſſance des lettres, qu'il l'était autrefois ; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois uſé d'ingratitude envers les ſucceſſeurs des *Sophocles* & des *Euripides ;* que nos théâtres ne ſont point de ces édifices ſuperbes dans leſquels les Athéniens mettaient leur gloire ; que nous ne prenons pas les mêmes ſoins qu'eux de ces ſpectacles devenus ſi néceſſaires dans nos villes immenſes : on doit être entièrement de ſon opinion. *Et ſapit, & mecum facit, & Jove judicat æquo.*

Où trouver un ſpectacle qui nous donne une image de la ſcène grecque ? c'eſt peut-être dans vos tragédies, nommées opéra, que cette image ſubſiſte. Quoi, me dira-t-on, un opéra italien aurait quelque reſſemblance avec le théâtre d'Athènes ? oui. Le récitatif italien eſt préciſément la mélopée des anciens ; c'eſt cette déclamation notée & ſoutenue par des inſtrumens de muſique. Cette mélopée, qui n'eſt ennuyeuſe que dans vos mauvaiſes tragédies-opéra, eſt admirable dans vos bonnes pièces. Les chœurs que vous y avez ajoutés depuis quelquès années, & qui ſont liés eſſentiellement au ſujet, approchent d'autant plus des chœurs des anciens, qu'ils ſont exprimés avec une muſique différente du récitatif, comme la ſtrophe, l'épode & l'antiſtrophe étaient chantés chez

les Grecs tout autrement que la mélopée des scènes. Ajoutez à ces ressemblances, que dans plusieurs tragédies-opéra du célèbre abbé *Metastasio*, l'unité de lieu, d'action & de temps, est observée: ajoutez que ces pièces sont pleines de cette poësie d'expression, & de cette élégance continue, qui embellissent le naturel sans jamais le charger, talent que, depuis les Grecs, le seul *Racine* a possédé parmi nous, & le seul *Addisson* chez les Anglais.

Je sais que les tragédies si imposantes par les charmes de la musique, & par la magnificence du spectacle, ont un défaut que les Grecs ont toujours évité; je sais que ce défaut a fait des monstres des pièces les plus belles, & d'ailleurs les plus régulières: il consiste à mettre dans toutes les scènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, & qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt & du bon sens. Le grand auteur que j'ai déjà cité, & qui a tiré beaucoup de ses pièces de notre théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut qui est devenu une nécessité. Les paroles de ses airs détachés sont souvent des embellissemens du sujet même: elles sont passionnées, elles sont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'*Horace*; j'en apporterai pour preuve cette strophe touchante que chante *Arbace* accusé & innocent:

Vo solcando un mar crudele
Senza vele
E senza sarte.

Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Creſce il vento, e manca l'arte:
E il voler della fortuna
Son coſtretto a ſeguitar.
Infelice in queſto ſtato,
Son da tutti abbandonato;
Meco ſola è l'innocenza
Che mi porta a naufragar.

J'y ajouterai encore cette autre ariette ſublime que débite le roi des Parthes vaincu par *Adrien*, quand il veut faire ſervir ſa défaite même à ſa vengeance:

Sprezza il furor del vento
Robuſta quercia avvezza
Di cento venti e cento
L'injurie a tolerar.
E ſe pur cade al ſuolo,
Spiega per l'onde il volo;
E con quel vento iſteſſo
Va contraſtando il mar.

Il y en a beaucoup de cette eſpèce; mais que ſont des beautés hors de place? & qu'aurait-on dit dans Athènes, ſi *Œdipe* & *Oreſte* avaient, au moment de la reconnaiſſance, chanté des petits airs fredonnés, & débité des comparaiſons à *Jocaſte* & à *Electre*? Il faut donc avouer que l'opéra, en ſéduiſant les Italiens par les agrémens de la muſique, a détruit d'un côté la véritable tragédie grecque qu'il feſait renaître de l'autre.

Notre opéra français nous devait faire encore plus de tort, notre mélopée rentre bien moins que la

vôtre dans la déclamation naturelle ; elle eſt plus languiſſante ; elle ne permet jamais que les ſcènes aient leur juſte étendue ; elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une eſpèce de chanſon.

Que ceux qui ſont au fait de la vraie littérature des autres nations, & qui ne bornent pas leur ſcience aux airs de nos ballets, ſongent à cette admirable ſcène dans la Clemenza di Tito, entre *Titus* & ſon favori, qui a conſpiré contre lui ; je veux parler de cette ſcène où *Titus* dit à *Seſtus* ces paroles :

Siam ſoli, il tuo Sovrano
Non è preſente; apri il tuo core a Tito,
Confida ti all' amico; io ti prometto
Qu'Auguſto no'l ſaprà.

Qu'ils reliſent le monologue ſuivant, où *Titus* dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle leçon de tous les rois, & le charme de tous les hommes.

. . . . *Il torre' altrui la vita*
E facoltà commune
Al più vil della terra; il darla è ſolo
De' numi, e de' regnanti.

Ces deux ſcènes comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, ſi elles ne ſont pas ſupérieures ; ces deux ſcènes dignes de *Corneille* quand il n'eſt pas déclamateur, & de *Racine* quand il n'eſt pas faible ; ces deux ſcènes, qui ne ſont pas fondées ſur un amour d'opéra, mais ſur les plus nobles ſentimens du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue

au moins que les scènes les plus étendues de nos tragédies en musique. De pareils morceaux ne seraient pas supportés sur notre théâtre lyrique, qui ne se soutient guère que par des maximes de galanterie, & par des passions manquées, à l'exception d'*Armide*, & des belles scènes d'*Iphigénie*, ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts nous avons, comme vous, dans nos opéra les plus tragiques une infinité d'airs détachés, mais qui sont plus défectueux que les vôtres, parce qu'ils sont moins liés au sujet. Les paroles y sont presque toujours asservies aux musiciens, qui, ne pouvant exprimer dans leurs petites chansons les termes mâles & énergiques de notre langue, exigent des paroles efféminées, oisives, vagues, étrangères à l'action, & ajustées comme on peut à de petits airs mesurés, semblables à ceux qu'on appelle à Venise *Barcarole*. Quel rapport, par exemple, entre *Thésée*, reconnu par son père sur le point d'être emprisonné par lui, & ces ridicules paroles :

Le plus sage
S'enflamme & s'engage,
Sans savoir comment.

Malgré ces défauts, j'ose encore penser que nos bonnes tragédies-opéra, telles qu'Atis, Armide, Thésée, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athènes, parce que ces tragédies sont chantées comme celles des Grecs ; parce que le chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriste qu'on l'a fait de la morale amoureuse,

reſſemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe ſouvent la ſcène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enſeigne pas la vertu, *& regat iratos, & amet peccare timentes;* mais enfin il faut avouer que la forme des tragédies-opéra nous retrace la forme de la tragédie grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en conſultant les gens de lettres qui connaiſſent l'antiquité, que ces tragédies-opéra ſont la copie & la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles en ſont la copie, en ce qu'elles admettent la mélopée, les chœurs, les machines, les divinités : elles en ſont la deſtruction, parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à ſe connaître en ſons plus qu'en eſprit, à préférer leurs oreilles à leur ame, les roulades à des penſées ſublimes, à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus inſipides & les plus mal écrits, quand ils ſont ſoutenus par quelques airs qui nous plaiſent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui réſulte de ce mélange heureux de ſcènes, de chœurs, de danſes, de ſymphonies, & de cette variété de décorations, ſubjugue juſqu'au critique même ; & la meilleure comédie, la meilleure tragédie, n'eſt jamais fréquentée par les mêmes perſonnes auſſi aſſidument qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières, nobles, ſévères, ne ſont pas les plus recherchées par le vulgaire : ſi on repréſente une ou deux fois Cinna, on joue trois mois les Fêtes Vénitiennes : un poëme épique eſt moins lu que des épigrammes licencieuſes : un petit roman ſera mieux débité que l'hiſtoire du préſident de *Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands peintres ; mais on ſe diſpute des figures eſtropiées qui viennent de la Chine, & des ornemens

fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture; enfin dans tous les genres, les petits agrémens l'emportent sur le vrai mérite.

SECONDE PARTIE.

De la tragédie française comparée à la tragédie grecque.

HEUREUSEMENT la bonne & vraie tragédie parut en France avant que nous eussions ces opéra, qui auraient pu l'étouffer. Un auteur, nommé *Mairet*, fut le premier qui, en imitant la Sophonisbe du *Trissino*, introduisit la règle des trois unités que vous aviez prises des Grecs. Peu à peu notre scène s'épura & se défit de l'indécence & de la barbarie qui déshonoraient alors tant de théâtres, & qui servaient d'excuse à ceux dont la sévérité peu éclairée condamnait tous les spectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés, comme dans Athènes, sur des cothurnes qui étaient de véritables échasses; leur visage ne fut pas caché sous de grands masques, dans lesquels des tuyaux d'airain rendaient les sons de la voix plus frappans & plus terribles. Nous ne pûmes avoir la mélopée des Grecs. Nous nous réduisîmes à la simple déclamation harmonieuse, ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous substituâmes l'histoire à la fable grecque. La politique, l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour régnèrent sur nos théâtres. *Auguste*, *Cinna*, *César*, *Cornélie*, plus respectables que des héros

fabuleux, parlèrent souvent sur notre scène, comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétends pas que la scène française l'ait emporté en tout sur celle des Grecs, & doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes ; mais quelque respect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont suivis ne fassent souvent beaucoup plus de plaisir. On respecte *Homère*, mais on lit le *Tasse ;* on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'*Homère* n'a point connues. On admire *Sophocle;* mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que *Sophocle* eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux? Les Grecs auraient appris de nos grands modernes à faire des expositions plus adroites, à lier les scènes les unes aux autres par cet art imperceptible qui ne laisse jamais le théâtre vide, & qui fait venir & sortir avec raison les personnages. C'est à quoi les anciens ont souvent manqué, & c'est en quoi le *Trissino* les a malheureusement imités. Je maintiens, par exemple, que *Sophocle* & *Euripide* eussent regardé la première scène de Bajazet comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux général d'armée annoncer, par les questions qu'il fait, qu'il médite une grande entreprise.

Que faisaient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?

Et le moment d'après :

Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir?

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe ensuite ses desseins, & rend compte de ses actions. Ce grand mérite de l'art n'était point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des passions, ces combats de sentimens opposés, ces discours animés de rivaux & de rivales, ces contestations intéressantes, où l'on dit ce que l'on doit dire, ces situations si bien ménagées les auraient étonnés. Ils eussent trouvé mauvais peut-être qu'*Hippolyte* soit amoureux assez froidement d'*Aricie*, & que son gouverneur lui fasse des leçons de galanterie ; qu'il dise :

Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope à ses lois opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?

Paroles tirées du Pastor fido, & bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un prince : mais ils eussent été ravis en admiration en entendant *Phèdre* s'écrier :

Oenone, qui l'eût cru ? j'avais une rivale
. . . . . Hippolyte aime, & je n'en peux douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte ;
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur.

Ce désespoir de *Phèdre*, en découvrant sa rivale, vaut certainement un peu mieux que la satire des femmes que fait si longuement & si mal-à-propos l'*Hippolyte* d'*Euripide*, qui devient là un mauvais personnage de comédie. Les Grecs auraient surtout été surpris de

cette foule de traits sublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point sur eux ce vers :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? — Qu'il mourût.

Et cette réponse, peut-être encore plus belle & plus passionnée, que fait *Hermione* à *Oreste*, lorsqu'après avoir exigé de lui la mort de *Pyrrhus* qu'elle aime, elle apprend malheureusement qu'elle est obéie, elle s'écrie alors :

Pourquoi l'assassiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?
Qui te l'a dit ?

ORESTE.

O Dieux ! quoi, ne m'avez vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ?

HERMIONE.

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?

Je citerai encore ici ce que dit *César*, quand on lui présente l'urne qui renferme les cendres de *Pompée*.

Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Les Grecs ont d'autres beautés ; mais, je m'en rapporte à vous, Monseigneur, ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vais plus loin, & je dis que ces hommes, qui étaient si passionnés pour la liberté, & qui ont dit si souvent qu'on ne peut penser avec hauteur que dans les républiques, apprendraient à parler dignement de la liberté même dans quelques-unes de nos

pièces, tout écrites qu'elles ſont dans le ſein d'une monarchie.

Les modernes ont encore, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des ſujets de pure invention. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages, du temps du cardinal de *Richelieu;* c'était ſon goût, ainſi que celui des Eſpagnols : il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs & à arranger une intrigue, & qu'enſuite on donnât des noms aux perſonnages, comme on en uſe dans la comédie; c'eſt ainſi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait ſe délaſſer du poids du miniſtère. Le Venceſlas de *Rotrou* eſt entièrement dans ce goût, & toute cette hiſtoire eſt fabuleuſe. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ſes paſſions, avec un mélange de bonnes & de mauvaiſes qualités; un père tendre & faible; & il a réuſſi dans quelques parties de ſon ouvrage. Le *Cid* & *Héraclius*, tirés des Eſpagnols, ſont encore des ſujets feints : il eſt bien vrai qu'il y a eu un empereur nommé *Héraclius*, un capitaine eſpagnol qui eut le nom de *Cid;* mais preſqu'aucune des aventures qu'on leur attribue n'eſt véritable. Dans Zaïre & dans Alzire, ſi j'oſe en parler, & je n'en parle que pour donner des exemples connus, tout eſt feint juſqu'aux noms. Je ne conçois pas comment le père *Brumoy* a pu dire dans ſon théâtre des Grecs que la tragédie ne peut ſouffrir de ſujets feints, & que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'épuiſe enſuite à chercher la raiſon d'une choſe qui n'eſt pas. „ Je crois en trouver une raiſon, „ dit-il, dans la nature de l'eſprit humain : il n'y a „ que la vraiſemblance dont il puiſſe être touché.

„ Or

„ Or il n'eſt pas vraiſemblable que des faits auſſi
„ grands que ceux de la tragédie ſoient abſolument
„ inconnus ; ſi donc le poëte invente tout le ſujet
„ juſqu'aux noms, le ſpectateur ſe révolte, tout lui
„ paraît incroyable, & la pièce manque ſon effet
„ faute de vraiſemblance. „

Premièrement, il eſt faux que les Grecs ſe ſoient interdit cette eſpèce de tragédie. *Ariſtote* dit expreſſément qu'*Agathon* s'était rendu très-célèbre dans ce genre. Secondement, il eſt faux que ces ſujets ne réuſſiſſent point ; l'expérience du contraire dépoſe contre le père *Brumoy*. En troiſième lieu, la raiſon qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire, eſt encore très-fauſſe ; c'eſt aſſurément ne pas connaître le cœur humain, que de penſer qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatrième lieu, un ſujet de pure invention, & un ſujet vrai, mais ignoré, ſont abſolument la même choſe pour les ſpectateurs ; & comme notre ſcène embraſſe des ſujets de tous les temps & de tous les pays, il faudrait qu'un ſpectateur allât conſulter tous les livres avant qu'il ſût ſi ce qu'on lui repréſente eſt fabuleux ou hiſtorique. Il ne prend pas aſſurément cette peine ; il ſe laiſſe attendrir quand la pièce eſt touchante, & il ne s'aviſe pas de dire, en voyant Polyeucte, je n'ai jamais entendu parler de *Sévère* & de *Pauline*, ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le père *Brumoy* devait ſeulement remarquer que les pièces de ce genre ſont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de *Phèdre* était déjà dans *Euripide*, ſa déclaration d'amour dans Sénèque le tragique, toute la ſcène d'*Auguſte* & de *Cinna* dans

Sénèque le philoſophe ; mais il fallait tirer *Sévère* & *Pauline* de ſon propre fonds. Au reſte, ſi le père *Brumoy* s'eſt trompé dans cet endroit & dans quelques autres, ſon livre eſt d'ailleurs un des meilleurs & des plus utiles que nous ayons ; & je ne combats ſon erreur qu'en eſtimant ſon travail & ſon goût.

Je reviens, & je dis que ce ſerait manquer d'ame & de jugement, que de ne pas avouer combien la ſcène françaiſe eſt au-deſſus de la ſcène grecque, par l'art de la conduite, par l'invention, par les beautés de détail, qui ſont ſans nombre. Mais auſſi on ſerait bien partial & bien injuſte, de ne pas tomber d'accord que la galanterie a preſque par-tout affaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que, d'environ quatre cents tragédies qu'on a données au théatre, depuis qu'il eſt en poſſeſſion de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne ſoient fondées ſur une intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'eſt preſque toujours la même pièce, le même nœud, formé par une jalouſie & une rupture, & dénoué par un mariage : c'eſt une coquetterie continuelle, une ſimple comédie où des Princes ſont acteurs, & dans laquelle il y a quelquefois du ſang répandu pour la forme.

La plupart de ces pièces reſſemblent ſi fort à des comédies, que les acteurs étaient parvenus depuis quelque temps à les réciter du ton dont ils jouent les pièces qu'on appelle du haut comique ; ils ont par-là contribué à dégrader encore la tragédie : la pompe & la magnificence de la déclamation ont été miſes

en oubli. On s'eſt piqué de réciter des vers comme de la proſe : on n'a pas conſidéré qu'un langage au-deſſus du langage ordinaire doit être débité d'un ton au-deſſus du ton familier. Et ſi quelques acteurs ne s'étaient heureuſement corrigés de ces défauts, la tragédie ne ſerait bientôt parmi nous qu'une ſuite de converſations galantes, froidement récitées : auſſi n'y a-t-il pas encore long-temps que, parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étaient connus que ſous le nom de *l'Amoureux* & de *l'Amoureuſe*. Si un étranger avait demandé dans Athènes : Quel eſt votre meilleur acteur pour les amoureux dans Iphigénie, dans Hécube, dans les Héraclides, dans Oedipe, & dans Electre? on n'aurait pas même compris le ſens d'une telle demande. La ſcène françaiſe s'eſt lavée de ce reproche par quelques tragédies où l'amour eſt une paſſion furieuſe & terrible, & vraiment digne du théâtre ; & par d'autres où le nom d'amour n'eſt pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verſer tant de larmes que la nature. Le cœur n'eſt qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante ; mais il eſt profondément attendri de la douloureuſe ſituation d'une mère, prête de perdre ſon fils ; c'eſt donc aſſurément par condeſcendance pour ſon ami, que *Deſpréaux* diſait :

. . . . . De l'amour la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus ſûre.

La route de la nature eſt cent fois plus ſûre, comme plus noble; les morceaux les plus frappans d'Iphigénie, ſont ceux où *Clytemneſtre* défend ſa fille, & non pas ceux où *Achille* défend ſon amante.

On a voulu donner dans Sémiramis un spectacle encore plus pathétique que dans Mérope; on y a déployé tout l'appareil de l'ancien théâtre grec. Il serait triste, après que nos grands maîtres ont surpassé les Grecs en tant de choses dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs représentations. Un des plus grands obstacles qui s'opposent sur notre théâtre à toute action grande & pathétique est la foule des spectateurs, confondue sur la scène avec les acteurs: cette indécence se fit sentir particulièrement à la première représentation de Sémiramis. La principale actrice de Londres, qui était présente à ce spectacle, ne revenait point de son étonnement: elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes assez ennemis de leurs plaisirs, pour gâter ainsi le spectacle sans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la suite aux représentations de Sémiramis, & il pourrait aisément être supprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre; un inconvénient, tel que celui-là seul, a suffi pour priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvre qu'on aurait sans doute hasardés, si on avait eu un théâtre libre, propre pour l'action, & tel qu'il est chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'est pas assurément le seul qui doive être corrigé. Je ne puis assez m'étonner ni me plaindre du peu de soin qu'on a en France de rendre les théâtres dignes des excellens ouvrages qu'on y représente, & de la nation qui en fait ses délices. Cinna, Athalie méritaient d'être représentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais

goût, & dans lequel les ſpectateurs ſont placés, contre tout ordre & contre toute raiſon, les uns debout ſur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre*, où ils ſont gênés & preſſés indécemment, & où ils ſe précipitent quelquefois en tumulte les uns ſur les autres, comme dans une ſédition populaire. On repréſente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des ſalles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, & avec beaucoup plus de décence.

Que nous ſommes loin ſurtout de l'intelligence & du bon goût qui règnent en ce genre dans preſque toutes vos villes d'Italie ! Il eſt honteux de laiſſer ſubſiſter encore ces reſtes de barbarie dans une ville ſi grande, ſi peuplée, ſi opulente & ſi polie. La dixième partie de ce que nous dépenſons tous les jours en bagatelles, auſſi magnifiques qu'inutiles & peu durables, ſuffirait pour élever des monumens publics en tous les genres, pour rendre Paris auſſi magnifique qu'il eſt riche & peuplé, & pour l'égaler un jour à Rome, qui eſt notre modèle en tant de choſes. C'était un des projets de l'immortel *Colbert*. J'oſe me flatter qu'on pardonnera cette petite digreſſion à mon amour pour les arts & pour ma patrie ; & que peut-être même un jour elle inſpirera aux magiſtrats qui ſont à la tête de cette ville la noble envie d'imiter les magiſtrats d'Athènes & de Rome, & ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre conſtruit ſelon les règles doit être très-vaſte ; il doit repréſenter une partie d'une place publique, le périſtile d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de ſorte qu'un perſonnage,

vu par les ſpectateurs, puiſſe ne l'être point par les autres perſonnages ſelon le beſoin. Il doit en impoſer aux yeux, qu'il faut toujours ſéduire les premiers. Il doit être ſuſceptible de la pompe la plus majeſtueuſe. Tous les ſpectateurs doivent voir & entendre également, en quelqu'endroit qu'ils ſoient placés. Comment cela peut-il s'exécuter ſur une ſcène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laiſſent à peine dix pieds de place aux acteurs? De-là vient que la plupart des pièces ne ſont que de longues converſations; toute action théâtrale eſt ſouvent manquée & ridicule. Cet abus ſubſiſte, comme tant d'autres, par la raiſon qu'il eſt établi, & parce qu'on jette rarement ſa maiſon par terre, quoiqu'on ſache qu'elle eſt mal tournée. Un abus public n'eſt jamais corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reſte, quand je parle d'une action théâtrale, je parle d'un appareil, d'une cérémonie, d'une aſſemblée, d'un événement néceſſaire à la pièce, & non pas de ces vains ſpectacles plus puérils que pompeux, de ces reſſources du décorateur qui ſuppléent à la ſtérilité du poëte, & qui amuſent les yeux, quand on ne ſait pas parler aux oreilles & à l'ame. J'ai vu à Londres une pièce où l'on repréſentait le couronnement du roi d'Angleterre, dans toute l'exactitude poſſible. Un chevalier armé de toutes pièces entrait à cheval ſur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers: *Ah! le bel opéra que nous avons eu! on y voyait paſſer au galop plus de deux cents gardes.* Ces gens-là ne ſavaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une pièce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère qui, ayant

rarement de bons ouvrages à repréſenter, donne ſur le théâtre des feux d'artifice. Il y a long-temps qu'*Horace*, l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces ſottiſes qui leurrent le peuple.

Eſſeda feſtinant, pilenta, petorrita, naves;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus;
Spectaret populum ludis attentius ipſis.

TROISIEME PARTIE.

De Sémiramis.

PAR tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, Monſeigneur, vous voyez que c'était une entrepriſe aſſez hardie de repréſenter *Sémiramis* aſſemblant les ordres de l'Etat pour leur annoncer ſon mariage; l'ombre de *Ninus* ſortant de ſon tombeau, pour prévenir un inceſte, & pour venger ſa mort; *Sémiramis* entrant dans ce mauſolée, & en ſortant expirante, & percée de la main de ſon fils. Il était à craindre que ce ſpectacle ne révoltât: & d'abord, en effet, la plupart de ceux qui fréquentent les ſpectacles, accoutumés à des élégies amoureuſes, ſe liguèrent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois, dans une ville de la grande Grèce, on propoſait des prix pour ceux qui inventeraient des plaiſirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait fait pour faire tomber cette eſpèce de drame, vraiment terrible & tragique, on n'a pu y réuſſir; on diſait & on écrivait de tous

côtés que l'on ne croit plus aux revenans, & que les apparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une nation éclairée. Quoi! toute l'antiquité aura cru ces prodiges, & il ne sera pas permis de se conformer à l'antiquité? Quoi! notre religion aura consacré ces coups extraordinaires de la Providence, & il serait ridicule de les renouveler?

Les Romains philosophes ne croyaient pas aux revenans du temps des Empereurs, & cependant le jeune *Pompée* évoque une ombre dans la Pharsale. Les Anglais ne croient pas assurément plus que les Romains aux revenans; cependant ils voient tous les jours avec plaisir, dans la tragédie d'Hamlet, l'ombre d'un roi qui paraît sur le théâtre dans une occasion à peu près semblable à celle où l'on a vu à Paris le spectre de *Ninus*. Je suis bien loin assurément de justifier en tout la tragédie d'Hamlet; c'est une pièce grossière & barbare, qui ne serait pas supportée par la plus vile populace de la France & de l'Italie. *Hamlet* y devient fou au second acte, & sa maîtresse devient folle au troisième; le prince tue le père de sa maîtresse feignant de tuer un rat, & l'héroïne se jette dans la rivière. On fait sa fosse sur le théâtre; des fossoyeurs disent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts; le prince *Hamlet* répond à leurs grossièretés abominables par des folies non moins dégoûtantes. Pendant ce temps-là, un des acteurs fait la conquête de la Pologne. *Hamlet*, sa mère & son beau-père boivent ensemble sur le théâtre: on chante à table, on s'y querelle, on se bat, on se tue; on croirait que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage ivre. Mais parmi ces

irrégularités groſſières, qui rendent encore aujourd'hui le théâtre anglais ſi abſurde & ſi barbare, on trouve dans Hamlet, par une bizarrerie encore plus grande, des traits ſublimes, dignes des plus grands génies. Il ſemble que la nature ſe ſoit plue à raſſembler dans la tête de *Shakeſpeare* ce qu'on peut imaginer de plus fort & de plus grand, avec ce que la groſſièreté ſans eſprit peut avoir de plus bas & de plus déteſtable.

Il faut avouer que, parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces terribles extravagances, l'ombre du père d'*Hamlet* eſt un des coups de théâtre des plus frappans. Il fait toujours un grand effet ſur les Anglais, je dis ſur ceux qui ſont le plus inſtruits, & qui ſentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette ombre inſpire plus de terreur à la ſeule nature, que n'en fait naître l'apparition de *Darius* dans la tragédie d'Eſchyle, intitulée *les Perſes*. Pourquoi? parce que *Darius*, dans Eſchyle, ne paraît que pour annoncer les malheurs de ſa famille, au lieu que dans Shakeſpeare, l'ombre du père d'*Hamlet* vient demander vengeance, vient révéler des crimes ſecrets: elle n'eſt ni inutile, ni amenée par force; elle ſert à convaincre qu'il y a un pouvoir inviſible, qui eſt le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fonds de juſtice dans le cœur, ſouhaitent naturellement que le ciel s'intéreſſe à venger l'innocence: on verra avec plaiſir, en tout temps & en tout pays, qu'un Etre ſuprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement; c'eſt une conſolation pour le faible, c'eſt un frein pour le pervers qui eſt puiſſant.

Du ciel, quand il le faut, la juſtice ſuprême
Suſpend l'ordre éternel, établi par lui-même ;
Il permet à la mort d'interrompre ſes lois,
Pour l'effroi de la terre, & l'exemple des rois.

Voilà ce que dit à *Sémiramis* le Pontife de Babylone, & ce que le ſucceſſeur de *Samuël* aurait pu dire à *Saül*, quand l'ombre de *Samuël* vint lui annoncer ſa condamnation.

Je vais plus avant, & j'oſe affirmer que lorſqu'un tel prodige eſt annoncé dans le commencement d'une tragédie, quand il eſt préparé, quand on eſt parvenu enfin juſqu'au point de le rendre néceſſaire, de le faire déſirer même par les ſpectateurs, il ſe place alors au rang des choſes naturelles.

On ſait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués.

Nec Deus interſit, niſi dignus vindici modus.

Je ne voudrais pas aſſurément, à l'imitation d'*Euripide*, faire deſcendre *Diane* à la fin de la tragédie de Phèdre, ni *Minerve* dans l'Iphigénie en Tauride. Je ne voudrais pas, comme *Shakeſpeare*, faire apparaître à *Brutus* ſon mauvais génie. Je voudrais que de telles hardieſſes ne fuſſent employées que quand elles ſervent à la fois à mettre dans la pièce de l'intrigue & de la terreur : & je voudrais, ſurtout, que l'intervention de ces êtres ſurnaturels ne parût pas abſolument néceſſaire. Je m'explique : ſi le nœud d'un poëme tragique eſt tellement embrouillé, qu'on ne puiſſe ſe tirer d'embarras que par le ſecours d'un prodige, le

ſpectateur ſent la gêne où l'auteur s'eſt mis, & la faibleſſe de la reſſource. Il ne voit qu'un écrivain qui ſe tire mal-adroitement d'un mauvais pas. Plus d'illuſion, plus d'intérêt.

Quodcumque oſtendis mihi, ſic incredulus odi.

Mais je ſuppoſe que l'auteur d'une tragédie ſe fût propoſé pour but d'avertir les hommes que DIEU punit quelquefois des grands crimes par des voies extraordinaires ; je ſuppoſe que ſa pièce fût conduite avec un tel art, que le ſpectateur attendît à tout moment l'ombre d'un prince aſſaſſiné, qui demande vengeance, ſans que cette apparition fût une reſſource abſolument néceſſaire à une intrigue embarraſſée: je dis qu'alors ce prodige, bien ménagé, ferait un très-grand effet en toute langue, en tout temps & en tout pays.

Tel eſt, à peu près, l'artifice de la tragédie de Sémiramis, (aux beautés près, dont je n'ai pu l'orner.) On voit dès la première ſcène que tout doit ſe faire par le miniſtère céleſte ; tout roule d'acte en acte ſur cette idée. C'eſt un dieu vengeur, qui inſpire à *Sémiramis* des remords qu'elle n'eût point eus dans ſes proſpérités, ſi les cris de *Ninus* même ne fuſſent venus l'épouvanter au milieu de ſa gloire. C'eſt ce dieu qui ſe ſert de ces remords mêmes qu'il lui donne, pour préparer ſon châtiment ; & c'eſt de-là même que réſulte l'inſtruction qu'on peut tirer de la pièce. Les anciens avaient ſouvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime ; ainſi *Sophocle* finit ſon Oedipe en diſant qu'il ne faut jamais

appeler un homme heureux avant sa mort : ici toute la morale de la pièce est renfermée dans ces vers :

. . . . . Il est donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais.

maxime bien autrement importante que celle de *Sophocle*. Mais quelle instruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime si rare, & d'une punition plus rare encore? J'avoue que la catastrophe de *Sémiramis* n'arrivera pas souvent; mais ce qui arrive tous les jours se trouve dans les derniers vers de la pièce :

. . . . . Apprenez tous du moins
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.

Il y a peu de familles sur la terre où l'on ne puisse quelquefois s'appliquer ces vers; c'est par-là que les sujets tragiques, le plus au-dessus des fortunes communes, ont les rapports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrais, surtout, appliquer à la tragédie de Sémiramis la morale par laquelle *Euripide* finit son Alceste, pièce dans laquelle le merveilleux règne bien davantage : *Que les dieux emploient des moyens étonnans pour exécuter leurs éternels decrets! Que les grands événemens qu'ils ménagent surpassent les idées des mortels!*

Enfin, Monseigneur, c'est uniquement parce que cet ouvrage respire la morale la plus pure, & même la plus sévère, que je le présente à votre Eminence. La véritable tragédie est l'école de la vertu; & la seule

différence qui soit entre le théâtre épuré & les livres de morale, c'est que l'instruction se trouve dans la tragédie toute en action, c'est qu'elle y est intéressante, & qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour instruire la terre, & pour bénir le ciel, & qui, par cette raison, fut appelé le langage des dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres, vous me pardonnez, sans doute, le long détail où je suis entré sur des choses qui n'avaient pas peut-être été encore tout-à-fait éclaircies, & qui le seraient, si votre Eminence daignait me communiquer ses lumières sur l'antiquité, dont elle a une si profonde connaissance.

AVERTISSEMENT.

CETTE tragédie d'une espèce particulière, & qui demande un appareil peu commun sur le théâtre de Paris, avait été demandée par l'Infante d'Espagne, Dauphine de France, qui, remplie de la lecture des anciens, aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, & donné au théâtre plus de pompe & de dignité.

SEMIRAMIS,

TRAGEDIE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0369-4

PERSONNAGES.

SEMIRAMIS, Reine de Babylone.

ARZACE ou NINIAS, fils de *Sémiramis.*

AZEMA, Princeſſe du ſang de *Bélus.*

ASSUR, Prince du ſang de *Bélus.*

OROES, Grand-Prêtre.

OTANE, Miniſtre attaché à *Sémiramis.*

MITRANE, ami d'*Arzace.*

CEDAR, attaché à *Aſſur.*

Gardes, Mages, Eſclaves, Suite.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0370-6



Ciel! où ſuis-je ?

Sémiramis act 5. Sc. 6.

J. M. Moreau le Jeune. 1783. *De Launay Sculp.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0372-7

SEMIRAMIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vaste péristile, au fond duquel est le palais de Sémiramis. Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du palais. Le temple des mages est à droite, & un mausolée à gauche, orné d'obélisques.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE. *Deux esclaves portent une cassette dans le lointain.*

Oui, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône
Remet entre tes bras Arzace à Babylone.
Que la reine en ces lieux, brillans de sa splendeur,
De son puissant génie imprime la grandeur !
Quel art a pu former ces enceintes profondes,
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes :
Ce temple, ces jardins dans les airs soutenus,
Ce vaste mausolée où repose Ninus ?
Eternels monumens, moins admirables qu'elle !
C'est ici qu'à ses pieds Sémiramis m'appelle.
Les rois de l'Orient, loin d'elle prosternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me sont destinés :

Je vais dans ſon éclat voir cette reine heureuſe.

MITRANE.

La renommée, Arzace, eſt ſouvent bien trompeuſe;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment?

MITRANE.

Sémiramis, à ſes douleurs livrée,
Sème ici les chagrins dont elle eſt dévorée:
L'horreur qui l'épouvante eſt dans tous les eſprits.
Tantôt rempliſſant l'air de ſes lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque dieu vengeur évitant la pourſuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au ſilence, à la mort conſacrés;
Séjour où nul mortel n'oſa jamais deſcendre,
Où de Ninus, mon maître, on conſerve la cendre.
Elle approche à pas lents, l'air ſombre, intimidé,
Et ſe frappant le ſein de ſes pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un ſilence farouche,
Les noms de fils, d'époux, échappent de ſa bouche:
Elle invoque les dieux; mais les dieux irrités
Ont corrompu le cours de ſes proſpérités.

ARZACE.

Quelle eſt d'un tel état l'origine imprévue?

MITRANE.

L'effet en eſt affreux, la cauſe eſt inconnue.

ARZACE.

Et depuis quand les dieux l'accablent-ils ainſi?

MITRANE.

Depuis qu'elle ordonna que vous vinſſiez ici.

ARZACE.

Moi?

MITRANE.

Vous: ce fut, Seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes;
Lorſqu'on vit déployer ces drapeaux ſuſpendus,
Monumens des Etats à vos armes rendus:
Lorſqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
Cette jeune Azéma, la nièce de mon maître,
Ce pur ſang de Bélus & de nos Souverains,
Qu'aux Scythes raviſſeurs ont arraché vos mains.
Ce trône a vu flétrir ſa majeſté ſuprême,
Dans des jours de triomphe, au ſein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux:
Un ſeul de ſes regards adoucirait les dieux.
Azéma d'un malheur ne peut être la cauſe;
Mais de tout, cependant, Sémiramis diſpoſe:
Son cœur en ces horreurs n'eſt pas toujours plongé?

MITRANE.

De ces chagrins mortels ſon eſprit dégagé
Souvent reprend ſa force & ſa ſplendeur première.
J'y revois tous les traits de cette ame ſi fière,
A qui les plus grands rois, ſur la terre adorés,
Même par leurs flatteurs ne ſont pas comparés.
Mais lorſque, ſuccombant au mal qui la déchire,
Ses mains laiſſent flotter les rènes de l'empire,
Alors le fier Aſſur, ce ſatrape inſolent,
Fait gémir le palais ſous ſon joug accablant.
Ce ſecret de l'Etat, cette honte du trône,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.

Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

ARZACE.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons !
Que par-tout le bonheur est mêlé d'amertume !
Qu'un trouble aussi cruel m'agite & me consume !
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la cour égarés,
Accusant le destin qui m'a ravi mon père,
En proie aux passions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné,
De quels écueils nouveaux je marche environné !

MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable;
Phradate m'était cher, & sa perte m'accable :
Hélas ! Ninus l'aimait, il lui donna son fils;
Ninias, notre espoir, à ses mains fut remis.
Un même jour ravit & le fils & le père;
Il s'imposa dès-lors un exil volontaire;
Mais enfin son exil a fait votre grandeur.
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,
Vous avez à l'empire ajouté des provinces;
Et placé par la gloire au rang des plus grands princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

ARZACE.

Je ne sais en ces lieux quels seront mes destins.
Aux plaines d'Arbazan quelques succès peut-être,
Quelques travaux heureux m'ont assez fait connaître;
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,
Vint imposer des lois à cent peuples vaincus,
Elle laissa tomber de son char de victoire
Sur mon front jeune encore un rayon de sa gloire :

Mais souvent dans les camps un soldat honoré
Rampe à la cour des rois, & languit ignoré.
Mon père, en expirant, me dit que ma fortune
Dépendait en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux :
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre,
Lui seul doit en juger, lui seul doit les connaître;
Sur mon sort, en secret, je dois le consulter,
A Sémiramis même il peut me présenter.

MITRANE.

Rarement il l'approche : obscur & solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministère,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, & jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa thiare auprès du diadème;
Moins il veut être grand, plus il est révéré.
Quelqu'accès m'est ouvert en ce séjour sacré;
Je puis même, en secret, lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de sa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

SCENE II.

ARZACE *seul.*

EH! quelle est donc sur moi la volonté des dieux!
Que me réservent-ils? & d'où vient que mon père
M'envoie, en expirant, aux pieds du sanctuaire?
Moi soldat, moi nourri dans l'horreur des combats,
Moi qu'enfin l'amour seul entraîne sur ses pas!

Aux dieux des Chaldéens quel ſervice ai-je à rendre ?
Mais quelle voix plaintive ici ſe fait entendre ?
(*on entend des gémiſſemens ſortir du fond du tombeau, ou l'on ſuppoſe qu'ils ſont entendus.*)
Du fond de cette tombe, un cri lugubre, affreux,
Sur mon front pâliſſant fait dreſſer mes cheveux ;
De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux habite.....
Les cris ont redoublé, mon ame eſt interdite.
Séjour ſombre & ſacré, mânes de ce grand roi,
Voix puiſſante des dieux, que voulez-vous de moi ?

SCENE III.

ARZACE, le grand Mage OROES, Suite de Mages, MITRANE.

MITRANE *au Mage Oroès.*

OUI, Seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monumens ſecrets que vous ſemblez attendre.

ARZACE.

Du dieu des Chaldéens pontife redouté,
Permettez qu'un guerrier, à vos yeux préſenté,
Apporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.
Vous daignâtes l'aimer.

OROES.

Jeune & brave mortel,
D'un dieu qui conduit tout le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.
De Phradate à jamais la mémoire m'eſt chère ;

Son fils me l'eſt encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par ſon ordre envoyés,
Où ſont-ils ?

ARZACE.

Les voici.

(*les eſclaves donnent le coffre aux Mages, qui le poſent ſur un autel.*)

OROES, *ouvrant le coffre, & ſe penchant avec reſpect & avec douleur.*

C'eſt donc vous que je touche,
Reſtes chers & ſacrés, je vous vois, & ma bouche
Preſſe avec des ſanglots ces triſtes monumens
Qui, m'arrachant des pleurs, atteſtent mes ſermens !
Que l'on nous laiſſe ſeuls ; allez : & vous, Mitrane,
De ce ſecret myſtère écartez tout profane.

(*les Mages ſe retirent.*)

Voici ce même ſceau, dont Ninus autrefois
Tranſmit aux nations l'empreinte de ſes lois :
Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que prête à ſe glacer traça ſa main mourante.
Adorez ce bandeau dont il fut couronné ;
A venger ſon trépas ce fer eſt deſtiné,
Ce fer qui ſubjugua la Perſe & la Médie,
Inutile inſtrument contre la perfidie,
Contre un poiſon trop ſûr, dont les mortels apprêts....

ARZACE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

OROES.

Ces horribles ſecrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du ſein de ce ſépulcre, inacceſſible au monde,

Les mânes de Ninus & les dieux outragés
Ont élevé leurs voix, & ne ſont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû ſentir l'atteinte.
Ici même, & du fond de cette auguſte enceinte,
D'affreux gémiſſemens ſont vers moi parvenus.

OROES.

Ces accens de la mort ſont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils ſe ſont fait entendre.

OROES.

Ils demandent vengeance.

ARZACE.

Il a droit de l'attendre :
Mais de qui?

OROES.

Les cruels, dont les coupables mains
Du plus juſte des rois ont privé les humains,
Ont de leur trahiſon caché la trame impie ;
Dans la nuit de la tombe elle eſt enſevelie.
Aiſément des mortels ils ont ſéduit les yeux ; (*a*)
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux :
Des plus obſcurs complots il perce les abymes.

ARZACE.

Ah ! ſi ma faible main pouvait punir ces crimes !
Je ne ſais ; mais l'aſpect de ce fatal tombeau
Dans mes ſens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y conſulter ce roi qu'on y révère ?

OROES.

Non, le ciel le défend ; un oracle ſévère
Nous interdit l'accès de ce ſéjour de pleurs,
Habité par la mort & par des dieux vengeurs.

Attendez avec moi le jour de la juſtice ;
Il eſt temps qu'il arrive, & que tout s'accompliſſe.
Je n'en puis dire plus ; des pervers éloigné,
Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.
Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
Ce ciel, quand il lui plaît, ouvre & ferme ma bouche.
J'ai dit ce que j'ai dû ; tremblez qu'en ces remparts,
Une parole, un geſte, un ſeul de vos regards,
Ne trahiſſe un ſecret que mon dieu vous confie.
Il y va de ſa gloire & du ſort de l'Aſie,
Il y va de vos jours. Vous, Mages, approchez ;
Que ces chers monumens ſous l'autel ſoient cachés.

(*la grande porte du palais s'ouvre, & ſe remplit de gardes. Aſſur paraît avec ſa ſuite d'un autre côté.*)

Déjà le palais s'ouvre, on entre chez la reine ;
Vous voyez cet Aſſur, dont la grandeur hautaine
Traîne ici ſur ſes pas un peuple de flatteurs.
A qui, Dieu tout-puiſſant, donnez-vous les grandeurs ?
O monſtre !

ARZACE.

Quoi, Seigneur !

OROES.

Adieu. Quand la nuit ſombre
Sur ces coupables murs viendra jeter ſon ombre,
Je pourrai vous parler en préſence des dieux.
Redoutez-les, Arzace : ils ont ſur vous les yeux.

SCENE IV.

ARZACE *sur le devant du théâtre, avec* MITRANE *qui reste auprès de lui.* ASSUR *vers un des côtés, avec* CEDAR *& sa suite.*

ARZACE.

DE tout ce qu'il m'a dit que mon ame est émue!
Quels crimes! quelle cour! & qu'elle est peu connue!
Quoi! Ninus, quoi, mon maître est mort empoisonné!
Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

MITRANE, *approchant d'Arzace.*

Des rois de Babylone Assur tient sa naissance,
Sa fière autorité veut de la déférence:
La reine le ménage, on craint de l'offenser;
Et l'on peut, sans rougir, devant lui s'abaisser.

ARZACE.

Devant lui?

ASSUR, *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompé-je, Arzace à Babylone?
Sans mon ordre! qui? lui! tant d'audace m'étonne.

ARZACE.

Quel orgueil!

ASSUR.

Approchez; quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps & vos drapeaux?
Des rives de l'Oxus quel sujet vous amène?

ARZACE.

Mes services, Seigneur, & l'ordre de la reine.

ASSUR.

Quoi! la reine vous mande?

ARZACE.

Oui.

ASSUR.

Mais savez-vous bien
Que pour avoir son ordre on demande le mien?

ARZACE.

Je l'ignorais, Seigneur, & j'aurais pensé même
Blesser, en le croyant, l'honneur du diadème.
Pardonnez, un soldat est mauvais courtisan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu servir la cour, & non pas la connaître.

ASSUR.

L'âge, le temps, les lieux vous l'apprendront peut-être;
Mais ici par moi seul aux pieds du trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis?

ARZACE.

J'ose lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la servir.

ASSUR.

Vous osez davantage.
Vous ne m'expliquez pas vos vœux présomptueux;
Je sais pour Azéma vos dessein & vos feux.

ARZACE.

Je l'adore, sans doute, & son cœur où j'aspire
Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'empire:
Et mes profonds respects, mon amour....

ASSUR.

Arrêtez.
Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.
Qui? vous, associer la race d'un Sarmate
Au sang des demi-dieux du Tigre & de l'Euphrate?
Je veux bien par pitié vous donner un avis:
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous osez me faire,
Vous m'avez entendu, frémissez, téméraire:
Mes droits impunément ne sont pas offensés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, & vous m'enhardissez:
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.
Quels que soient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat,
Qui servit, & la reine, & vous-même, & l'Etat.
Je vous parais hardi, mon feu peut vous déplaire;
Mais vous me paraissez cent fois plus téméraire,
Vous, qui sous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez assez grand pour me faire trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être: & je vais vous apprendre
Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'apprendrons.

SCENE V.

SEMIRAMIS *paraît dans le fond, appuyée sur ses femmes:* OTANE *son confident va au-devant d'Assur.* ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE.

SEIGNEUR, quittez ces lieux;
La reine en ce moment se cache à tous les yeux.
Respectez les douleurs de son ame éperdue.
Dieux, retirez la main sur sa tête étendue.

ARZACE.

Que je la plains!

ASSUR *à l'un des siens.*

Sortons; & sans plus consulter,
De ce trouble inouï songeons à profiter.

SEMIRAMIS *avance sur la scène.*

OTANE *revenant à Sémiramis.*

O Reine, rappelez votre force première;
Que vos yeux, sans horreur, s'ouvrent à la lumière.

SEMIRAMIS.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, & lassés de s'ouvrir?
(*elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.*)
Abymes, fermez-vous; fantôme horrible, arrête:
Frappe, ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu?

OTANE.

Madame, en cette cour,
Arzace auprès du temple a dévancé le jour.

SEMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale, ou céleſte,
Qui dans l'ombre des nuits pouſſe un cri ſi funeſte,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir,
Mes douloureux tourmens ſeront prêts à finir.

OTANE.

Au ſein de ces horreurs goûtez donc quelque joie:
Eſpérez dans ces dieux dont le bras ſe déploie.

SEMIRAMIS.

Arzace eſt dans ma cour!.. Ah! je ſens qu'à ſon nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raiſon.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux,
Qui d'un fatal hymen briſa le joug affreux.
Ninus en vous chaſſant de ſon lit & du trône,
En vous perdant, Madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévîntes ſes coups;
Babylone & la terre avaient beſoin de vous:
Et quinze ans de vertus & de travaux utiles,
Les arides déſerts par vous rendus fertiles,
Les ſauvages humains ſoumis au frein des lois,
Les arts dans nos cités naiſſans à votre voix,
Ces hardis monumens, que l'univers admire,
Les acclamations de ce puiſſant empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A dépoſé pour vous au tribunal des dieux.

Enfin, si leur justice emportait la balance,
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,
D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur courroux?
Assur fut en effet plus coupable que vous;
Sa main, qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant, & rien ne l'intimide.

SEMIRAMIS.

Nos destins, nos devoirs étaient trop différens;
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étais épouse, Otane, & je suis sans excuse;
Devant les dieux vengeurs mon désespoir m'accuse.
J'avais cru que ces dieux justement offensés,
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie assez;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadème,
Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.
Mais depuis quelques mois, ce spectre furieux
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux.
Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre;
J'y révère de loin cette fatale cendre;
Je l'invoque en tremblant: des sons, des cris affreux,
De longs gémissemens répondent à mes vœux.
D'un grand événement je me vois avertie,
Et peut-être il est temps que le crime s'expie.

OTANE.

Mais est-il assuré que ce spectre fatal
Soit en effet sorti du séjour infernal?
Souvent de ses erreurs notre ame est obsédée; (1)
De son ouvrage même elle est intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint, & dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SEMIRAMIS.

Je l'ai vu; ce n'eſt point une erreur paſſagère,
Qu'enfante du ſommeil la vapeur menſongère;
Le ſommeil, à mes yeux refuſant ſes douceurs,
N'a point ſur mes eſprits répandu ſes erreurs.
Je veillais, je penſais au ſort qui me menace,
Lorſqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.
Ce nom me raſſurait: tu ſais quel eſt mon cœur.
Aſſur depuis un temps l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice:
Rougir devant ſes yeux eſt mon premier ſupplice;
Et je déteſte en lui cet avantage affreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime,
Par un crime nouveau punir ſur lui mon crime?
Je demandais Arzace, afin de l'oppoſer
Au complice odieux qui penſe m'impoſer;
Je m'occupais d'Arzace, & j'étais moins troublée.
Dans ces momens de paix, qui m'avaient conſolée,
Ce miniſtre de mort a reparu ſoudain
Tout dégouttant de ſang, & le glaive à la main:
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir, vient-il pour me défendre?
Arzace au moment même arrivait dans ma cour;
Le ciel à mon repos a réſervé ce jour:
Cependant toute en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon ame abattue.
Je paſſe à tout moment de l'eſpoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie eſt trop peſant pour moi.
Mon trône m'importune, & ma gloire paſſée
N'eſt qu'un nouveau tourment de ma triſte penſée.

J'ai

J'ai nourri mes chagrins, sans les manifester ;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de consulter
Ce Mage révéré, que chérit Babylone ;
D'avilir devant lui la majesté du trône,
De montrer une fois, en présence du ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie,
Consulter Jupiter aux fables de Lybie,
Comme si loin de nous le dieu de l'univers (2)
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.
Le dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte,
A reçu dès long-temps mon hommage & ma crainte.
J'ai comblé ses autels, & de dons, & d'encens.
Répare-t-on le crime, hélas, par des présens?
De Memphis aujourd'hui j'attends une réponse.

SCENE VI.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

Aux portes du palais, en secret on annonce
Un prêtre de l'Egypte, arrivé de Memphis.

SEMIRAMIS.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons, cachons, surtout au reste de l'empire,
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire,
Et qu'Arzace, à l'instant à mon ordre rendu,
Puisse apporter le calme à ce cœur éperdu.

Fin du premier acte

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

AZEMA.

ARZACE, écoutez-moi; cet empire indompté
Vous doit son nouveau luſtre, & moi, ma liberté.
Quand les Scythes vaincus, réparant leurs défaites,
S'élancèrent ſur nous de leurs vaſtes retraites,
Quand mon père en tombant me laiſſa dans leurs fers,
Vous ſeul, portant la foudre au fond de leurs déſerts,
Briſâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.
Je vous dois tout; mon cœur en eſt la récompenſe:
Je ne ſerai qu'à vous; mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux, trop ſimple & trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainſi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits & de la renommée,
Vous pouviez déployer, ſincère impunément,
La fierté d'un héros, & le cœur d'un amant.
Vous outragez Aſſur, vous devez le connaître;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il eſt maître;
Il abuſe en ces lieux de ſon pouvoir fatal;
Il eſt inexorable.... il eſt votre rival.

ARZACE.

Il vous aime! qui? lui!

AZEMA.

Ce cœur ſombre & farouche,
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,

Ambitieux eſclave, & tyran tour à tour,
S'eſt-il flatté de plaire, & connaît-il l'amour?
Des rois Aſſyriens comme lui deſcendue,
Et plus près de ce trône, où je ſuis attendue,
Il penſe, en m'immolant à ſes ſecrets deſſeins,
Appuyer de mes droits ſes droits trop incertains.
Pour moi ſi Ninias, à qui, dès ſa naiſſance,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance;
Si l'héritier du ſceptre à moi ſeul promis,
Voyait encor le jour près de Sémiramis;
S'il me donnait ſon cœur, avec le rang ſuprême,
J'en atteſte l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verrait préférer aujourd'hui
Un exil avec vous, à ce trône avec lui.
Les campagnes de Scythe, & ſes climats ſtériles,
Pleins de votre grand nom, ſont d'aſſez doux aſiles.
Le ſein de ces déſerts, où naquit notre amour,
Eſt pour moi Babylone, & deviendra ma cour.
Peut-être l'ennemi, que cet amour outrage,
A ce doux châtiment ne borne point ſa rage.
J'ai démêlé ſon ame, & j'en vois la noirceur;
Le crime, ou je me trompe, étonne peu ſon cœur.
Votre gloire déjà lui fait aſſez d'ombrage;
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE.

Je le hais davantage;
Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Conſervez vos bontés. je brave ſon courroux.
La reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me ſuis vu d'abord admis en ſa préſence;
Elle m'a fait ſentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité, qu'Aſſur avait d'orgueil;

Et relevant mon front, prosterné vers son trône,
M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone.
Je m'entendais flatter de cette auguste voix
Dont tant de souverains ont adoré les lois;
Je la voyais franchir cet immense intervalle,
Qu'a mis entr'elle & moi la majesté royale:
Que j'en étais touché! qu'elle était à mes yeux
La mortelle, après vous, la plus semblable aux dieux!

AZEMA.

Si la reine est pour nous, Assur en vain menace;
Je ne crains rien.

ARZACE.

J'allais, plein d'une noble audace,
Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés,
Qui révoltent Assur, & que vous approuvez.
Un prêtre de l'Egypte approche au moment même,
Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux sur moi, les détourne soudain,
Laisse couler des pleurs, interdite, éperdue,
Me regarde, soupire, & s'échappe à ma vue.
On dit qu'au désespoir son grand cœur est réduit,
Que la terreur l'accable, & qu'un dieu la poursuit.
Je m'attendris sur elle; & je ne puis comprendre
Qu'après plus de quinze ans, soigneux de la défendre,
Le ciel la persécute, & paraisse outragé.
Qu'a-t-elle fait aux dieux? d'où vient qu'ils ont changé?

AZEMA.

On ne parle en effet que d'augures funestes,
De mânes en courroux, de vengeances célestes.
Sémiramis troublée a semblé, quelques jours,
Des soins de son empire abandonner le cours:

Et j'ai tremblé qu'Assur, en ces jours de tristesse,
Du palais effrayé n'accablât la faiblesse.
Mais la reine a paru, tout s'est calmé soudain,
Tout a senti le poids du pouvoir souverain.
Si déjà de la cour mes yeux ont quelque usage,
La reine hait Assur, l'observe, le ménage:
Ils se craignent l'un l'autre, & tout prêts d'éclater,
Quelque intérêt secret semble les arrêter.
J'ai vu Sémiramis à son nom courroucée;
La rougeur de son front trahissait sa pensée;
Son cœur paraissait plein d'un long ressentiment;
Mais souvent à la cour tout change en un moment.
Retournez & parlez.

ARZACE.

J'obéis; mais j'ignore
Si je puis à son trône être introduit encore.

AZEMA.

Ma voix secondera mes vœux & votre espoir;
Je fais de vous aimer ma gloire & mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la respecte & l'admire,
Dans mon triomphe heureux j'envîrai peu les siens.
Le monde est à ses pieds, mais Arzace est aux miens.
Allez. Assur paraît.

ARZACE.

Qui? ce traître? à sa vue,
D'une invincible horreur je sens mon ame émue.

SCENE II.

ASSUR, CEDAR, ARZACE, AZEMA.

ASSUR *à Cédar.*

VA, dis-je, & vois enfin ſi les temps ſont venus (*b*)
De lui porter des coups trop long-temps retenus.
(*Cédar ſort.*)
Quoi! je le vois encore, il brave encor ma haine?

ARZACE.

Vous voyez un ſujet protégé par ſa reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir; mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'un ſujet quel eſt le digne prix?
Savez-vous qu'Azéma, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir ſon ſang qu'au ſang de ſes ancêtres?
Et que de Ninias épouſe en ſon berceau...

ARZACE.

Je ſais que Ninias, Seigneur, eſt au tombeau,
Que ſon père avec lui mourut d'un coup funeſte;
Il me ſuffit.

ASSUR.

Hé bien, apprenez donc le reſte.
Sachez que de Ninus le droit m'eſt aſſuré,
Qu'entre ſon trône & moi je ne vois qu'un degré:
Que la reine m'écoute, & ſouvent ſacrifie
A mes juſtes conſeils un ſujet qui s'oublie;
Et que tous vos reſpects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'oſaient offenſer.

ARZACE.

Instruit à respecter le sang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
Je sais ce qu'on vous doit, surtout en ces climats,
Et je m'en souviendrais, si vous n'en parliez pas.
Vos aïeux, dont Bélus a fondé la noblesse,
Sont votre premier droit au cœur de la princesse.
Vos intérêts présens, le soin de l'avenir,
Le besoin de l'Etat, tout semble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître,
J'ose en opposer un qui les vaut tous peut-être :
J'aime : & j'ajouterais, Seigneur, que mon secours
A vengé ses malheurs, a défendu ses jours,
A soutenu ce trône où son destin l'appelle,
Si j'osais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir son ordre à mon zèle commis ;
Je n'en reçois que d'elle, & de Sémiramis.
L'Etat peut quelque jour être en votre puissance ;
Le ciel donne souvent des rois dans sa vengeance :
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

ASSUR.

Tu combles la mesure, & tu cours à ta perte.

SCENE III.

ASSUR, AZEMA.

ASSUR.

MADAME, son audace est trop long-temps soufferte.
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous,
Sur un sujet plus noble & plus digne de nous ?

AZEMA.

En eſt-il? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Aſie entière
Sous vos pas & les miens ouvre une autre carrière:
Les faibles intérêts doivent peu nous frapper;
L'univers nous appelle, & va nous occuper.
Sémiramis n'eſt plus que l'ombre d'elle-même;
Le ciel ſemble abaiſſer cette grandeur ſuprême:
Cet aſtre ſi brillant, ſi long-temps reſpecté,
Penche vers ſon déclin, ſans force & ſans clarté.
On le voit, on murmure, & déjà Babylone
Demande à haute voix un héritier du trône.
Ce mot en dit aſſez; vous connaiſſez mes droits;
Ce n'eſt point à l'amour à nous donner des rois.
Non qu'à tant de beautés mon ame inacceſſible
Se faſſe une vertu de paraître inſenſible;
Mais pour vous & pour moi, j'aurais trop à rougir,
Si le ſort de l'Etat dépendait d'un ſoupir.
Un ſentiment plus digne, & de l'un, & de l'autre,
Doit gouverner mon ſort, & commander au vôtre.
Vos aïeux ſont les miens, & nous les trahiſſons,
Nous perdons l'univers, ſi nous nous diviſons.
Je puis vous étonner; cet auſtère langage
Effarouche aiſément les grâces de votre âge;
Mais je parle aux héros, aux rois dont vous ſortez,
A tous ces demi-dieux que vous repréſentez.
Long-temps foulant aux pieds leur grandeur & leur cendre,
Uſurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations, ou des lois, ou des fers,
Une femme impoſa ſilence à l'univers.

De sa grandeur qui tombe affermissez l'ouvrage;
Elle eut votre beauté, possédez son courage.
L'amour à vos genoux ne doit se présenter,
Que pour vous rendre un sceptre, & non pour vous l'ôter.
C'est ma main qui vous l'offre; & du moins je me flatte
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate
La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

AZEMA.

Reposez-vous sur moi, sans insulter Arzace,
Du soin de maintenir la splendeur de ma race.
Je défendrai surtout, quand il en sera temps,
Les droits que m'ont transmis les rois dont je descends.
Je connais nos aïeux, mais après tout j'ignore
Si parmi ces héros, que l'Assyrie adore,
Il en est un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains.
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de justice:
Pour moi, quand il faudra que l'hymen m'asservisse,
C'est à Sémiramis à faire mes destins;
Et j'attendrai, Seigneur, un maître de ses mains.
J'écoute peu ces bruits que le peuple répète,
Echos tumultueux d'une voix plus secrète.
J'ignore si vos chefs, aux révoltes poussés,
De servir une femme en secret sont lassés;
Je les vois à ses pieds baisser leur tête altière;
Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la poussière.
Les dieux, dit-on, sur elle ont étendu leur bras:
J'ignore son offense, & je ne pense pas,
Si le ciel a parlé, Seigneur, qu'il vous choisisse
Pour annoncer son ordre, & servir sa justice.

Elle règne en un mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ſes pieds les lois que vous donnez;
Je ne connais ici que ſon pouvoir ſuprême:
Ma gloire eſt d'obéir; obéiſſez de même.

SCENE IV.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

OBEIR! ah! ce mot fait trop rougir mon front,
J'en ai trop dévoré l'inſupportable affront.
Parle, as-tu réuſſi? Ces ſemences de haine,
Que nos ſoins en ſecret cultivaient avec peine,
Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attends de diſcorde & d'horreur?

CEDAR.

J'oſe eſpérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A ſortir du reſpect, & de ce long ſilence
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
Ont enchaîné les cœurs étonnés & ſoumis.
On veut un ſucceſſeur au trône d'Aſſyrie;
Et quiconque, Seigneur, aime encor la patrie,
Ou qui, gagné par moi ſe vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un maître, & qu'il faut vous nommer.

ASSUR.

Chagrins toujours cuiſans! honte toujours nouvelle!
Quoi! ma gloire, mon rang, mon deſtin dépend d'elle!
Quoi! j'aurais fait mourir & Ninus & ſon fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,

Pour languir dans l'éclat d'une illuſtre diſgrace,
Près du trône du monde à la ſeconde place!
La reine ſe bornait à la mort d'un époux;
Mais j'étendis plus loin ma fureur & mes coups.
Ninias, en ſecret privé de la lumière,
Du trône où j'aſpirais m'entr'ouvrait la barrière,
Quand ſa puiſſante main la ferma ſous mes pas.
C'eſt en vain que, flattant l'orgueil de ſes appas,
J'avais cru chaque jour prendre ſur ſa jeuneſſe
Cet heureux aſcendant que les ſoins, la ſoupleſſe,
L'attention, le temps, ſavent ſi bien donner
Sur un cœur ſans deſſein, facile à gouverner.
Je connus mal cette ame inflexible & profonde;
Rien ne la put toucher que l'empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer:
Je ſuis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir, dans ſes mains aſſurées,
De l'Etat chancelant les rènes égarées,
Appaiſer le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en monarque, & combattre en héros.
Je la vis captiver & le peuple & l'armée.
Ce grand art d'impoſer même à la renommée
Fut l'art qui ſous ſon joug enchaîna les eſprits:
L'univers à ſes pieds demeure encor ſurpris.
Que dis-je? ſa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les lois qu'impoſa ſon courage;
Et quand dans mon dépit j'ai voulu conſpirer,
Mes amis conſternés n'ont ſu que l'admirer.

CEDAR.

Ce charme ſe diſſipe, & ce pouvoir chancelle.
Son génie égaré ſemble s'éloigner d'elle.

Un vain remords la trouble ; & ſa crédulité
A depuis quelque temps en ſecret conſulté
Ces oracles menteurs d'un temple mépriſable,
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
Son encens & ſes vœux fatiguent les autels ;
Elle devient ſemblable au reſte des mortels : (3)
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons ſa faibleſſe.
Je ne puis m'élever qu'autant qu'elle s'abaiſſe.
De Babylone, au moins, j'ai fait parler la voix.
Sémiramis, enfin, va céder une fois.
Ce premier coup porté, ſa ruine eſt certaine.
Me donner Azéma, c'eſt ceſſer d'être reine ;
Oſer me refuſer, ſoulève ſes Etats ;
Et de tous les côtés le piége eſt ſous ſes pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la ſurprendre,
J'ai laſſé ma fortune à force de l'attendre.

CEDAR.

Si la reine vous cède & nomme un héritier,
Aſſur de ſon deſtin peut-il ſe défier ?
De vous & d'Azéma l'union déſirée
Rejoindra de nos rois la tige ſéparée.
Tout vous porte à l'empire, & tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma, ſans doute, il n'eſt point d'autre époux.
Mais pourquoi de ſi loin faire venir Arzace ?
Elle a favoriſé ſon inſolente audace.
Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il eſt ſoutenu.
Prince, mais ſans ſujets, miniſtre & ſans puiſſance,
Environné d'honneurs, & dans la dépendance,

Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres consultés, qui font parler leurs dieux;
Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, & qui craint ma présence!
Nous verrons si l'ingrate, avec impunité,
Ose pousser à bout un complice irrité.
(*il veut sortir.*)

SCENE V.

ASSUR, OTANE, CEDAR.

OTANE.

SEIGNEUR, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en secret vous voir & vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne soit témoin.

ASSUR.

A ses ordres sacrés j'obéis avec soin,
Otane, & j'attendrai sa volonté suprême.

SCENE VI.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

EH! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois, je lui semble odieux;
Mon aspect importun lui fait baisser les yeux:
Toujours quelque témoin nous voit & nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui pèsent sans doute,

Ses soudaines frayeurs interrompent le cours ;
Son silence souvent répond à mes discours.
Que veut-elle me dire ? ou que veut-elle apprendre ?
Elle avance vers nous ; c'est elle. Va m'attendre.

SCENE VII.

SEMIRAMIS, ASSUR.

SEMIRAMIS.

SEIGNEUR, il faut enfin que je vous ouvre un cœur
Qui long-temps devant vous dévora sa douleur.
J'ai gouverné l'Asie, & peut-être avec gloire ;
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,
Mettra Sémiramis à côté des grands rois.
Vos mains de mon empire ont soutenu le poids.
Par-tout victorieuse, absolue, adorée,
De l'encens des humains je vivais enivrée :
Tranquille, j'oubliai, sans crainte & sans ennuis,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
Des dieux, dans mon bonheur, j'oubliai la justice ;
Elle parle, je cède ; & ce grand édifice,
Que je crus à l'abri des outrages du temps,
Veut être raffermi jusqu'en ses fondemens.

ASSUR.

Madame, c'est à vous d'achever votre ouvrage,
De commander au temps, de prévoir son outrage.
Qui pourrait obscurcir des jours si glorieux ?
Quand la terre obéit, que craignez-vous des dieux ?

SEMIRAMIS.

La cendre de Ninus repose en cette enceinte,
Et vous me demandez le sujet de ma crainte?
Vous!

ASSUR.

Je vous avoûrai que je suis indigné
Qu'on se souvienne encor si Ninus a régné.
Craint-on, après quinze ans, ses mânes en colère?
Ils se feraient vengés, s'ils avaient pu le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords.
Ah! ne consultez point d'oracles inutiles:
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
Ce fantôme inouï, qui paraît en ce jour,
Qui naquit de la crainte, & l'enfante à son tour,
Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges:
Ils sont l'appât grossier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.
Mais si quelque intérêt, plus noble & plus solide,
Eclaire votre esprit, qu'un vain trouble intimide;
S'il vous faut de Bélus éterniser le sang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang.....

SEMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon & Babylone
Demandent sans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon sceptre on partage le faix;
Et le peuple & les dieux vont être satisfaits.
Vous le savez assez, mon superbe courage
S'était fait une loi de régner sans partage:
Je tins sur mon hymen l'univers en suspens;
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,

Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même seconde,
Me pressait de donner des souverains au monde ;
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honneur, je le sais, n'appartenait qu'à vous.
Vous deviez l'espérer ; mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
Je vous fis, sans former un lien si fatal,
Le second de la terre, & non pas mon égal.
C'était assez, Seigneur, & j'ai l'orgueil de croire
Que ce rang aurait pu suffire à votre gloire.
Le ciel me parle enfin, j'obéis à sa voix ;
Ecoutez son oracle, & recevez mes lois.
Babylone doit prendre une face nouvelle,
Quand d'un second hymen allumant le flambeau,
Mère trop malheureuse, épouse trop cruelle,
Tu calmeras Ninus au fond de son tombeau.
C'est ainsi que des dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connais vos desseins & votre politique ;
Vous voulez dans l'Etat vous former un parti,
Vous m'opposez le sang dont vous êtes sorti.
De vous & d'Azéma mon successeur peut naître ;
Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être.
Mais moi, je ne veux pas que mes droits & les siens,
Ensemble confondus, s'arment contre les miens :
Telle est ma volonté, constante, irrévocable.
C'est à vous de juger si le dieu qui m'accable
A laissé quelque force à mes sens interdits,
Si vous reconnaissez encor Sémiramis,
Si je puis soutenir la majesté du trône.
Je vais donner, Seigneur, un maître à Babylone.
Mais soit qu'un si grand choix honore un autre ou vous,
Je serai souveraine, en prenant un époux.

Assemblez

Assemblez seulement les princes & les mages;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs suffrages:
Le don de mon empire & de ma liberté
Est l'acte le plus grand de mon autorité.
Loin de le prévenir, qu'on l'attende en silence.
Le ciel à ce grand jour attache sa clémence:
Tout m'annonce des dieux qui daignent se calmer;
Mais c'est le repentir qui doit les désarmer.
Croyez-moi; les remords, à vos yeux mépriſables,
Sont la seule vertu qui reste à des coupables. (4)
Je vous parais timide & faible; désormais
Connaissez la faiblesse, elle est dans les forfaits.
Cette crainte n'est pas honteuse au diadème;
Elle convient aux rois, & surtout à vous-même:
Et je vous apprendrai qu'on peut, sans s'avilir,
S'abaisser sous les dieux, les craindre & les servir.

SCENE VIII.

ASSUR *seul.*

Quels discours étonnans! quels projets! quel langage!
Est-ce crainte, artifice, ou faiblesse, ou courage?
Prétend-elle en cédant raffermir ses destins?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins?
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre!
C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre.
Ce que n'ont pu mes soins, & nos communs forfaits,
L'hommage dont jadis je flattai ses attraits,
Mes brigues, mon dépit, la crainte de sa chute;
Un oracle d'Egypte, un songe l'exécute?

Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !
Que de faibles reſſorts ſont d'illuſtres deſtins !
Doutons encor de tout ; voyons encor la reine.
Sa réſolution me paraît trop ſoudaine ;
Trop de ſoins à mes yeux paraiſſent l'occuper :
Et qui change aiſément, eſt faible, ou veut tromper.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente un cabinet du palais.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

OTANE, qui l'eût cru, que les dieux en colère
Me tendaient en effet une main salutaire?
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se désarmer?
Ils ont ouvert l'abyme, & l'ont daigné fermer:
C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grace;
Ils ont changé mon sort, ils ont conduit Arzace;
Ils veulent mon hymen, ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent:
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.
Arzace, c'en est fait, je me rends, & je voi
Que tu devais régner sur le monde & sur moi.

OTANE.

Arzace! lui?

SEMIRAMIS.

Tu sais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perse, & subjuguais l'Asie,
Ce héros, (sous son père il combattait alors)
Ce héros entouré de captifs & de morts,
M'offrit, en rougissant, de ses mains triomphantes,
Des ennemis vaincus les dépouilles sanglantes.

A ſon premier aſpect tout mon cœur étonné,
Par un pouvoir ſecret ſe ſentit entraîné;
Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable;
Le reſte des mortels me ſembla mépriſable.
Aſſur, qui m'obſervait, ne fut que trop jaloux;
Dès-lors le nom d'Arzace aigriſſait ſon courroux.
Mais l'image d'Arzace occupa ma penſée,
Avant que de nos dieux la main ne l'eût tracée;
Avant que cette voix, qui commande à mon cœur,
Me déſignât Arzace, & nommât mon vainqueur.

OTANE.

C'eſt beaucoup appaiſer ce ſuperbe courage,
Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage;
Qui, n'écoutant jamais de faibles ſentimens,
Veut des rois pour ſujets, & non pas pour amans.
Vous avez mépriſé juſqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroiſſait votre empire ſuprême:
Et vos yeux ſur la terre exerçaient leur pouvoir,
Sans que vous daignaſſiez vous en appercevoir.
Quoi! de l'amour enfin connaiſſez-vous les charmes?
Et pouvez-vous paſſer de ces ſombres alarmes
Au tendre ſentiment qui vous parle aujourd'hui?

SEMIRAMIS.

Non, ce n'eſt point l'amour qui m'entraîne vers lui:
Mon ame par les yeux ne peut être vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang deſcendue,
Ecoutant dans mon trouble un charme ſuborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur:
Je crois ſentir du moins de plus nobles tendreſſes.
Malheureuſe! eſt-ce à moi d'éprouver des faibleſſes,
De connaître l'amour & ſes fatales lois!
Otane, que veux-tu; je fus mère autrefois.

Mes malheureuſes mains à peine cultivèrent
Ce fruit d'un triſte hymen, que les dieux m'enlevèrent.
Seule, en proie aux chagrins qui venaient m'alarmer,
N'ayant autour de moi rien que je puſſe aimer,
Sentant ce vide affreux de ma grandeur ſuprême,
M'arrachant à ma cour, & m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monumens;
D'une ame qui ſe fuit trompeurs amuſemens.
Le repos m'échappait; je ſens que je le trouve;
Je m'étonne en ſecret du charme que j'éprouve:
Arzace me tient lieu d'un époux & d'un fils,
Et de tous mes travaux, & du monde ſoumis.
Que je vous dois d'encens, ô Puiſſance céleſte!
Qui, me forçant de prendre un joug jadis funeſte,
Me préparez au nœud que j'avais abhorré,
En m'embraſant d'un feu par vous-même inſpiré.

OTANE.

Mais vous avez prévu la douleur & la rage
Dont va frémir Aſſur à ce nouvel outrage;
Car enfin il ſe flatte, & la commune voix
A fait tomber ſur lui l'honneur de votre choix:
Il ne bornera pas ſon dépit à ſe plaindre.

SEMIRAMIS.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
J'ai ſu quinze ans entiers, quel que fût ſon projet,
Le tenir dans le rang de mon premier ſujet:
A ſon ambition, pour moi toujours ſuſpecte,
Je preſcrivis quinze ans les bornes qu'il reſpecte.
Je règnais ſeule alors, & ſi ma faible main
Mit à ſes vœux hardis ce redoutable frein,
Que pourront déſormais ſa brigue & ſon audace,
Contre Sémiramis unie avec Arzace?

Oui, je crois que Ninus, content de mes remords,
Pour presser cet hymen quitte le sein des morts.
Sa grande ombre, en effet, déjà trop offensée,
Contre Sémiramis serait trop courroucée;
Elle verrait donner, avec trop de douleur,
Sa couronne & son lit à son empoisonneur.
Du sein de son tombeau voilà ce qui l'appelle;
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle;
La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler:
Pour entendre mes lois je l'ai fait appeler:
Je l'attends.

OTANE.

Son crédit, son sacré caractère,
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

SEMIRAMIS.

Sa voix achèvera de rassurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.

SCENE II.

SEMIRAMIS, OROES.

SEMIRAMIS.

DE Zoroastre auguste successeur,
Je vais nommer un roi, vous, couronnez sa tête:
Tout est-il préparé pour cette auguste fête?

OROES.

Les mages & les grands attendent votre choix;
Je remplis mon devoir, & j'obéis aux rois:

Le soin de les juger n'est point notre partage;
C'est celui des dieux seuls.

SEMIRAMIS.

A ce sombre langage,
On dirait qu'en secret vous condamnez mes vœux.

OROES.

Je ne les connais pas; puissent-ils être heureux!

SEMIRAMIS.

Mais vous interprétez les volontés célestes.
Ces signes que j'ai vus me seraient-ils funestes?
Une ombre, un dieu, peut-être, à mes yeux s'est montré,
Dans le sein de la terre il est soudain rentré.
Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
Dont le ciel sépara l'enfer & la lumière?
D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du sort,
Reviennent à mes yeux du séjour de la mort?

OROES.

Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même:
Il permet à la mort d'interrompre ses lois,
Pour l'effroi de la terre, & l'exemple des rois.

SEMIRAMIS.

Les oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

OROES.

Il se fera, Madame.

SEMIRAMIS.

Eternelle justice,
Qui lisez dans mon ame avec des yeux vengeurs,
Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs;

De mon premier hymen oubliez l'infortune.
(*à Oroès qui s'éloignait.*)
Revenez.

OROES *revenant.*

Je croyais ma préſence importune.

SEMIRAMIS.

Répondez : ce matin aux pieds de vos autels
Arzace a préſenté des dons aux immortels ?

OROES.

Oui, ces dons leur ſont chers ; Arzace a ſu leur plaire.

SEMIRAMIS.

Je le crois, & ce mot me raſſure & m'éclaire.
Puis-je d'un ſort heureux me repoſer ſur lui ?

OROES.

Arzace de l'empire eſt le plus digne appui ;
Les dieux l'ont amené : ſa gloire eſt leur ouvrage.

SEMIRAMIS.

J'accepte avec tranſport ce fortuné préſage ;
L'eſpérance & la paix reviennent me calmer.
Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer.
De vos mages, de vous, que la préſence auguſte,
Sur l'hymen le plus grand, ſur le choix le plus juſte,
Attirent de nos dieux les regards ſouverains.
Puiſſent de cet Etat les éternels deſtins
Reprendre avec les miens une ſplendeur nouvelle !
Hâtez de ce beau jour la pompe ſolemnelle.
Allez.

SCENE III.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

AINSI le ciel eſt d'accord avec moi ;
Je ſuis ſon interprète, en choiſiſſant un roi.
Que je vais l'étonner, par le don d'un empire !
Qu'il eſt loin d'eſpérer ce moment où j'aſpire !
Qu'Aſſur & tous les ſiens vont être humiliés !
Quand j'aurai dit un mot, la terre eſt à ſes pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !
Je l'épouſe, & pour dot, je lui donne le monde.
Enfin ma gloire eſt pure, & je puis la goûter.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE, un Officier du palais.

OTANE.

ARZACE à vos genoux demande à ſe jeter :
Daignez à ſes douleurs accorder cette grace.

SEMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace !
De mes chagrins lui ſeul a diſſipé l'horreur :
Qu'il vienne, il ne ſait pas ce qu'il peut ſur mon cœur.
Vous dont le ſang s'appaiſe, & dont la voix m'inſpire,
O mânes redoutés, & vous, Dieux de l'empire,
Dieux des Aſſyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriſer, ſoyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a ſoudain pénétrée !

SCENE V.

SEMIRAMIS, ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

O REINE, à vous servir ma vie eſt conſacrée :
Je vous devais mon ſang, & quand je l'ai verſé,
Puiſqu'il coula pour vous, je fus récompenſé.
Mon père avait joui de quelque renommée;
Mes yeux l'ont vu mourir, commandant votre armée;
Il a laiſſé, Madame, à ſon malheureux fils
Des exemples frappans, peut-être mal ſuivis.
Je n'oſe devant vous rappeler la mémoire
Des ſervices d'un père & de ſa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir grâce à vos ſacrés genoux,
Pour un fils téméraire, & coupable envers vous,
Qui, de ſes vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint même en vous ſervant de vous faire une offenſe.

SEMIRAMIS.

Vous, m'offenſer? qui, vous? ah! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos Etats.
Sur ces grands intérêts, ſur ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer ſes plaintes indiſcrètes:
Je dois dans le ſilence, & le front proſterné,
Attendre, avec cent rois, qu'un roi nous ſoit donné.
Mais d'Aſſur hautement le triomphe s'apprête;
D'un pas audacieux il marche à ſa conquête;

Le peuple nomme Assur, il est de votre sang :
Puisse-t-il mériter, & son nom, & son rang !
Mais enfin je me sens l'ame trop élevée,
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,
Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.
Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai servie.
J'y suis assez puissant contre sa tyrannie,
Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me flatter...

SEMIRAMIS.

Ah ! que m'avez-vous dit ? vous, fuir ? vous, me quitter ?
Vous pourriez craindre Assur ?

ARZACE.

Non. Ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre seule colère.
Peut-être avez-vous su mes désirs orgueilleux :
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

SEMIRAMIS.

Espérez tout ; je vous ferai connaître
Qu'Assur en aucun temps ne sera votre maître.

ARZACE.

Hé bien, je l'avoûrai ; mes yeux avec horreur
De votre époux en lui verraient le successeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hymenée,
Verra-t-on à ses lois Azéma destinée ?
Pardonnez à l'excès de ma présomption ;
Ne redoutez-vous point sa sourde ambition ?
Jadis à Ninias Azéma fut unie ;
C'est dans le même sang qu'Assur puisa la vie ;

Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre lui...

SEMIRAMIS.

Des sujets tels que vous sont mon plus noble appui.
Je sais vos sentimens : votre ame peu commune
Chérit Sémiramis, & non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés :
Je vous en fais l'arbitre, & vous les soutiendrez.
D'Assur & d'Azéma je romps l'intelligence ;
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance ;
Je sais tous ses projets, ils seront confondus.

ARZACE.

Ah ! puisqu'ainsi mes vœux sont par vous entendus,
Puisque vous avez lu dans le fond de mon ame...

AZEMA *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds...

SEMIRAMIS *relevant Azéma.*

Rassurez-vous, Madame :
Quel que soit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un sort & des honneurs dignes de vos aïeux.
Destinée à mon fils, vous m'êtes toujours chère ;
Et je vous vois encore avec des yeux de mère.
Placez-vous l'un & l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon auguste choix.
(*à Arzace.*)
Que l'appui de l'Etat se range auprès du trône.

SCENE VI.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand ſallon magnifiquement orné. Pluſieurs officiers, avec les marques de leurs dignités, ſont ſur des gradins. Un trône eſt placé au milieu du ſallon. Les Satrapes ſont auprès du trône. Le grand-Prêtre entre avec les Mages. Il ſe place debout entre Aſſur & Arzace. La reine eſt au milieu avec Azéma & ſes femmes. Des gardes occupent le fond du ſallon.

OROES.

PRINCES, Mages, Guerriers, ſoutiens de Babylone,
Par l'ordre de la reine en ces lieux raſſemblés,
Les décrets de nos dieux vous ſeront révélés :
Ils veillent ſur l'empire, & voici la journée
Qu'à de grands changemens ils avaient deſtinée.
Quel que ſoit le Monarque, & quel que ſoit l'époux
Que la reine ait choiſi pour l'élever ſur nous,
C'eſt à nous d'obéir.... J'apporte au nom des mages
Ce que je dois aux rois, des vœux & des hommages,
Des ſouhaits pour leur gloire, & ſurtout pour l'Etat.
Puiſſent ces jours nouveaux de grandeur & d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
Ni ces chants d'alégreſſe en des plaintes funèbres !

AZEMA.

Pontife, & vous, Seigneurs, on va nommer un roi :
Ce grand choix, tel qu'il ſoit, peut n'offenſer que moi.
Mais je naquis ſujette, & je le ſuis encore;
Je m'abandonne aux ſoins dont la reine m'honore:
Et ſans oſer prévoir un ſiniſtre avenir,
Je donne à ſes ſujets l'exemple d'obéir.

ASSUR.

Quoi qu'il puiſſe arriver, quoi que le ciel décide,
Que le bien de l'Etat à ce grand jour préſide.
Jurons tous par ce trône, & par Sémiramis,
D'être à ce choix auguſte aveuglement ſoumis,
D'obéir ſans murmure au gré de ſa juſtice.

ARZACE.

Je le jure; & ce bras armé pour ſon ſervice,
Ce cœur à qui ſa voix commande après les dieux,
Ce ſang dans les combats répandu ſous ſes yeux,
Sont à mon nouveau maître, avec le même zèle
Qui ſans ſe démentir les anima pour elle.

OROES.

De la reine & des dieux j'attends les volontés.

SEMIRAMIS.

Il ſuffit; prenez place; & vous, Peuple, écoutez.
(*elle s'aſſied ſur le trône.*)

Azéma, Aſſur, le grand-Prêtre, Arzace prennent leurs places : elle continue :

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le ſceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un uſage jaloux
Deſtinait au fuſeau ſous les lois d'un époux;
Si j'ai, de mes ſujets ſurpaſſant l'eſpérance,
De cet empire heureux porté le poids immenſe,
Je vais le partager, pour le mieux maintenir,
Pour étendre ſa gloire aux ſiècles à venir,
Pour obéir aux dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier ſi long-temps indomptable.

Ils m'ont ôté mon fils, puiſſent-ils m'en donner,
Qui, dignes de me ſuivre & de vous gouverner,
Marchant dans les ſentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éterniſent l'ouvrage !
J'ai pu choiſir, ſans doute, entre des Souverains;
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins,
Ou ſont mes ennemis, ou ſont mes tributaires:
Mon ſceptre n'eſt point fait pour leurs mains étrangères;
Et mes premiers ſujets ſont plus grands à mes yeux
Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus naquit ſujet; s'il eut le diadème,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le ſceptre que je tiens.
Maîtreſſe d'un Etat plus vaſte que les ſiens,
J'ai rangé ſous vos lois vingt peuples de l'Aurore,
Qu'au ſiècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le fus achever.
Ce qui fonde un Etat le peut ſeul conſerver.
Il vous faut un héros digne d'un tel empire,
Digne de tels ſujets, & ſi j'oſe le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai conſulté les lois, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la terre;
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner ſur vous;
Voyez revivre en lui les princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce monarque eſt ARZACE.

(*elle deſcend du trône, & tout le monde ſe lève.*)

AZEMA.

Arzace! ô perfidie!

ASSUR.

O vengeance! ô fureurs!

ARZACE *à Azema.*

Ah! croyez...

OROES.

Juste Ciel! écartez ces horreurs!

SEMIRAMIS *avançant sur la scène, & s'adressant aux mages.*

Vous qui sanctifiez de si pures tendresses,
Venez sur les autels garantir nos promesses;
Ninus & Ninias vous sont rendus en lui.

(*le tonnerre gronde, & le tombeau paraît s'ébranler.*)

Ciel, qu'est-ce que j'entends?

OROES.

Dieux! soyez notre appui.

SEMIRAMIS.

Le ciel tonne sur nous: est-ce faveur ou haine?
Grâce, Dieux tout-puissans! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs!
La tombe s'est ouverte; il paraît... Ciel!... je meurs...

(*l'ombre de Ninus sort de son tombeau.*)

ASSUR.

L'ombre de Ninus même! ô Dieux! est-il possible!

ARZACE.

Hé bien! qu'ordonnes-tu? parle-nous, Dieu terrible.

ASSUR.

Parle.

SEMIRAMIS.

Veux-tu me perdre, ou veux-tu pardonner?
C'eſt ton ſceptre & ton lit que je viens de donner;
Juge ſi ce héros eſt digne de ta place.
Prononce. J'y conſens.

L'OMBRE *à Arzace.*

Tu régneras, Arzace;
Mais il eſt des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre il faut ſacrifier.
Sers & mon fils & moi; ſouviens-toi de ton père:
Ecoute le Pontiſe.

ARZACE.

Ombre que je révère,
Demi-Dieu dont l'eſprit anime ces climats,
Ton aſpect m'encourage, & ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève, que veux-tu que ma main ſacrifie?
(*l'ombre retourne de ſon eſtrade à la porte du tombeau.*)
Il s'éloigne, il nous fuit!

SEMIRAMIS.

Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embraſſe tes genoux,
Que mes regrets....

L'OMBRE *à la porte du tombeau.*

Arrête, & reſpecte ma cendre;
Quand il en ſera temps, je t'y ferai deſcendre.
(*le ſpectre rentre, & le mauſolée ſe referme.*)

ASSUR.

Quel horrible prodige!

SEMIRAMIS.

O Peuples, ſuivez-moi,
Venez tous dans ce temple, & calmez votre effroi.
Les mânes de Ninus ne ſont point implacables ;
S'ils protègent Arzace, ils me ſont favorables :
C'eſt le ciel qui m'inſpire, & qui vous donne un roi :
Venez tous implorer pour Arzace & pour moi.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente le vestibule du temple.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

N'IRRITEZ point mes maux, ils m'accablent assez.
Cet oracle est affreux, plus que vous ne pensez.
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi ; je vous perds.

AZEMA.

Ah ! parjure !
Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne souvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.
Achève, rends Ninus à ton crime propice :
Commence ici par moi ton affreux sacrifice :
Frappe, ingrat.

ARZACE.

C'en est trop : mon cœur désespéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'empire du monde.

Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,
Vous en étiez l'objet; j'avais tout fait pour vous:
Et mon ambition, au comble parvenue,
Jusqu'à vous mériter avait porté sa vue.
Sémiramis m'est chère; oui, je dois l'avouer;
Votre bouche avec moi conspire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un dieu tutélaire,
Qui de nos chastes feux protégeait le mystère.
C'est avec cette ardeur, & ces vœux épurés,
Que peut-être les dieux veulent être adorés.
Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la reine,
Jugez du précipice où ce choix nous entraîne:
Apprenez tout mon sort.

AZEMA

Je le sais.

ARZACE.

Apprenez
Que l'empire ni vous ne me sont destinés.
Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur suprême...

AZEMA.

Hé bien?

ARZACE.

Ce Ninias, qui, presque en son berceau,
De l'hymen avec vous alluma le flambleau,
Qui naquit à la fois mon rival & mon maître...

AZEMA.

Ninias!

ARZACE.

Il respire, il vient, il va paraître.

AZEMA.

Ninias, juſte Ciel! Eh quoi, Sémiramis....

ARZACE.

Juſqu'à ce jour trompée, elle a pleuré ſon fils.

AZEMA.

Ninias eſt vivant!

ARZACE.

C'eſt un ſecret encore,
Renfermé dans le temple, & que la reine ignore.

AZEMA.

Mais Ninus te couronne, & ſa veuve eſt à toi.

ARZACE.

Mais ſon fils eſt à vous : mais ſon fils eſt mon roi ;
Mais je dois le ſervir. Quel oracle funeſte!

AZEMA.

L'amour parle, il ſuffit; que m'importe le reſte?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obſcurité;
Voilà mon ſeul oracle, il doit être écouté.
Ninias eſt vivant! Hé bien, qu'il reparaiſſe;
Que ſa mère à mes yeux atteſtant ſa promeſſe,
Que ſon père avec lui rappelé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau :
Que Ninias mon roi, ton rival & ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être.
Viens voir tout cet amour devant toi confondu,
Vois fouler à mes pieds le ſceptre qui m'eſt dû.
Où donc eſt Ninias? quel ſecret, quel myſtère
Le dérobe à ma vue, & le cache à ſa mère?
Qu'il revienne, en un mot; lui, ni Sémiramis
Ni ces mânes ſacrés que l'enfer a vomis,
Ni le renverſement de toute la nature,
Ne pourront de mon ame arracher le parjure.

Arzace, c'eſt à toi de te bien conſulter;
Vois ſi ton cœur m'égale, & s'il m'oſe imiter.
Quels ſont donc ces forfaits, que l'enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonne qu'on expie?
Cruel, ſi tu trahis un ſi ſacré lien,
Je ne connais ici de crime que le tien.
Je vois de tes deſtins le fatal interprète
Pour te dicter leurs lois ſortir de ſa retraite;
Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
N'eſt point fait pour paraître entre les dieux & toi.
Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace;
Ton ſort dépend des dieux, le mien dépend d'Arzace.
(*elle ſort.*)

ARZACE.

Arzace eſt à vous ſeule. Ah! cruelle, arrêtez.
Quel mélange d'horreurs & de félicités!
Quels étonnans deſtins l'un à l'autre contraires!...

SCENE II.

ARZACE, OROES *ſuivi des mages.*

OROES *à Arzace.*

VENEZ, retirons-nous vers ces lieux ſolitaires;
Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer:
A de plus grands aſſauts il faut vous préparer.
(*aux mages.*)
Apportez ce bandeau d'un roi que je révère,
Prenez ce fer ſacré, cette lettre.
(*les mages vont chercher ce que le Grand-Prêtre demande.*)

ARZACE.

O mon Père!

Tirez-moi de l'abyme où mes pas ſont plongés,
Levez le voile affreux dont mes yeux ſont chargés!

OROES.

Le voile va tomber, mon fils; & voici l'heure
Où, dans ſa redoutable & profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour appaiſer ſes cris,
L'offrande réſervée à ſes mânes trahis.

ARZACE.

Quel ordre, quelle offrande! & qu'eſt-ce qu'il déſire?
Qui, moi! venger Ninus, & Ninias reſpire?
Qu'il vienne, il eſt mon roi, mon bras va le ſervir.

OROES.

Son père a commandé, ne ſachez qu'obéir.
Dans une heure à ſa tombe, Arzace il faut vous rendre,
(*il donne le diadème & l'épée à Ninias.*)
Armé du fer ſacré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que ſon front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez préſenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus!

OROES.

Ses mânes le commandent:
C'eſt dans cet appareil, c'eſt ainſi qu'ils attendent
Ce ſang qui, devant eux, doit être offert par vous.
Ne ſongez qu'à frapper, qu'à ſervir leur courroux:
La victime y ſera; c'eſt aſſez vous inſtruire.
Repoſez-vous ſur eux du ſoin de la conduire.

ARZACE.

S'il demande mon ſang, diſpoſez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, Seigneur, de Ninias:
Vous ne me dites point comment ſon père même
Me donnerait ſa femme avec ſon diadème?

OROES.

Sa femme, vous! la reine! ô ciel! Sémiramis!
Hé bien, voici l'instant que je vous ai promis.
Connaissez vos destins, & cette femme impie.

ARZACE.

Grands Dieux!

OROES.

De son époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle! la reine!

OROES.

Assur, l'opprobre de son nom,
Le détestable Assur a donné le poison.

ARZACE, *après un peu de silence.*

Ce crime dans Assur n'a rien qui me surprenne:
Mais croirai-je en effet qu'une épouse, une reine,
L'amour des nations, l'honneur des souverains,
D'un attentat si noir ait pu souiller ses mains?
A-t-on tant de vertus, après un si grand crime?

OROES.

Ce doute, cher Arzace, est d'un cœur magnanime;
Mais ce n'est plus le temps de rien dissimuler:
Chaque instant de ce jour est fait pour révéler
Les effrayans secrets dont frémit la nature;
Elle vous parle ici; vous sentez son murmure;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne soyez plus surpris si Ninus irrité
Est monté de la terre à ces voûtes impies:
Il vient briser des nœuds tissus par les furies;
Il vient montrer au jour des crimes impunis;
Des horreurs de l'inceste il vient sauver son fils:

Il parle, il vous attend; Ninus eſt votre père;
Vous êtes Ninias, la reine eſt votre mère.

ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,
Dans la nuit du trépas je reſte enveloppé.
Moi, ſon fils? moi?

OROES.

Vous-même: en doutez-vous encore?
Apprenez que Ninus, à ſa dernière aurore,
Sûr qu'un poiſon mortel en terminait le cours,
Et que le même crime attentait ſur vos jours,
Qu'il attaquait en vous les ſources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie.
Aſſur comblant ſur vous ſes crimes inouïs,
Pour épouſer la mère, empoiſonna le fils.
Il crut que de ſes rois exterminant la race,
Le trône était ouvert à ſa perfide audace:
Et lorſque le palais déplorait votre mort,
Le fidelle Phradate eut ſoin de votre ſort.
Ces végétaux puiſſans, qu'en Perſe on voit éclore,
Bienfaits nés dans ſes champs de l'aſtre qu'elle adore,
Par les ſoins de Phradate avec art préparés,
Firent ſortir la mort de vos flancs déchirés;
De ſon fils qu'il perdit, il vous donna la place;
Vous ne fûtes connu que ſous le nom d'Arzace;
Il attendait le jour d'un heureux changement.
Dieu qui juge les rois, en ordonne autrement.
La vérité terrible eſt du ciel deſcendue,
Et du ſein des tombeaux la vengeance eſt venue.

ARZACE.

Dieu, maître des deſtins, ſuis-je aſſez éprouvé?
Vous me rendez la mort, dont vous m'avez ſauvé.

Hé bien, Sémiramis... oui, je reçus la vie
Dans le sein des grandeurs & de l'ignominie.
Ma mère... ô Ciel! Ninus! ah! quel aveu cruel!
Mais si le traître Assur était seul criminel,
S'il se pouvait....

OROES *prenant la lettre & la lui donnant.*

Voici ces sacrés caractères,
Ces garans trop certains de ces cruels mystères;
Le monument du crime est ici sous vos yeux:
Douterez-vous encor?

ARZACE.

Que ne le puis-je, ô Dieux!
Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte;
Donnez.

(*il lit.*)

Ninus mourant, au fidelle Phradate.
Je meurs empoisonné, prenez soin de mon fils:
Arrachez Ninias à des bras ennemis;
Ma criminelle épouse....

OROES.

En faut-il davantage?
C'est de vous que je tiens cet affreux témoignage.
Ninus n'acheva point: l'approche de la mort
Glaça sa faible main qui traçait votre sort.
Phradate en cet écrit vous apprend tout le reste;
Lisez: il vous confirme un secret si funeste.
Il suffit, Ninus parle, il arme votre bras,
De sa tombe à son trône il va guider vos pas;
Il veut du sang.

ARZACE *après avoir lu.*

O jour trop fécond en miracles!
Enfer, qui m'as parlé, tes funestes oracles

Sont plus obscurs encore à mon esprit troublé,
Que le sein de la tombe où je suis appelé.
Au sacrificateur on cache la victime;
Je tremble sur le choix.

OROES.

Tremblez, mais sur le crime.
Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira, comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire;
Des éternels décrets sacré dépositaire,
Marqué du sceau des dieux, séparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.
Mortel, faible instrument des dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grâce, & ne murmurez pas.

SCENE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

NON, je ne reviens point de cet état horrible;
Sémiramis ma mère! ô Ciel, est-il possible!

MITRANE *arrivant.*

Babylone, Seigneur, en ce commun effroi,
Ne peut se rassurer qu'en revoyant son roi.
Souffrez que le premier je vienne reconnaître,
Et l'époux de la reine, & mon auguste maître.
Sémiramis vous cherche, elle vient sur mes pas;
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.

Vous ne répondez point. Un déſeſpoir farouche
Fixe vos yeux troublés, & vous ferme la bouche;
Vous pâliſſez d'effroi, tout votre corps frémit.
Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé? qu'eſt-ce qu'on vous a dit?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage!
Seigneur, eſt-ce bien vous? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la reine, à ſes feux, à ſon choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de rois?
Son eſpérance en vous eſt-elle confondue?

ARZACE.

Dieux! c'eſt Sémiramis qui ſe montre à ma vue!
O tombe de Ninus! ô ſéjour des enfers!
Cachez ſon crime & moi dans vos gouffres ouverts.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SEMIRAMIS.

ON n'attend plus que vous; venez, maître du monde;
Son ſort, comme le mien, ſur mon hymen ſe fonde.
Je vois avec tranſport ce ſigne révéré,
Qu'a mis ſur votre front un pontiſe inſpiré;
Ce ſacré diadème, aſſuré témoignage,
Que l'enfer & le ciel confirment mon ſuffrage.
Tout le parti d'Aſſur, frappé d'un ſaint reſpect,
Tombe à la voix des dieux, & tremble à mon aſpect;

Ninus veut une offrande, il en eſt plus propice:
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce ſacrifice.
Tous les cœurs ſont à nous, tout le peuple applaudit:
Vous régnez, je vous aime; Aſſur en vain frémit.

ARZACE *hors de lui.*

Aſſur! allons... il faut dans le ſang du perfide...
Dans cet infâme ſang lavons ſon parricide;
Allons venger Ninus....

SEMIRAMIS.

Qu'entends-je? juſte Ciel!
Ninus!

ARZACE *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que ſon bras criminel
(*revenant à lui.*)
Avait... que l'inſolent s'arme contre ſa reine,
Et n'eſt-ce pas aſſez pour mériter ma haine?

SEMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père!

SEMIRAMIS.

Ah! quels regards vos yeux lancent ſur moi!
Arzace, eſt-ce donc là ce cœur ſoumis & tendre,
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre?
Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,
Que les morts, déchaînés du ſéjour ténébreux,
De la terreur en vous laiſſent encor la trace;
Mais j'en ſuis moins troublée en revoyant Arzace.
Ah! ne répandez pas cette funeſte nuit
Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.
Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître,
Lorſque vous redoutiez d'avoir Aſſur pour maître.

Ne craignez point Ninus, & ſon ombre en courroux.
Arzace, mon appui, mon ſecours, mon époux;
Cher prince.....

ARZACE *ſe détournant.*

C'en eſt trop : le crime m'environne....
Arrêtez.

SEMIRAMIS.

A quel trouble, hélas! il s'abandonne,
Quand lui ſeul à la paix a pu me rappeler.

ARZACE.

Sémiramis....

SEMIRAMIS.

Hé bien?

ARZACE.

Je ne puis lui parler,
Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SEMIRAMIS.

Quels tranſports! quels diſcours! qui, moi, que je vous fuie?
Eclairciſſez ce trouble inſupportable, affreux,
Qui paſſe dans mon ame, & fait deux malheureux.
Les traits du déſeſpoir ſont ſur votre viſage;
De moment en moment vous glacez mon courage;
Et vos yeux alarmés me cauſent plus d'effroi,
Que le ciel & les morts ſoulevés contre moi.
Je tremble en vous offrant ce ſacré diadème;
Ma bouche en frémiſſant prononce je vous aime:
D'un pouvoir inconnu l'invincible aſcendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repouſſe à l'inſtant;
Et par un ſentiment que je ne puis comprendre,
Mêle une horreur affreuſe à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïssez-moi.

SEMIRAMIS.

Cruel, non tu ne le veux pas.
Mon cœur suivra ton cœur, mes pas suivront tes pas.
Quel est donc ce billet, que tes yeux pleins d'alarmes
Lisent avec horreur, & trempent de leurs larmes ?
Contient-il les raisons de tes refus affreux ?

ARZACE.

Oui.

SEMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah ! je ne puis.... osez-vous ?...

SEMIRAMIS.

Je le veux

ARZACE.

Laissez-moi cet écrit horrible & nécessaire...

SEMIRAMIS.

D'où le tiens-tu ?

ARZACE.

Des dieux.

SEMIRAMIS.

Qui l'écrivit ?

ARZACE.

Mon père..

SEMIRAMIS.

Que me dis-tu ?

ARZACE.

Tremblez.

SEMIRAMIS.

Donne : apprends-moi mon sort.

ARZACE.

Ceſſez... A chaque mot vous trouveriez la mort.

SEMIRAMIS.

N'importe, éclairciſſez ce doute qui m'accable :
Ne me réſiſtez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux, qui conduiſez tout, c'eſt vous qui m'y forcez !

SEMIRAMIS *prenant le billet.*

Pour la dernière fois, Arzace, obéiſſez.

ARZACE.

Hé bien, que ce billet ſoit donc le ſeul ſupplice
Qu'à ſon crime, grand Dieu, réſerve ta juſtice !

(*Sémiramis lit.*)

Vous allez trop ſavoir, c'en eſt fait.

SEMIRAMIS *à Otane.*

Qu'ai-je lu ?
Soutiens-moi, je me meurs....

ARZACE.

Hélas ! tout eſt connu !...

SEMIRAMIS *revenant à elle après un long ſilence.*

Hé bien, ne tarde plus, remplis ta deſtinée ;
Punis cette coupable & cette infortunée ;
Etouffe dans mon ſang mes déteſtables feux.
La nature trompée eſt horrible à tous deux.
Venge tous mes forfaits, venge la mort d'un père,
Reconnais-moi, mon fils, frappe, & punis ta mère.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuiſe ici mon flanc
De ce ſang malheureux formé de votre ſang !

Qu'il

Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,
Et qui porte d'un fils le sacré caractère !

SEMIRAMIS *se jetant à genoux.*

Ah ! je fus sans pitié ; sois barbare à ton tour,
Sois le fils de Ninus, en m'arrachant le jour :
Frappe. Mais quoi ! tes pleurs se mêlent à mes larmes !
O Ninias ! ô jour plein d'horreur & de charmes !...
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laisse parler la voix ;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arrosent une main si fatale & si chère.

ARZACE NINIAS.

Ah ! je suis votre fils, & ce n'est pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embrasser mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds respects, & l'amour la plus pure.
C'est un nouveau sujet, plus cher & plus soumis ;
Le ciel est appaisé, puisqu'il vous rend un fils :
Livrez l'infâme Assur au dieu qui vous pardonne.

SEMIRAMIS.

Reçois pour te venger mon sceptre & ma couronne ;
Je les ai trop souillés.

ARZACE.

Je veux tout ignorer ;
Je veux avec l'Asie encor vous admirer.

SEMIRAMIS.

Non : mon crime est trop grand.

ARZACE.

Le repentir l'efface.

SEMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place ;
Crains ses mânes vengeurs.

ARZACE.

Ils seront attendris
Des remords d'une mère & des larmes d'un fils.
Otane, au nom des dieux, ayez soin de ma mère,
Et cachez comme moi cet horrible myſtère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

SONGEZ qu'un dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeſte,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceſte.
Des oracles d'Ammon les ordres abſolus,
Les infernales voix, les mânes de Ninus,
Vous diſaient que le jour d'un nouvel hymenée
Finirait les horreurs de votre deſtinée :
Mais ils ne diſaient pas qu'il dût être accompli.
L'hymen s'eſt préparé, votre ſort eſt rempli ;
Ninias vous révère. Un ſecret ſacrifice
Va contenter des dieux la facile juſtice :
Ce jour ſi redouté ſera votre bonheur.

SEMIRAMIS.

Ah ! le bonheur, Otane, eſt-il fait pour mon cœur ?
Mon fils s'eſt attendri ; je me flatte, j'eſpère
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ſes ſens oppreſſés,
Que le ſang de Ninus, & mes crimes paſſés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre & plus ſévère,
Il ne ſe ſouviendra que du meurtre d'un père.

OTANE.

Que craignez-vous d'un fils? quel noir preſſentiment!

SEMIRAMIS.

La crainte ſuit le crime, & c'eſt ſon châtiment.
Le déteſtable Aſſur ſait-il ce qui ſe paſſe?
N'a-t-on rien attenté? ſait-on quel eſt Arzace?

OTANE.

Non; ce ſecret terrible eſt de tous ignoré:
De l'ombre de Ninus l'oracle eſt adoré;
Les eſprits conſternés ne peuvent le comprendre.
Comment ſervir ſon fils? pourquoi venger ſa cendre?
On l'ignore, on ſe tait. On attend ces momens,
Où, fermé ſans réſerve au reſte des vivans,
Ce lieu ſaint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes.
Le peuple eſt aux autels; vos ſoldats ſont en armes.
Azéma, pâle, errante, & la mort dans les yeux,
Veille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.
Ninias eſt au temple, & d'une ame éperdue,
Se prépare à frapper ſa victime inconnue.
Dans ſes ſombres fureurs Aſſur enveloppé
Raſſemble les débris d'un parti diſſipé;
Je ne ſais quels projets il peut former encore.

SEMIRAMIS.

Ah, c'eſt trop ménager un traître que j'abhorre;
Qu'Aſſur chargé de fers en vos mains ſoit remis:
Otane, allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils appaiſera l'éternelle juſtice,
En répandant du moins le ſang de mon complice:
Qu'il meure; qu'Azéma, rendue à Ninias,
Du crime de mon règne épure ces climats.

Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire :
Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.
Ah ! qui vient dans ces lieux à pas précipités ?
Que tout rend la terreur à mes sens agités !

SCENE II.

SEMIRAMIS, AZEMA.

AZEMA.

MADAME, pardonnez, si sans être appelée,
Des mortelles frayeurs trop justement troublée,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

SEMIRAMIS.

Ah ! Princesse, parlez, que me demandez-vous ?

AZEMA.

D'arracher un héros au coup qui le menace,
De prévenir le crime, & de sauver Arzace.

SEMIRAMIS.

Arzace ? lui ! quel crime ?

AZEMA.

Il devient votre époux ;
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SEMIRAMIS.

Lui mon époux ? grands Dieux !

AZEMA.

Quoi ! l'hymen qui vous lie...

SEMIRAMIS.

Cet hymen est affreux, abominable, impie.

Arzace? il eſt... parlez; je friſſonne, achevez:
Quels dangers! hâtez-vous...

AZEMA.

Madame, vous ſavez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore...

SEMIRAMIS.

Hé bien?

AZEMA.

Ce demi-dieu, que je redoute encore,
D'un ſecret ſacrifice en doit être honoré,
Au fond du labyrinthe à Ninus conſacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

SEMIRAMIS.

Quels forfaits, juſtes Dieux!

AZEMA.

Cet Aſſur, cet impie,
Va violer la tombe où nul n'eſt introduit.

SEMIRAMIS.

Qui? lui?

AZEMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des ſouterrains ſecrets, où ſa fureur habile
A tout événement ſe creuſait un aſile,
Ont ſervi les deſſeins de ce monſtre odieux;
Il vient braver les morts, il vient braver les dieux:
D'une main ſacrilége, aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SEMIRAMIS.

O Ciel! qui vous l'a dit? comment, par quel détour?

AZEMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;

J'ai vu du traître Assur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, & par lui ranimée,
Ses amis rassemblés, qu'a séduits sa fureur.
De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur,
J'ai feint de réunir nos causes mutuelles,
Je l'ai fait épier par des regards fidelles :
Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté,
Il marche au sacrilége avec impunité.
Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraître,
Que l'accès en est même interdit au grand-prêtre,
Il y vole : & le bruit par ses soins se répand,
Qu'Arzace est la victime, & que la mort l'attend ;
Que Ninus dans son sang doit laver son injure.
On parle au peuple, aux grands, on s'assemble, on murmure.
Je crains Ninus, Assur, & le ciel en courroux.

SEMIRAMIS.

Hé bien, chère Azéma, ce ciel parle par vous :
Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.
On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère.
Ma fille, nos destins à la fois sont remplis ;
Défendez votre époux, je vais sauver mon fils.

AZEMA.

Ciel !

SEMIRAMIS.

Prête à l'épouser, les dieux m'ont éclairée,
Ils inspirent encore une mère éplorée :
Mais les momens sont chers. Laissez-moi dans ces lieux ;
Ordonnez en mon nom que les prêtres des dieux,
Que les chefs de l'Etat viennent ici se rendre.

(*Azéma passe dans le vestibule du temple; Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers le mausolée.*)

Ombre de mon époux! je vais venger ta cendre.
Voici l'instant fatal, où ta voix m'a promis
Que l'accès de ta tombe allait m'être permis :
J'obéirai; mes mains qui guidaient des armées,
Pour secourir mon fils à ta voix sont armées.
Venez, Gardes du trône, accourez à ma voix;
D'Arzace désormais reconnaissez les lois :
Arzace est votre roi, vous n'avez plus de reine;
Je dépose en ses mains la grandeur souveraine.
Soyez ses défenseurs, ainsi que ses sujets.
Allez.

(*les gardes se rangent au fond de la scène.*)

Dieux tout-puissans, secondez mes projets.

(*elle entre dans le tombeau.*)

SCENE III.

AZEMA, *revenant de la porte du temple sur le devant de la scène.*

Que méditait la reine, & quel dessein l'anime?
A-t-elle encor le temps de prévenir le crime?
O prodige, ô destin, que je ne conçois pas!
Moment cher & terrible, Arzace, Ninias!
Arbitres des humains, Puissances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu, pour le ravir encore?

SCENE IV.

AZEMA, ARZACE ou NINIAS.

AZEMA.

AH! cher Prince, arrêtez. Ninias, eſt-ce vous?
Vous, le fils de Ninus, mon maître & mon époux?

NINIAS.

Ah! vous me revoyez confus de me connaître.
Je ſuis du ſang des dieux, & je frémis d'en être.
Ecartez ces horreurs qui m'ont environné,
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné,
Encouragez ce bras prêt à venger un père.

AZEMA.

Gardez-vous de remplir cet affreux miniſtère.

NINIAS.

Je dois un ſacrifice, il le faut, j'obéis.

AZEMA.

Non. Ninus ne veut pas qu'on immole ſon fils.

NINIAS.

Comment?

AZEMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable;
Un traître y tend pour vous un piége inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir, & qui peut m'effrayer?

AZEMA.

C'eſt vous que dans la tombe on va ſacrifier;

Assur, l'indigne Assur a d'un pas sacrilége
Violé du tombeau le divin privilége :
Il vous attend.

NINIAS.

Grands Dieux ! tout est donc éclairci.
Mon cœur est rassuré, la victime est ici.
Mon père, empoisonné par ce monstre perfide,
Demande à haute voix le sang du parricide.
Instruit par le grand-prêtre, & conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à frapper la victime funeste,
Qu'amène à mon courroux la justice céleste.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible est l'aveugle instrument.
Les dieux seuls ont tout fait, & mon ame étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma destinée.
Je vois que malgré nous tous nos pas sont marqués ;
Je vois que des enfers ces mânes évoqués,
Sur le chemin du trône ont semé les miracles :
J'obéis sans rien craindre, & j'en crois les oracles.

AZEMA.

Tout ce qu'ont fait les dieux ne m'apprend qu'à frémir :
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laissé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

AZEMA.

Ils choisissent souvent une victime pure ;
Le sang de l'innocence a coulé sous leurs coups.

NINIAS.

Puisqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.

Ce ſont eux qui parlaient par la voix de mon père.
Ils me rendent un trône, une épouſe, une mère:
Et couvert à vos yeux du ſang du criminel,
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
J'obéis, c'eſt aſſez, le ciel fera le reſte.

SCENE V.

AZEMA *ſeule.*

DIEUX! veillez ſur ſes pas, dans ce tombeau funeſte.
Que voulez-vous? quel ſang doit aujourd'hui couler?
Impénétrables Dieux, vous me faites trembler.
Je crains Aſſur, je crains cette main ſanguinaire;
Il peut percer le fils ſur la cendre du père.
Abymes redoutés, dont Ninus eſt ſorti,
Dans vos antres profonds que ce monſtre englouti
Porte au ſein des enfers la fureur qui le preſſe!
Cieux, tonnez! Cieux, lancez la foudre vengereſſe!
O ſon père! ô Ninus, quoi tu n'as pas permis
Qu'une épouſe éplorée accompagnât ton fils!
Ninus, combats pour lui dans ce lieu de ténèbres!
N'entends-je pas ſa voix parmi des cris funèbres?
Dût ce ſacré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas,
J'y deſcendrai, j'y vole... Ah! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le ciel & font trembler la terre!
Je crains, j'eſpère.... il vient.

SCENE VI.

NINIAS, *une épée sanglante à la main*, AZEMA.

NINIAS.

CIEL! où suis-je?

AZEMA.

Ah! Seigneur,
Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du sang du parricide.
Au fond de ce tombeau, mon père était mon guide,
J'errais dans les détours de ce grand monument,
Plein de respect, d'horreur & de saisissement;
Il marchait devant moi : j'ai reconnu la place,
Que son ombre en courroux marquait à mon audace.
Auprès d'une colonne, & loin de la clarté
Qui suffisait à peine à ce lieu redouté,
J'ai vu briller le fer dans la main du perfide;
J'ai cru le voir tomber : tout coupable est timide.
J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur;
Et d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,
Déjà je le traînais, roulant sur la poussière,
Vers les lieux d'où partait cette faible lumière;
Mais je vous l'avoûrai, ses sanglots redoublés,
Ses cris plaintifs & sourds, & mal articulés,
Des dieux qu'il invoquait, & le repentir même
Qui semblait le saisir à son heure suprême;
La sainteté du lieu, la pitié dont la voix,
Alors qu'on est vengé, fait entendre ses lois;

Un ſentiment confus, qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime ſanglante.
Azéma, quel eſt donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi?
Mon cœur eſt pur, ô Dieux! mes mains ſont innocentes:
D'un ſang proſcrit par vous, vous les voyez fumantes;
Quoi, j'ai ſervi le ciel, & je ſens des remords!

AZEMA.

Vous avez ſatisfait la nature & les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère;
Calmez à ſes genoux ce trouble involontaire:
Et puiſqu'Aſſur n'eſt plus...

SCENE VII.

NINIAS, AZEMA, ASSUR.

(*Aſſur paraît dans l'enfoncement avec Otane & les gardes de la Reine.*)

AZEMA.

CIEL! Aſſur à mes yeux!

NINIAS.

Aſſur?

AZEMA.

Accourez tous, miniſtres de nos dieux,
Miniſtres de nos rois, défendez votre maître.

SCENE VIII & dernière.

Le Grand-Prêtre OROES, les Mages & le Peuple, NINIAS, AZEMA, ASSUR *désarmé*, MITRANE, OTANE.

OTANE.

IL n'en eſt pas beſoin; j'ai fait ſaiſir le traître,
Lorſque dans ce lieu ſaint il allait pénétrer.
La reine l'ordonna, je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait? & quelle eſt la victime immolée?

OROES.

Le ciel eſt ſatisfait; la vengeance eſt comblée.
(*en montrant Aſſur.*)
Peuples, de votre roi voilà l'empoiſonneur:
(*en montrant Ninias.*)
Peuples, de votre roi voilà le ſucceſſeur.
Je viens vous l'annoncer, je viens le reconnaître;
Revoyez Ninias, & ſervez votre maître.

ASSUR.

Toi, Ninias?

OROES.

Lui-même: un dieu qui l'a conduit
Le ſauva de ta rage, & ce dieu te pourſuit.

ASSUR.

Toi de Sémiramis tu reçus la naiſſance!

NINIAS.

Oui; mais pour te punir j'ai reçu ſa puiſſance.
Allez, délivrez-moi de ce monſtre inhumain:
Il ne méritait pas de tomber ſous ma main.

Qu'il meure dans l'opprobre, & non de mon épée;
Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.

(*Sémiramis paraît au pied du tombeau mourante; un mage qui eſt à cette porte la relève.*)

ASSUR.

Va : mon plus grand ſupplice eſt de te voir mon roi;

(*appercevant Sémiramis.*)

Mais je te laiſſe encor plus malheureux que moi :
Regarde ce tombeau, contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô Ciel, a donc frappé ma rage!

AZEMA.

Ah! fuyez, cher époux!

MITRANE.

Qu'avez-vous fait?

OROES, *ſe mettant entre le tombeau & Ninias.*

Sortez,
Venez purifier vos bras enſanglantés;
Remettez dans mes mains ce glaive trop funeſte,
Cet aveugle inſtrument de la fureur céleſte.

NINIAS, *courant vers Sémiramis.*

Ah! cruels, laiſſez-moi le plonger dans mon cœur.

OROES, *tandis qu'on le déſarme.*

Gardez de le laiſſer à ſa propre fureur.

SEMIRAMIS *qu'on fait avancer, & qu'on place ſur un fauteuil.*

Viens me venger, mon fils : un monſtre ſanguinaire,
Un traître, un ſacrilége, aſſaſſine ta mère.

NINIAS.

O jour de la terreur! ô crimes inouïs!
Ce sacrilége affreux, ce ...ître est votre fils.
Au sein qui m'a nourri cette ...ain s'est plongée:
Je vous suis dans la tombe, & vous serez vengée.

SEMIRAMIS.

Hélas! j'y descendis pour défendre tes jours.
Ta malheureuse mère allait à ton secours...
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

NINIAS.

Ah! c'est le dernier trait à mon ame éperdue.
J'atteste ici les dieux qui conduisaient mon bras,
Ces dieux qui m'égaraient...

SEMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas:
Je te pardonne tout, si pour grâce dernière,
Une si chère main ferme au moins ma paupière.

(*il se jette à genoux.*)

Viens, je te le demande, au nom du même sang
Qui t'a donné la vie, & qui sort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira j'étais plus criminelle.
J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits,
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais!
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race;
D'une mère expirante approchez-vous tous deux;
Donnez-moi votre main; vivez, régnez heureux:
Cet espoir me console, il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame est en proie.

Je

Je la ſens... elle vient... ſonge à Sémiramis,
Ne hais point ſa mémoire : ô mon fils, mon cher fils...
C'en eſt fait.

OROE...

La lumière à ſes yeux eſt ravie.
Secourez Ninias, prenez ſoin de ſa vie.
Par ce terrible exemple apprenez tous, du moins,
Que les crimes ſecrets ont les dieux pour témoins.
Plus le coupable eſt grand, plus grand eſt le ſupplice.
Rois, tremblez ſur le trône, & craignez leur juſtice. (6)

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

DE SEMIRAMIS.

(*a*) DANS les anciennes éditions :

. . . . . Ils ont trompé les yeux.

(*b*) Dans les premières éditions :

Un accueil que des rois ont vainement brigué,
Quand vous avez paru, vous eſt donc prodigué ?
Vous avez en ſecret entretenu la reine,
Mais vous a-t-elle dit que votre audace vaine
Eſt un outrage au trône, à mon honneur, au ſien ;
Que le ſort d'Azéma ne peut s'unir qu'au mien ;
Qu'à Ninias, jadis, Azéma fut donnée ;
Qu'aux ſeuls enfans des rois ſa main eſt deſtinée ;
Que du fils de Ninus le droit m'eſt aſſuré ;
Q'entre le trône & moi je ne vois qu'un degré ?
La reine a-t-elle enfin daigné du moins vous dire
Dans quel piége en ces lieux votre orgueil vous attire ?
Et que tous vos reſpects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'oſaient offenſer ?

NOTES.

(1) *Polieucte* dit à *Néarque* :

Je sais ce qu'est un songe, & le peu de croyance
Qu'un homme peut donner à son extravagance ;
Qui, d'un amas confus des vapeurs de la nuit,
Forme de vains objets que le réveil détruit.

(2) Dans Lucain, *Caton* répond à ceux qui le pressent d'aller consulter l'oracle d'*Ammon* :

Steriles ne elegit arenas
Ut caneret paucis : mersis-ne hoc pulvere verum ?

C'est-à-dire, suivant la traduction de *Brébeuf* :

Croyons-nous qu'à ce temple un dieu soit limité ?
Qu'il ait dans ces sablons plongé la vérité ?

Dans le Poëme sur la loi naturelle, M. *de Voltaire* dit, en parlant de DIEU :

Sans doute il a parlé, mais c'est à l'univers.
Il n'a point de l'Egypte habité les déserts ;
Delphes, Delos, Ammon, ne sont point ses asiles ;
Il ne se cacha point aux antres des Sibylles.

(3) *Mathan* dit, en parlant d'*Athalie* :

La peur d'un vain remords trouble cette grande ame ;
Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme.

(4) M. *Ducis* a imité ces vers dans Hamlet :

* Seul bien des criminels, le repentir nous reste.

(5) *Agamemnon* dit à sa fille, qui lui parle des préparatifs du sacrifice :

Vous y serez, ma fille.

(6) Le *Grand-Prêtre*, dans Athalie, finit la pièce par ces vers :

Apprenez, Roi des Juifs, & n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, & l'orphelin un père.

Fin du Tome troisième.

Dl 5471

L078

ULB Halle
005 812 81X
3


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0460-6

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711284-p0461-2